

Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant / [Anon].

Contributors

Deslandes, M. (André François), 1690-1757
La Chapelle, M. de (Jean), 1655-1723

Publication/Creation

Amsterdam : 'Aux dépens de la Compagnie, 1758.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/nfnf6nbz>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







20267/A

A. xxxv

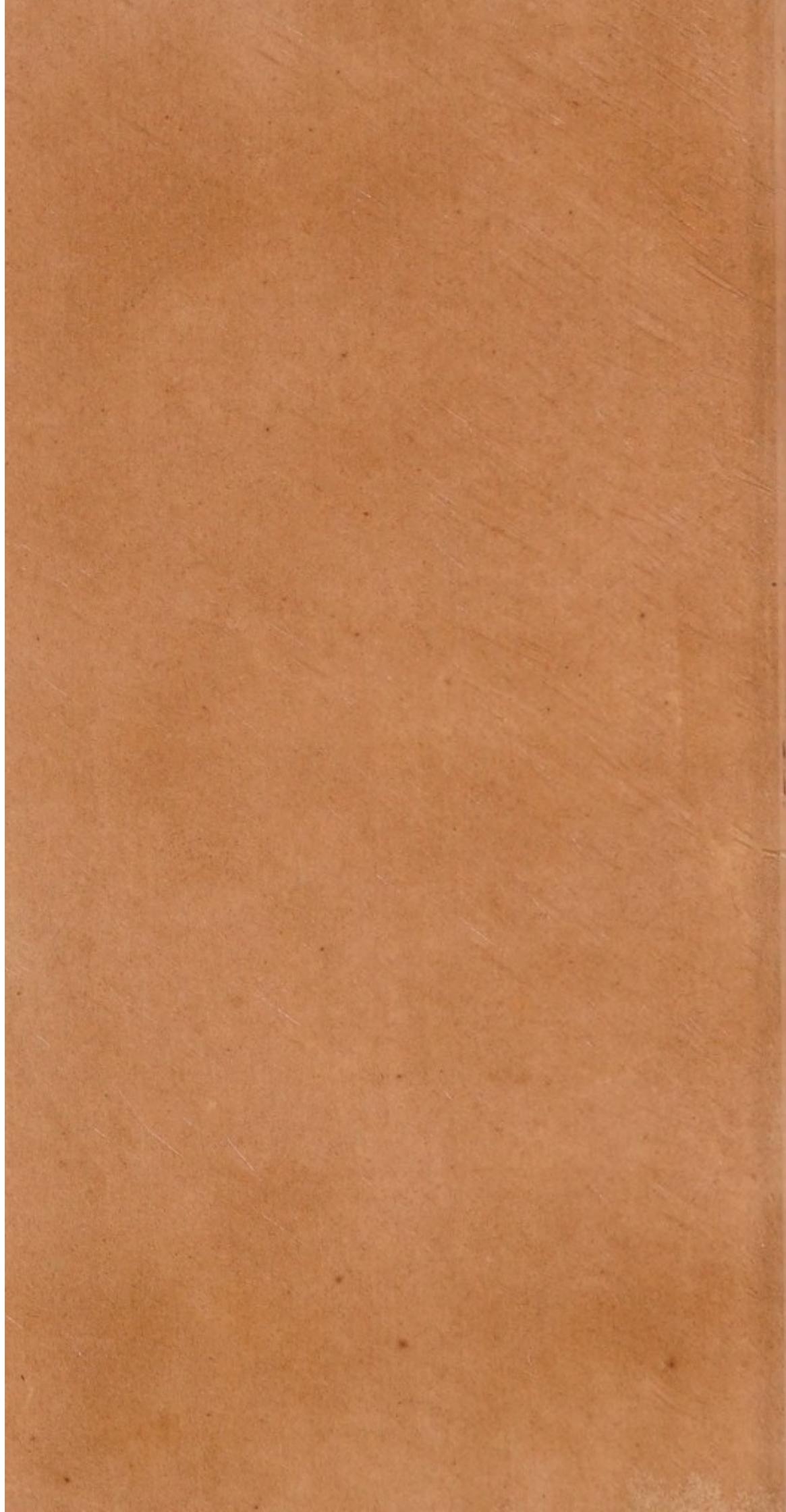
18/d

DESLANDES (André

Frangois Boucau)

6 -





45691

REFLEXIONS

SUR LES

GRANDS HOMMES.

THE HISTORY

OF THE

REFLEXIONS

SUR LES GRANDS HOMMES

QUI SONT MORTS EN PLAISANTANT.

NOUVELLE EDITION,

*Augmentée d'Epitaphes & autres
Pieces curieuses qui n'ont point
encore paru.*

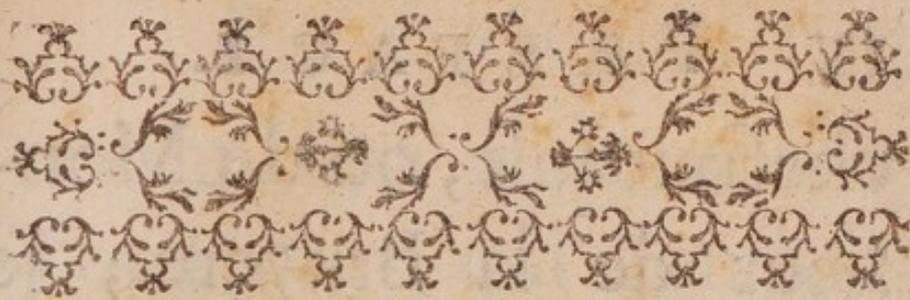


A AMSTERDAM,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LVIII.





PRÉFACE.

L est difficile
I de déterminer
au juste le goût
qui régné aujourd'hui
dans le monde. Quel-
que bizarre qu'il soit,
un Auteur est obligé de
s'y conformer, quand
il veut plaire au public.
On est déjà las des Li-
vres écrits dans le style
de Monsieur de la Ro-

IV PRÉFACE.

chefoucault, ou de Monsieur de la Bruyere ; je veux dire, de ceux qui ne contiennent que des maximes détachées ou des réflexions morales. Les Ouvrages de galanterie, & en général toutes les Histoires qui ont l'air de Roman, n'ont plus de cours ; on commence à préférer la Vérité aux vraisemblances les plus flatteuses, & les plus agréables.

Je sçai que l'étude de la Philologie est main

P R É F A C E. V

tenant fort à la mode. Tous ceux qui combattent nos préjugés, ou qui éclaircissent une matière abstraite, sont bien reçûs, du moins par les lecteurs intelligens. Les plus beaux efforts de l'esprit humain sont ceux qui tendent à perfectionner notre Raison. Pour moi, je me suis senti trop foible à la vûë d'un travail si considérable, & j'ai tâché de mériter par une autre voie, l'approbation du Monde sçavant

VI PRÉFACE I

On ne dédaigne pas aujourd'hui un heureux mélange d'érudition & de critique, pourvû que ce mélange soit également éloigné de l'aridité des Compilateurs, & de l'affectation du Pédantisme. Voilà le milieu que j'ai crû devoir tenir, pour donner à cet Ouvrage un air d'élegance & de vivacité.

On trouvera ici des endroits qui paroîtront peut-être chargés d'un trop grand nombre de ci-

P R É F A C E. VII

rations : j'avoue que c'est un mal , mais un mal inévitable merite d'être excusé. La nature du sujet a voulu que je me servisse du témoignage de plusieurs Auteurs anciens & modernes , je leur ai fait parler leur langue naturelle , quand j'ai crû ne pouvoir conserver en François les graces & la beauté de l'original. L'Urbanité des Romains , & l'Atticisme des Grecs sont des choses qui s'altèrent facilement par une tra-

VIII PRÉFACE.

duction : il faut être aussi sûr de son génie, que l'étoit feu M. d'Ablancourt, pour entreprendre de naturaliser les Apophthegmes des Anciens

Comme je n'ai pas travaillé à ce Livre dans le dessein de toujours badiner, ou de toujours parler sérieusement, j'espère qu'on y trouvera une assez grande variété. Oserai-je le dire ? J'ai affecté un certain desordre dans l'arrangement des matieres, afin de les

rendre plus neuves & plus égayées. Une régularité trop scrupuleuse déplaît & ennuye à la fin ; mais un peu d'embarras étouffe l'imagination, & l'invite à fixer sa légèreté naturelle. Il y a des points de vûë qu'on ne cherche que pour trouver des objets, dont la diversité soit pleine de bizarreries ; l'Art même vient souvent au secours de la nature, pour augmenter un si agréable desordre, & pour le faire mieux sentir.

X . P R É F A C E .

Je crains maintenant qu'on ne s'imagine que cet Ouvrage a été composé loin de Paris, & dans des lieux où les bons Livres étoient rares & presque inconnus. Comment éloignerois-je ce soupçon ? Tite - Live ; tout habile qu'il étoit, ne put se défaire de je ne sçai quel air de rudesse, qu'il avoit contracté à Padouë. Il y a un certain goût de terroir qui se communique jusques aux Ecrits les plus étudiés.

PRÉFACE. XI

Grave vitus

Munditiæ pepulere : sed in longum tamen

ævum

Manferunt, hodieque manent vestigia ruris

Horace qui parloit ainsi, ſçavoit fort bien juger de ces matieres contraintes & peu libres, qu'avoient ordinairement les Etrangers en arrivant à Rome. On ne doit plus s'étonner ſi je n'ai pas employé ici certains faits qui auroient pû donner de l'éclat à cet Ouvrage. Ceux qui ſont près des ſources, & à portée de conſulter les Biblio-

XII PRÉFACE.

theques, ne doivent point négliger jusqu'au plus petites délicatesses. Il n'en est pas ainsi d'un Auteur qui est retiré dans un coin de Province: il ne trouve aucun sujet d'émulation, & il converse rarement avec des personnes d'esprit. Tout le monde n'a pas une mémoire aussi heureuse & aussi abondante que Jérôme Magius, qui étant destitué de toutes sortes de Livres, & détenu en prison par les Turcs, ne lais-

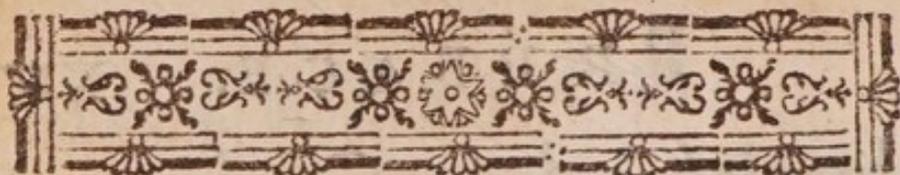
sa pas de composer deux Traités, qui font encore aujourd'hui l'admiration des Connoisseurs.

Il ne me reste plus qu'à parler dans cette Préface à une espece de Critique, dont l'esprit chagrin & difficile à contenter, s'effarouchera du titre de ce Livre. Pourquoi entretenir, diront-ils, le Public de bagatelles? Pourquoi lui faire perdre un temps précieux? J'avoue que si l'on cherche des Ouvrages d'une

XIV P R É F A C E.

profonde discussion, ou des traités de Morale, ce Recueil peut passer pour inutile; mais, quoi! N'est-il pas permis de rire quelquefois & de badiner? Doit-on toujours s'attacher à des pieces graves & sérieuses? Monsieur de la Fontaine m'a fourni ce modele d'excuse envers le Public, & il s'en est servi lui-même, en faisant imprimer ses Poësies, si belles & si originales. Dois je me rassurer maintenant contre la ma-

lignité des Censeurs ?
Non , je dois craindre
plutôt qu'ils ne s'irritent
de ce que j'ai répondu par
avance à leurs objections.



TABLE

DES CHAPITRES.

R *Efléxions sur les grands Hommes qui sont morts en plaisantant A Mr. de la CH. page. 1*

C H A P I T R E I. *La mort est plus à souhaiter qu'à craindre. 5*

C H A P. II. *Si la vûë de la mort peut être un sujet de plaisir ? 14*

C H A P. III. *Idée générale d'une Mort plaisante. 22*

C H A P. IV. *De l'indifférence que plusieurs Sçavans ont témoignée pour la mort. 30*

C H A P. V. *Remarques sur la*

xvii Table des Chapitres.

- mort de Démocrite, & sur celle
de Pomponius Atticus.* 37
- C H A P. VI. *Quel temps est le
plus avantageux à l'Homme pour
mourir.* 42
- C H A P. VII. *Examen d'une
pensée de Valere-Maxime.* 49
- C H A P. VIII. *Remarques sur
le caractère de l'Empereur Vespasien.* 53
- C H A P. IX. *Plaisanteries d'Auguste mourant, de Rabelais,
&c.* 55
- C H A P. X. *Traduction d'un
morceau considerable de Suetone.* 63
- C H A P. XI. *De quelques femmes
qui sont mortes en plaisantant.* 67
- C H A P. XII. *Des dernieres*

xviii Table des Chapitres.

heures de Madame de Mazarin. 74

CHAP. XIII. Additions à ce qui a été dit dans le IX. & dans le XI. Chap. 80

CHAP. XIV. Remarques sur les dernières paroles d'Henri VIII. Roi d'Angleterre, du Comte de Grammont, &c. 86

CHAP. XV. Additions à l'Histoire de l'Académie Française. 91

CHAP. XVI. De la mort de Gassendi & du célèbre Hobbes. 94

CHAP. XVII. Du caractère de l'Abbé Bourdelot. 99

CHAP. XVIII. Remarques sur ceux qui ont composé des vers au lit de la mort. 102

Table des Chapitres XIX

C H A P. X I X. *Examen de quelques inscriptions assez curieuses.* 109

C H A P. X X. *Des grands Hommes qui n'ont rien perdu de leur gayeté, lorsqu'on les menoit au supplice.* 112

C H A P. X X I. *'Extrait de quelques pensées de Montagne.* 118

C H A P. X X I I. *S'il y a de la bravoure à se donner la mort.* 122

C H A P. X X I I I. *De quelques particularités qui concernent ce sujet.* 126



T A B L E

D E S

POESIES DIVERSES

C *Hanson.* Iris je ne m'en puis
défendre. *pag.* 135

Le Pentagruelisme. 136

Chanson. Que Bacchus, &c. *ibid.*

Epigramme. Dans un Fautueil
&c. 138

A Mademoiselle de Brisambour
En me promenant ce matin
139

*A Madame de M***.* Il est un
fameux Monastère. 141

Contre quelques mauvais Poètes
Obscure & vile Populace. 143

xxi Table des Pœsies

- Epigramme. Mon défaut est la paillardise.* 144
- Sur la Prison du Roy de * * *.*
Le Grand Seigneur est bon Geolier. 145
- A Madame la C. D. M. Se livrer aux tendres plaisirs.* 146.
- Sur une Compagnie mal - assortie.*
Dans une salle basse & fort mal-éclairée. 148
- Epitaphe de M * * *. Ci gît à la fleur de son âge.* 149
- Au R. P. S. Chantre fameux qui sur les pas d'Horace.* 150
- Ode à Mr. D * * *. sur la Re- traite.* 153
- Priere d'une vieille Courtisanne, en consacrant à la Déesse Venus son miroir.* 157
- A Mr. S * * *. Medecin. Doc-*

teur fameux qui sçais de la
Sagesse.

*A Mr. B * * **. Toi qui par ta
délicatesse.

Epitaphes, Epigrammes, & au-
tres pieces plaisantes, pag. 167.
jusques & compris la page 233.

Le Temple de la Mort. 234

Les Fruits du Mariage. Conte en
prose, imité de Rabelais. 248

Poësies de Monsieur de la Chapel-
le. 257. &c

F I N.

semble à Tandis que nos amis communs s'occupoient au jeu, ou à la chasse, notre unique plaisir étoit de penser à la mort. Il me semble que cela convient assez au Stoïcisme dont nous faisons tous deux profession. Si quelque Critique y trouve à redire, je le renverrai à l'ingenieux Auteur *de la Pluralité des Mondes*. Une Dame se fait bien à la campagne un secret plaisir d'étudier l'Astronomie, pourquoi craindrions-nous de paroître aussi sérieux qu'elle? Notre sérieux après tout peut passer pour une espece de débauche, à l'égard de ceux qui aiment les débauches d'esprit.

Vous vous souvenez que nos conversations rouloient presque toujours sur ceux qui ont plaisanté à la vuë de la mort, & qui ont pour ainsi dire, badiné avec elle. Ces idées n'ont-elles pas un air gracieux & divertissant? J'ose

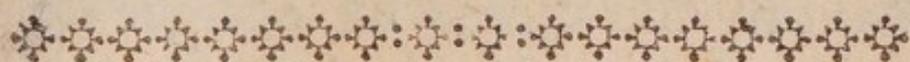
qui sont morts en plaisantant. 3
vous dire outre cela qu'elles sont
toutes nouvelles. Ne comptons
point sur le bon *Ravisius Textor*,
qui a compilé un catalogue * des
grands Hommes qui sont morts
de trop rire; cet Auteur avoit peu
de jugement, & ne se connoissoit
pas en belle Litterature.

On m'a renvoyé en vain à
l'*Historia Ludicra* de *Balthazar*
Bonifacius, & aux Recueils de ceux
qui ont écrit sous un titre presque
semblable. Je n'y ai trouvé au-
cuns materiaux propres à cet Ou-
vrage : ce qui m'a fait d'autant
plus de plaisir, que j'aurois été
fâché de me parer des dépouilles
d'autrui. Je veux seulement, Mon-
sieur, vous faire part d'une cho-
se que j'ai lûë dans Montagne,
& qui marque son bon goût. Il
souhaitoit devenir assez sçavant

* Voyez son *Officina* ou *Theatrum*
historicum, lib. 2.

pour faire un Recueil des morts les plus éclatantes dont l'Histoire nous parle. Vous qui êtes son partisan, vous approuverez ce dessein que j'exécute en partie. En effet, le véritable point de vûe où je placerois une personne qui veut bien juger du ridicule qui regne dans le monde, est le lit de la mort. C'est là qu'on se détrompe nécessairement des chimères & des sottises qui font l'occupation des hommes. Nous sommes tous fous; la folie des uns est plus bouillante, & celle des autres plus tranquille. La mienne peut-être est de vouloir composer, que sçai-je si celle du Public ne sera point de me critiquer? Au reste, Monsieur, je ne vous fatiguerai point ici par des complimens inutiles. Je hais trop ce langage ennuyeux que la flatterie a inventé, & je laisse le plaisir de vous estimer, à ceux qui ont assez de délicatesse pour vous bien connoître.

qui sont morts en plaisantant. §



CHAPITRE I.

La mort est plus à souhaiter qu'à craindre.

IL est certain que les douceurs de la vie n'égalent pas les amertumes dont elle est environnée. Pour un jour tranquile & serein, on en a quarante où la douleur & la tristesse se font vivement sentir. J'aurois du penchant à croire que l'Homme n'est point né pour être heureux. Si la jeunesse jouit de quelques agrémens, la Nature se dédommage avec usure sur la vieillesse, & elle fait payer bien cher un bonheur, dont on ne connoît tout le prix que quand il est perdu. Que dis-je ! Le bel âge lui-même est un état duquel on devroit avoir honte. On est alors incapable de réflexions, on court après des plaisirs nuisibles, & la

6 *Réflexions sur ceux*

Raison elle-même est obligée de
ceder. Si elle résiste quelque temps,
on la brave, & on se met peu à
peu en état de ne la plus craindre.
C'est ce qui a fait dire à Madame
Deshouliers, dans un de ces mo-
mens où l'esprit est moins touché
que le cœur,

Homme vante moins ta Raison.

Vois l'inutilité de ce présent celeste
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste
Aussi foible que toi, dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbecille :
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisir divers,
Vile esclave des Sens, elle t'est inutile :
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile ;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

On ne peut trop étudier l'Hom-
me dans ses differens âges. Quelle
foule de passions ! Quelle suite de
foiblesses & de bizareries ! Il faut a-
voir un grand fonds d'amour pro-

qui sont morts en plaisantant. 7
pre pour n'en être pas troublé. Je ne m'étonne plus que personne ne soit content de sa condition : comme il n'y en a aucune qui relève entièrement de la Raison, il n'y a point aussi dans le monde de vrai bonheur. Quoiqu'on jouisse d'une santé parfaite, & qu'on nage au milieu des plaisirs, est-on à couvert de cette espece d'inquietude qui révolte la délicatesse ? La santé n'est proprement qu'un état d'indolence, elle ne réveille aucuns sentimens vifs, & laisse l'ame dans une oisiveté qui ôte le goût de la possession. Cela vient peut-être de ce qu'on est moins sensible à un avantage dont on jouit actuellement, qu'à celui qu'on attend avec impatience.

Je m'imagine avec plaisir qu'il y a dans l'Univers une certaine quantité de bien & de mal, qui rend en un sens toutes les conditions égales. Si les Rois ont plus

§ *Réflexions sur ceux*

d'agrémens que leurs Sujets, ils font aussi plus vivement frappés des disgraces auxquelles un particulier n'est pas sensible. Qui étoit à Rome plus heureux que Ciceron? Son éloquence l'avoit élevé aux premières places de la République, & l'éloquence étoit alors le comble de la perfection : cependant au - milieu de l'estime du Senat & des acclamations du Peuple, il ne put se consoler de la mort de sa fille Tullie. *Non, écrivoit-il à Atticus, rien ne peut aujourd'hui me soulager, & je hais les Dieux qui m'ont jusqu'ici comblé de trop de biens.* Si l'on pouvoit peser vingt commodités ensemble, & une incommodité, on verroit souvent que cette dernière emporte la balance.

La condition d'autrui paroît plus agréable que la nôtre, parce qu'elle nous est moins connue. Elle ressemble à ces figures d'Optique,

qui sont morts en plaisantant. 9
qui de loin représentent une vil-
le, ou une maison, & qui de
près ne sont qu'un amas de traits
grossiers & confus. Tout le mon-
de sçait avec quelle finesse Horace
* a traité ce triste sujet. L'état du
monde le plus charmant n'empê-
che pas les Reines d'envier quel-
quefois le sort des Bergeres, tel-
les, par exemple, qu'on les a dé-
peintes dans l'Astrée. Elles ne
cherchent en amour qu'à satisfaire
le penchant secret de leur cœur ;
au - lieu qu'une Princeesse est sou-
vent une victime qu'on sacrifie à
l'ambition, ou à d'autres raisons
politiques. Voilà ce que produit
ce faux point d'honneur dont
nous nous sommes follement ren-
dus les esclaves.

Pour ce qui est des Sçavans,
on sçait qu'ils sont en possession
de se brouiller avec la fortune.

* Voyez la 1. Satyre du 1. Liv.

Diogene renaît dans tous le siècles, & son tonneau n'est que trop souvent l'appanage du bel esprit. Il y a là dedans je ne sçai quelle fatalité, dont on n'oseroit se plaindre : car les disgraces donnent un air de vivacité qui manque aux personnes trop heureuses. Les Muses, par exemple, ne sont jamais plus éloquentes que quand elles sont chagrines. Dût-on m'accuser de malignité, je préfère Ovide exilé à Ovide galant, & je pourrois en quelque chose ressembler à l'Empereur Caligula, qui voyant fouetter un Comedien, trouva sa voix si harmonieuse, qu'il fit durer le supplice pour faire durer son plaisir. Je n'entreprendrai point ici de tracer l'histoire de tous les Sçavans qui se sont plaints de leur mauvaise destinée. Il suffit d'avertir les Curieux, que *Pierius Valerianus* & *Thomas Spizelius*, l'un en Italie & l'autre en

qui sont morts en plaisantant. II

Allemagne, ont fort bien écrit sur le malheur des gens de Lettres

Puisqu'il n'y a point dans le Monde de condition heureuse, on doit aisément se dégoûter de la vie. Elle est assez méprisable d'elle-même, mais sur-tout elle paroît telle à ceux qui ont quelque discernement. La Mothe le Vayer a joué un beau rôle en France; rien ne lui manquoit, soit du côté de l'esprit, soit du côté de la fortune. Cependant il étoit tellement fatigué de la condition humaine, qu'il auroit été fâché de recommencer la carrière qu'il venoit de courir. *Je n'échangerois pas*, dit-il dans une de ses Lettres, *les trois jours calamiteux qui me restent dans un âge aussi avancé qu'est le mien, contre les longues années que se promettent une infinité de jeunes gens dont je connois tous les divertissemens.* En effet, nous devons nous regarder comme étant

sur un grand theatre, & ayant quelque part à la Comedie qui se jouë dans le Monde. Le rôle des uns est plus long, ou plus éclatant, & celui des autres plus court, mais ils sont tous également ennuyeux & ridicules. Celui qui considère ce qui se passe pendant une année, connoît ce qui se passera dans la suite des temps. Ce ne sont que les mêmes événemens combinés de différentes manieres.

Si l'on concevoit dans toute son étendue les bizarreries du Genre-humain, qu'on auroit de plaisir à s'en voir séparé ! La vûe d'une troupe de visionnaires qui courent après des chimeres, qui s'inquietent de bagatelles, qui haïssent le soir ce qu'ils ont aimé le matin, qui s'entretient pour un pouce de terre ; cette vûe, dis-je, n'est-elle pas capable de nous révolter ? Encore si les hommes étoient assez heureux pour ne point sçavoir qu'ils

qui sont morts en plaisantant. 13

sont ridicules ; mais on s'est donné bien de la peine & bien des soins afin d'en être pleinement convaincu. Je pourrois même dire que nos plus sages réflexions ne servent qu'à faire voir que nous sommes plus extravagans. Cela confirme la plaisanterie de Momus. Il prétendoit que les Dieux étoient pleins de nectar quand ils firent les hommes ; & qu'ils ne purent regarder leur ouvrage de sens froid sans en rire.

On voit assez qu'il ne faut qu'être raisonnable pour ne point craindre la mort. *un peu de bon goût, & quelque connoissance des affaires du monde, nous mettent au dessus de ces terreurs ridicules qui agitent le Vulgaire.* Si l'on vouloit aller jusqu'à cette partie de la Philosophie qui regarde les mœurs, que la vie paroîtroit haïssable ! On me dira peut-être qu'il y a peu de gens

dans le Monde qui regardent la mort sans effroi; ai-je aussi prétendu dire qu'il y eut beaucoup de personnes raisonnables?



C H A P I T R E I I .

Si la vûe de la mort peut être un sujet de plaisir ?

J'AI tâché jusques ici d'ôter à la mort cet air affreux qui l'accompagne presque toujours. On peut maintenant s'appriivoiser avec elle, même badiner; son abord n'est pas si rude, ni si farouche qu'on le croit ordinairement. J'ose la comparer à ces Animaux sauvages qu'on apporte d'un Royaume étranger: ils sont terribles à la première vûe, l'œil se fait ensuite une habitude de ne les plus craindre. Malgré l'attachement que l'Homme a pour la vie, il se voit dans l'heureuse nécessité de se familia-

qui sont morts en plaisantant. 15
riser avec la mort, & ce n'est que
par foiblesse qu'il s'en fait une af-
faire d'importance. J'en appelle
au jugement de Monsieur de Fon-
tenelle : tout le monde sçait qu'il
a blâmé * Caton d'Utique d'avoir
quitté la vie trop sérieusement.
Que l'indifference fait honneur à
un Philosophe, quand elle est bien
ménagée ! Je trouve que les Poètes
sont presque les seuls dans le mon-
de sçavant qui ont bien parlé de
la mort. Cette vûe leur a fourni
mille pensées vives & agréables,
dont les Connoisseurs sentent tou-
te la beauté. J'avoue que le Vul-
gaire ignorant peut s'en choquer,
mais le Vulgaire sçait-il ce que
c'est que délicatesse ? Il faut un
art infini, pour rappeler le sou-
venir de la mort dans des Pièces
folâtres & badines : c'est-là une
maniere de s'exciter au plaisir

* Voyez ses dialogues des Morts, T. I

peu commune, mais pleine de finesse & de bon goût : elle n'est aussi en usage que parmi des personnes d'un mérite exquis.

Anacréon est inimitable, dans ces momens où la crainte d'une mort prochaine l'oblige à inventer de nouveaux plaisirs : on le voit s'irriter contre son propre sort, & trouver en même temps le moyen de se rendre heureux. Rien aussi ne doit plus nous engager à jouir d'un bien, que l'appréhension de le perdre bien-tôt. Voilà le vrai système des Poètes qui ont vécu du temps d'Auguste ; système assez raffiné pour n'être point criminel. Je doute qu'on voulût aujourd'hui se faire un mérite auprès des Dames, en leur parlant de la mort ; cette galanterie seroit mal reçue. Catulle pourtant, qui se piquoit d'une politesse peu ordinaire, étoit là-dessus d'un goût fort différent du nôtre, comme on

qui sont morts en plaisantant. 17
le peut voir par cette belle épi-
gramme :

*Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.
Soles occidere ac redire possunt;
Nobis, quùm semel occidit brevis lux;
Nox est perpetua una dormienda.*

TRADUCTION.

Songeons à jouir de la vie,
Puisque l'amour, chere Lesbie,
Nous offre de doux passetemps,
Moquons-nous des vains réglemens
Qu'oppose la froide vieillesse
Aux soins d'une aimable tendresse.
Le Soleil chaque jour
Se cache & renait tour à tour :
Mais hélas ! Quand la mort cruelle
Viendra finir notre bonheur,
Rien ne pourra vaincre l'horreur
De la nuit éternelle.

Antoine Muret en commen-
tant ces vers de Catulle, fait une

réflexion très-judicieuse. *Admonitu mortis puellam ad fruendas secum voluptates cohortatur; est autem hoc argumentum Poëtis per familiare.* On trouve dans Horace plusieurs morceaux qui confirment la remarque précédente. Comme c'étoit l'esprit le plus délié de son siècle, il a entièrement connu l'usage qu'on pouvoit faire de la pensée de la mort au-milieu des jeux & des plaisirs. Cette pensée n'est point aussi importune qu'on croit, puisqu'elle sert de principal agrément à un ancien hymne du Poëte Cecilius. *Qu'on m'assure, dit-il, que je vivrai six mois, je les employerai si bien que je n'aurai aucun regret de mourir au septième.*

Les Modernes n'ont pas laissé quelquefois d'imiter les vûes élégantes des beaux esprits de l'ancienne Grece, ou de Rome. Je trouve sur tout que les Italiens en ont fort approché, peut-être parce

qui sont morts en plaisantant. 19
qu'ils sont plus propres que d'autres à raffiner sur le plaisir. C'est là le caractère de la Nation : je n'en donnerai pour preuve que la fin d'une Elegie de Sannazar; Gentilhomme Néapolitain.

Puisque nous jouïssons d'une verte jeunesse,
Et qu'elle nous permet l'usage des plaisirs,
Vivons au gré de nos desirs,
La raison ne convient qu'à l'affreuse vieillesse.
Je la vois s'avancer, elle hâte ses pas,
Pour chasser loin de nous & les Jeux & les
Graces,

Prévenons ces tristes disgraces :

Que la crainte d'un prompt trépas
Réchauffe nos ardeurs, & fasse que l'amour
Eloigne de nos cœurs une indigne foiblesse,
Trop heureux, si la mort nous surprend quel-
que jour,

Enyvres d'une douce & flateuse tendresse! (a)

On a grand tort de n'offrir aux

(a) Voyez la 3. Elegie du 1. Liv. de Sannazar.

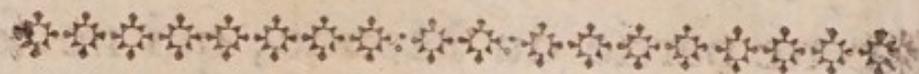
mourans qu'un spectacle triste & funeste. Ne vaudroit-il pas mieux, disoit un bel esprit (a) leur donner alors tous les plaisirs dont ils sont capables? La nature a besoin d'être agréablement flatée, lorsqu'elle commence à s'affoiblir. C'est ce que Petrone a prétendu nous marquer, en décrivant au milieu d'une affreuse tempête la maniere dont Encolpe vouloit périr. *Dérobons encore, crioit-il, quelques plaisirs à la fatalité qui hâte notre perte.* L'honnête homme ne fuit point la volupté, quand elle est marquée au coin de la sagesse. Pourquoi en frustrer ceux qui sont dans le lit d'infirmité? Est-il quelque situation dans la vie où l'on ait plus besoin de pensées badines & divertissantes?

Je ne veux ici consulter que

(a) L'Abbé de Saint Real dans ses Oeuvres posthumes.

qui sont morts en plaisantant. 21

cette partie du Monde, qui ne se gouverne point par préjugés, ni par habitudes; elle avouera sans peine que l'idée de la mort s'accorde fort bien avec le plaisir. Le fameux repas de Trimalcion en est une preuve assez brillante. On y servit aux conviés un squelette d'argent, pour les exciter davantage à la joye, & pour les avertir que le temps du plaisir étoit court & précieux. Voilà un de ces tours adroits dont la Morale quelquefois libertine se sert, afin de ne point effaroucher notre amour-propre. Je pense que le Lecteur est maintenant assez préparé à voir des gens qui badinent avec la mort. Heureux, si je puis l'engager à suivre quelque jour de si beaux modèles!



CHAPITRE III.

Idée générale d'une mort plaisante.

R IEN ne doit plus nous frapper dans l'histoire des grands Hommes, que la manière dont ils soutiennent les approches du trépas. Je crois que ces derniers momens sont les seuls, où l'on ne puisse emprunter un visage étranger. Nous nous déguisons pendant la vie; mais le masque tombe à la vûe de la mort, & l'Homme se voit, pour ainsi dire, dans son deshabilité. Quelle doit être alors sa surprise! Tout l'occupe sans le toucher: tout sert à faire évanouir ce dehors pompeux qui le cachoit à lui-même. Il se trouve seul & sans idées flatteuses, parce qu'il ne peut plus se prêter aux objets extérieurs. Cette vûe a cela d'utile en flatant notre curiosité,

qui sont morts en plaisantant. 23

qu'elle nous instruit. Il n'est rien de quoi, disoit Montagne, je m'informe si volontiers que de la mort des hommes ; quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eû ; mille endroits des histoires que je remarque si attentivement. Il y paroît, à la farcissure de mes exemples, & que j'ai en particuliere affection cette matiere.

Je suis persuadé que la dernière heure de notre vie est celle qui décide de toutes les autres. Un ancien Philosophe avoit renvoyé l'heureux Crœsus à ce moment critique : & qui peut bien juger d'une piece, sans en avoir vû le dénouement ? Il n'est point si difficile de s'exposer à la mort, quand on n'a pas le loisir d'y penser. Sa vûe ne fait alors aucune impression. Oserai-je l'affurer, le courage est souvent un beau masque, qui sert à cacher une férocité stupide & grossiere. Je suis peu content

des idées qu'on a sur l'Heroïsme : elles sont l'ouvrage de la vanité humaine, & l'on sçait que la vanité ne consulte gueres le bon sens. L'image de ces Guerriers qui affrontent sans réflexions toutes sortes de hazards, n'a pour moi rien de sensible & de touchant. J'ai plus de plaisir à étudier un Philosophe, qui, sans se troubler, tombe nonchalamment entre les bras de la Mort. il y a dans cette espece de valeur beaucoup de délicatesse, & la valeur ordinaire est brutale.

On en tombera d'accord, si l'on réfléchit sur la mort de Petrone. C'étoit l'homme du monde qui se connoissoit le mieux en plaisirs, & cette science est toujours la marque d'un goût exquis. J'avancerai sans crainte qu'aucun Romain n'a sçû si bien que lui l'art d'entretenir une cour voluptueuse par des divertissemens nouveaux. Il avoit aussi gagné toute la confiance

qui sont morts en plaisantant. 25
fiance de Néron, & cet Empe-
reur l'établit souverain Juge de la
politesse & du bon goût. * Un
emploi si galant lui convenoit
fort : libre de soins, n'aimant
point à se contraindre, & préfè-
rant, comme il faisoit, une dou-
ce oisiveté à tout ce qui fait l'em-
barras de la vie, il étoit très-
propre à régler les jeux, les spec-
tacles & les repas où Néron ve-
noit se délasser. Tacite convient
lui-même qu'il ne régnoit dans
ces parties de plaisir qu'une dé-
bauche polie & spirituelle.

La Cour qui commençoit à
tomber dans un libertinage gros-
sier, se dégoûta peu à peu du rafi-
nement de Petrone. Il s'en apper-
çut, & se dégoûta aussi de la Cour.
Cette occasion parut favorable à
ceux qui vouloient le perdre : ils
y réussirent, en flatant l'esprit

* *Arbiter elegantiarum*, dit Tacite.

de l'Empereur par des plaisirs outrés, & tels qu'ils pouvoient convenir à son naturel féroce. Ce fut alors que Petrone remarqua qu'il étoit temps de quitter la vie. Il se mit dans un bain chaud, & se fit ouvrir les veines pour mourir plus tranquillement. On dit que dans ces derniers momens il s'amusa à composer quelques vers; il eut soin de rassembler ses meilleurs amis, & après avoir folâtré à son ordinaire, il expira sans inquiétude. Je défie la plus maligne critique de trouver dans cette mort aucune circonstance qui ne soit la preuve d'un courage exquis & curieusement soutenu. J'ose par conséquent nommer Petrone, le Philosophe le plus libertin, & le libertin le plus Philosophe qu'on ait vû.

Voilà une de ces morts voluptueuses qu'on ne sçauroit assez admirer. On n'y trouve, ni la con-

trainte, ni l'embarras d'une personne qui craint, ou qui regrette la vie. Peut-on avoir trop d'adresse, afin de se ménager des plaisirs dans un temps où tout ne retrace que des idées funestes : Il faut pour cela ressembler à Petrone; je veux dire, à un homme qui avoit acquis par une longue expérience cet art si utile, qui nous fait tirer quelque douceur des choses les plus désagréables.

Je méprise les morts trop sérieuses, dont le principal mérite consiste dans un grand air d'affectation. La valeur qui est concertée, n'est pas la plus estimable : un peu de nonchalance sied bien aux personnes qui abandonnent la vie. Entens cette nonchalance, qui est le vrai & le premier sentiment d'une joie pure. Comme elle naît au repos de l'esprit, y a-t-il volupté qui lui soit préférable? J'aurois tort de la proposer aux rê-

veurs, aux esprits sombres & cachés : rien ne leur plaît que ce qui est exactement dans les règles du sérieux. Ils seroient fâchés qu'on diminuât l'horreur que la mort semble inspirer, en les détournant ingénieusement de ce que sa vue a de triste.

Cependant la Science la plus utile à l'Homme, est de sçavoir ménager ce petit fonds de joies secrètes que la Nature lui a données en naissant. Au lieu de l'employer tout-à-fait dans les heures de plaisir, il en doit réserver une partie, pour ces momens où le chagrin & l'inquiétude prennent malgré lui le dessus. Voici peut-être la seule occasion où l'avarice deviendroit une vertu.

Les Anciens en général s'imaginoient mourir délicieusement, lorsqu'ils expiroient entre les bras des personnes qu'ils avoient le plus aimées. Le grave, le sentencieux

qui sont morts en plaisantant. 29

Pindare avoit prié les Dieux de lui accorder ce qu'il y avoit de plus charmant dans la vie, & ils permirent qu'il mourut en appuyant la tête sur les genoux d'un ami qu'il chériffoit tendrement. Cela me fait ressouvenir du celebre Ange Politien. Il étoit du nombre de ces beaux esprits, que Laurent de Medicis honoroit de son estime & de son amitié. On peut assurer aussi qu'il en paroissoit fort digne, & par sa grande habilité dans les belles Lettres, & par le soin qu'il prenoit de corriger les anciens Auteurs : occupation qui seroit aujourd'hui peu glorieuse, les Compilateurs n'étant plus à la mode. Au reste, Politien peut passer pour un excellent Poëte : malgré la violence d'une fièvre chaude qui le tourmentoit, il composa quelques couplets de chanson pour un jeune Grec qu'il avoit logé chez lui. Il se leva ensuite, &

gine. Cette habitude fait connoître insensiblement le faux éclat du monde, & en dégoûte sans peine. Quand on est né pour raisonner, on se prête aux hommes, & jamais on ne s'y livre. Meritent-ils (vains & dissipés comme ils sont) un commerce trop assidu, ou trop recherché de notre part? Rempli de ces idées, le Philosophe se joue de la mort: il va nonchalamment où tant de gens sont allés avant lui, & où il sera suivi de tant d'autres. Un de nos meilleurs Poëtes * a fort bien exprimé cette pensée dans les vers qu'il fit mettre sur la porte de son cabinet.

Las d'espérer & de me plaindre
Des Grands, de l'Amour & du Sort,
J'attens patiemment la mort,
Sans la desirer, ni la craindre.

Mon sieur Bayle ne s'est point refusé à cette indifférence, où son.

* *Maynard.*

caractère d'homme d'esprit sem-
bloit le porter : caractère assez dif-
ficile à soutenir dans un siècle aussi
éclairé que le nôtre. Il avoit tant de
mépris pour la vie, qu'il ne voulut
point modérer l'ardeur d'une fie-
vre lente qui le brûloit depuis long-
temps. Elle ne l'empêcha pas de
continuer un ouvrage épineux &
plein de discussions critiques, qu'il
avoit entrepris contre Monsieur le
Clerc. Il s'appliqua même pen-
dant une grande partie de la nuit à
le retoucher, & comme il finissoit
son travail, la mort le * surprit.
Je doute qu'aucune passion puisse
nous emporter aussi loin que l'a-
mour des Sciences : si cependant
on doit traiter de passion ce qui a
fait l'attachement des plus grands
Hommes dans chaque siècle.

Comme les Ouvrages de Mon-

* Voyez l'Avertissement des Entretiens
de Themiste & de Maxime, Tome 2.

fiour Bayle sont entre les mains de tout le monde , il est à propos de parler un peu de sa maniere d'écrire. Un style délicat & regulier est peut-être la seule chose qui lui ait manqué. Hardi, vif dans ses narrations, il s'abandonnoit trop à son génie : exact & laborieux, il aimoit trop à faire usage de ses lectures. C'est ce qui l'a jetté souvent dans des digressions ennuyeuses, quoique fort sçavantes. Malgré tout cela il a eu le bonheur de faire goûter sa maniere d'écrire, & le Public même s'est déclaré hautement en sa faveur.

La vie de certains hommes est pleine de traits originaux. On remarque dans leurs moindres actions je ne sçai quel air de supériorité qui prévient & qui touche. C'est principalement à l'approche du trépas, que tout ce qu'ils ont de force d'esprit se rassemble, pour ainsi dire, afin de leur faire plus d'hon-

neur. Monsieur Tschirnhaus, un de ceux à qui la nouvelle Géométrie a le plus d'obligation, ne proféra en expirant que ces paroles : *Triomphe, victoire*, comme s'il eut donné des marques publiques de la joie qu'il goûtoit en ce dernier moment. Cette espèce de joie n'est connue que du Philosophe. Pour le celebre Longolius, il crut obliger ses meilleurs amis en leur apprenant que sa mort approchoit. Il leur écrivit cette nouvelle d'un air badin, & avec moins d'émotion que s'il eut eû quelque voyage à faire. C'est Sainte - Marthe qui a pris soin de nous instruire de cette particularité. Longolius avoit fait son étude principale de l'éloquence : nous avons encore plusieurs harangues de sa façon, où il a tâché d'imiter la politesse qui brilloit à la Cour d'Auguste. Son règne est une époque fameuse pour les Ouvrages d'esprit.

qui sont morts en plaisantant. 35

Je reviens à cette indifférence qui est si ordinaire dans la République des Lettres. Qu'est-elle autre chose, qu'un sentiment exquis de l'ame qui sert à amortir toute la vivacité des objets, afin de la laisser dans une assiette tranquille? Il faut pour cela une sorte d'étude, qui suppose plus de méditation que de lecture.

Le plus beau trait d'indifférence qu'on puisse recueillir des Anciens, regarde le Philosophe Pyrrhon, l'un des plus grands défenseurs de l'Art de douter. Il soutenoit un jour que c'étoit presque la même chose, de vivre ou de mourir: Et pourquoi ne mourez-vous pas, lui dit quelqu'un? C'est, répondit-il, parce que je ne vois aucune différence entre la vie & la mort. Cette repartie est naturelle; & les beautés qui sont toutes de la Nature, frappent du premier abord.

Ajoutons aux morts dont nous

avons déjà parlé, celle de Jérôme Cardan, célèbre Italien. Elle a un air d'extravagance qui est assez rare. De quoi l'homme n'est-il pas capable ! Sa conduite est un fonds inépuisable de grotesques & de bizarreries. Revenons à Cardan. Il est si connu par ses malheurs & ses disparates, que je m'abstiendrai de parler de sa personne. Pour ce qui regarde ses Ecrits, on y trouve en plus d'un endroit des pensées qui sentent l'homme original, & des faillies qui ne peuvent convenir qu'à un visionnaire. Il avoit sur-tout beaucoup de déférence pour ce qu'on nomme Sciences occultes, & ayant lui-même tiré son horoscope, il trouva qu'il devoit mourir un certain jour. Afin de vérifier son thème astrologique, il ne voulut pas manger, & prit si bien ses mesures, que sa prédiction fut heureusement confirmée. Il avoit

qui sont morts en plaisantant. 37

peur qu'en vivant, on lui reprochât qu'il s'étoit trompé. Si les Astrologues s'avisent jamais de faire imprimer l'histoire des plus zélés Défenseurs de leur Art, Cardan y pourroit occuper la premiere place * & je doute que personne lui portât envie.

** Voyez le jugement que Naudé en a fait, il se rapporte au mien.*



CHAPITRE V.

Remarques sur la mort de Démocrite, & sur celle de Pomponius Atticus.

LE Public s'imagine que la vie des Philosophes doit être remplie d'évenemens rares & extraordinaires : Il se donne une peine infinie pour rencontrer du merveilleux dans toutes leurs actions : la fable même lui plaît au défaut de la verité. C'est là un rafine-

ment de l'amour propre ; l'ignorance s'en trouve soulagée en quelque façon : ou elle abaisse , ou elle élève entierement. Il y a sur ce pied-là beaucoup de mensonges dans Diogene Laërce , & dans les autres Ecrivains de l'Histoire Philosophique : mais cela ne m'étonne point , il est assez difficile d'aller exactement à la Verité , lorsqu'on est sûr de plaire en la déguisant.

Je ne parlerai point des fables qu'on a débitées touchant Démocrite , elles me meneroient trop loin. Je crains aussi de dire des choses inutiles , & cela est inévitable quand on veut justifier quelqu'un , principalement sur des bagatelles. Je serai plus goûté en donnant une idée juste du caractère de ce Philosophe ; cette matière est intéressante. C'étoit un homme retiré , obscur , & qui n'aimoit que la méditation ; pro-

pre par conséquent à développer les secrets de la Nature. L'habitude qu'il avoit prise de traduire tout en ridicule, lui a fait beaucoup d'honneur; & ce devoit être pour un Philosophe un agréable sujet de raillerie, que le spectacle du monde. A voir les hommes comme ils sont faits, peut-on s'empêcher de s'en mocquer? Toute leur vie se passe dans des allées, ou des venuës: peu de soin des choses nécessaires, & beaucoup d'attachement à celles qui sont inutiles.

Revenons à Démocrite. Quand il se vit incapable de souffrir les incommodités d'une longue vieillesse, il résolut de quitter la vie. Sa sœur en fut allarmée, & elle le pria de différer son trépas, jusqu'à ce que les trois fêtes de Cérés fussent passées. Pour lui plaire, il se fit apporter un pot de miel, & vécut encore quelques

Jours, par un excès de complaisance : après quoi ce sage vieillard s'abandonna librement à la mort. Je ne crois pas qu'on ait eu raison de l'accuser de magie. Le caractère d'esprit - fort que Lucien lui donne, semble détruire ce que des Auteurs trop crédules ont écrit sur cette matière. Apparemment le siècle où Démocrite vivoit, étoit semblable au nôtre; je veux dire, que les petits esprits s'y donnoient la liberté d'attaquer ceux qui s'élevoient au-dessus des préjugés du Vulgaire.

Je dois maintenant parler d'Atticus. Il étoit l'ami intime de Cicéron, & cela fait à mon gré une partie de son éloge. Délicat dans ses manières, & agréable dans ses parties de plaisirs, il cherchoit cette douce volupté qui convient aux honnêtes gens : purement homme de cabinet, il ne voulut jamais se mêler d'aucunes affaires.

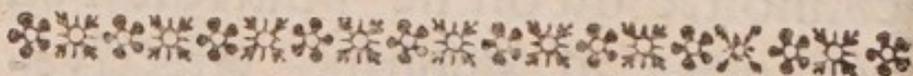
qui sont morts en plaisantant. 41

Cesar & Pompée l'estimerent également, quoiqu'il n'eut embrassé le parti ni de l'un, ni de l'autre, pendant la guerre civile. Le vrai mérite est toujours goûté, quand ce seroit celui d'un ennemi mortel.

Atticus jouït toujours d'une santé parfaite. Se voyant malade dans un âge fort avancé, il fit assembler toute sa famille, & lui expliqua en peu de mots le dessein où il étoit de mourir. Sa résolution parut hardie, mais son air enjoué fit connoître qu'on ne pourroit l'en détourner. Il s'abstint effectivement de toute nourriture; & l'on dit qu'à mesure que sa mort approchoit, sa gayeté sembloit redoubler. Il faut se sentir en quelque maniere supérieur à la vie, pour en disposer si librement. Chaque siècle fournit peu de ces hommes rares & intrepides: ils sont pourtant nécessaires de temps en

temps, pour nous faire connoître
notre foiblesse.

Malgré les raisons d'un nouveau Critique, j'ai crû devoir dépeindre Atticus comme un honnête homme : peut-être qu'il ne l'étoit que par temperament. Ces sortes de vertus qui ne demandent aucun effort, ont beaucoup de douceur dans le commerce de la vie. Et qui sçait s'il y en a d'autres ? S'il y en a, elles ne sont pas fort communes, & ce sont pourtant les plus estimables.



CHAPITRE VI.

*Quel temps est le plus avantageux
à l'Homme pour mourir.*

ON ne peut être long - temps heureux. Telle est notre destinée. La fortune passe avec tant de rapidité, qu'elle laisse à peine entrevoir ses faveurs. Il semble

qui sont morts en plaisantant. 43

que son inconstance l'empêche de se fixer en aucun lieu, pour rendre un bonheur solide. Peut-être aussi y a-t-il trop de gens à contenter. Elle ne peut suffire à tout le monde, & les fonds lui manquent, c'est là au moins son excuse : mais qui oseroit vérifier si elle ne fait pas quelque double emploi, rendroit un service essentiel au Public.

Parlons plus sérieusement. Un bonheur qui a trop d'éclat, est toujours de peu de durée : souvent même il annonce une suite prochaine de disgraces. On peut là-dessus se rapporter à l'expérience : elle étonne quelquefois la Raison elle-même, & la rectifie. C'est pour éviter des malheurs certains, que la mort est souhaitable dans quelques momens. Combien de fois s'est-on plaint qu'on avoit vécu trop d'un jour ? *Nimirum hæc unâ die plus vixi, mihi quàm vi-*

vendum fuit, disoit Laberius dans une de ses Pasquinades. Cette réflexion a été souvent répétée, quoique sortie de la bouche d'un Comédien. L'espace d'un seul jour va ternir la plus belle réputation. Que de Ministres & de Généraux d'armée feroient figurés dans l'histoire des grands Hommes, s'ils étoient morts, l'un après quelque heureuse négociation, & l'autre après une bataille gagnée !! Il n'a fallu souvent qu'un mauvais succès pour faire oublier ce qu'ils avoient fait de plus éclatant.

L'amour a été cause plusieurs fois qu'on a souhaité la mort, après avoir reçu des faveurs distinguées d'une Maîtresse. Les Poëtes en peuvent rendre raison : il n'y a point de gens qui soient moins discrets qu'eux sur un pareil article. Voilà une imitation de ces beaux vers de Petrone, *Qualis nox fuit illa, &c.*

Ah que cette nuit fut charmante !
Quels baisers ! Quels embrassemens !
Une chaleur vive & touchante
Nous saisit en ces doux momens.
Dieux ! Quelle en étoit la douceur !
Nos ames de plaisirs mollement alterées,
Sur nos lèvres , hélas , jouïïssent d'un bonheur
Dont elles sembloient enivrées.
Chagrins mortels , cuisans desirs ,
Pourriez-vous me porter envie ?
Après avoir goûté de si tendres plaisirs ,
On ne doit plus aimer la vie.

Un sage Lacédémonien donna
des conseils presque semblables à
Diagoras , le jour que ses trois fils
furent couronnés aux Jeux Olym-
piques. Comme il vit que tout le
peuple s'efforçoit d'applaudir à ce
vieillard & de jeter des fleurs sur
sa personne , il l'aborda froide-
ment , & ne lui dit que ces pa-
roles : *Meurs , Diagoras , car tu es
trop heureux.* Il mourut effective-
ment de joie & de plaisir entre les

bras de ses enfans. S'il est vrai, suivant le systême des Anciens, que les Dieux ne font que nous prêter à la vie, ils ne peuvent nous donner une plus grande marque d'amitié, qu'en nous la ravissant dans des circonstances favorables. Combien nous épargnent-ils par-là de chagrins ?

Cicéron en faisant l'éloge d'un de ses amis, crut devoir compter parmi ses bonnes fortunes, qu'il étoit mort avant les malheurs arrivés à Rome. *Si Rempublicam casus secuti sunt, ut mihi non erepta à Diis immortalibus L. Crassus vita, sed donata mors esse videatur.* Cicéron parloit là en homme qui chérissoit véritablement sa patrie, & l'on peut dire en général que jamais Nation n'a porté l'amour du bien public plus loin que la Romaine.

Ce seroit ici le lieu de parler des personnes qui sont mortes de

qui sont morts en plaisantant. 47

oie ; mais cela me feroit perdre
non sujet de vûë. Je prétens ins-
ruire le Lecteur, & un simple Re-
cueil de faits historiques ne servi-
roit qu'à l'amuser. Il lui faut certai-
nes matieres choisies, où les réflé-
ctions se présentent d'elles-mêmes.
C'est alors que l'esprit se réveille,
& qu'il veut se faire honneur d'un
travail dont il a tout le profit sans
en avoir eu la peine. Cependant,
comme on trouve des curieux de
toute espece, je renverrai à Valere
Maxime & à Pline le Naturaliste,
ceux qui voudront avoir une con-
noissance exacte des Anciens qu'on
vû mourir de joie. Pour ce qui
est des Modernes, je ne dirai qu'un
mot du Pape Leon X. On sçait
qu'il avoit beaucoup de ce feu
qui cause les grandes passions, &
qui les fait passer quelquefois pour
les vertus. Comme il étoit à quel-
ques lieuës de Rome dans une
maison de plaisance, un Courier

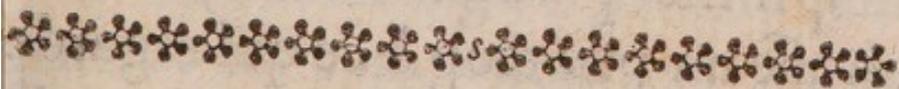
vint lui apprendre qu'on avoit chassé les François de Milan & de Pavie. Il reçut ces nouvelles avec tant de satisfaction, qu'il expira peu après de plaisir. Cette mort est assez singulière dans un Pape.

La prudence nous prescrit certains momens heureux pour quitter un emploi, ou une charge considérable. On se retire alors du monde avec toute son estime: quelques heures après on commence à l'ennuyer. Il est de l'intérêt d'un homme sage de connoître le temps le plus propre à faire retraite & cette science ne s'acquiert pas aisément, elle demande une attention presque continuelle sur soi-même pour résister à l'amour-propre; sans quoi voudroit-on soumettre à cette maxime si judicieuse

*Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.*

Je puis appliquer indifferemment

qui sont morts en plaisantant. 49
à tous les hommes ce qu'Horace
appliquoit en particulier aux Poë-
tes qui vouloient vieillir sur le
Parnasse; mais ce seroit peu de
chose, si nous n'étions que ridi-
cules à un certain âge.



CHAPITRE VII.

*Examen d'une pensée de Valere-
Maxime.*

JE me sçai bon gré de pouvoir
ici faire l'éloge d'Anacréon.
C'est à mon jugement le Poëte le
plus tendre de toute l'Antiquité,
& celui qui a le mieux connu le fin
de la galanterie. Ses vers ont beau-
coup de cet agrément qui plaît aux
Connoisseurs, sa maniere de faire
l'amour se sent plus de notre sié-
cle, que de celui où il vivoit;
c'est là une marque de la beauté de
son génie. Les Anciens n'avoient
aucune teinture de la vraie poli-

telle, & j'ose dire, malgré l'estime qu'on a pour eux, qu'ils étoient aussi grossiers dans une ruelle, qu'on y est aujourd'hui délicat. Il a fallu bien des siècles pour perfectionner l'Art d'aimer.

On me pardonnera si je m'intéresse un peu trop à ce qui regarde Anacréon; il est du nombre de ces grands Hommes qui sont nés uniquement pour plaire. Valere-Maxime lui a dressé un éloge magnifique & d'un tour assez nouveau. *La Nature*, dit-il, *a paru très-libérale à son égard, en le doüant de l'esprit poétique, & en lui accordant une mort tranquille.* Il joint ces deux choses ensemble, mais je crois le second avantage préférable au premier. On se repent quelquefois d'être Poëte, & l'on se trouve toujours bien de n'avoir pas le loisir de regretter la vie. Au reste, la pensée de Valere-Maxime est fort de mon goût.

Qu'on ne s'imagine point qu'Anacréon se fit un métier de composer des vers. Sensible à la tendresse, & aimant avec fureur la bonne chère, il ne donnoit à l'étude que le temps qu'il déroboit à son plaisir. On voit aussi régner dans la plupart de ses compositions un air de nonchalance, qui le faisoit souhaiter de tous les honnêtes gens de la Grèce. Cet air même lui étoit si naturel, qu'on le représenta comme un homme à demi yvre, qui se préparoit à joüer de la flute.

Chacun sent avec plaisir quel avantage c'est que d'expirer tranquillement. Une mort douce est en quelque façon l'image de la vie : le point qui les sépare l'une de l'autre devient imperceptible. S'il y a quelque différence, elle n'est causée que par les objets qui nous environnent alors ; objets fâcheux & qui nous font faire de tristes réflexions. Car la mort en elle-mê-

me n'a rien de lugubre, c'est un moment semblable à celui où l'on se livre au sommeil; & faut-il tant de précautions pour s'endormir?

Si j'ai avancé que la mort devoit être l'image de la vie, on ne doit pas m'en faire un crime. J'entens cette vie tranquille, exemte de trouble & d'agitation, telle enfin que l'ingénieux Marot la souhaitoit par cette épigramme,

S'on nous laissoit nos jours en paix user,
 Du temps présent à loisir disposer,
 Et librement vivre comme il faut vivre,
 Palais & Cours ne nous faudroit plus suivre,
 Plaid, ne procès, ne les riches maisons
 Avec leur gloire & enfumés blasons:
 Mais sous belle ombre, en chambre & galeries
 Nous pourmenans, livres & railleries,
 Dames & bains, seroient les passetemps,
 Lieux & labeurs de nos esprits contens.
 Las! maintenant à nous point ne vivons,
 Et le bon temps perir pour nous sçavons,
 Et s'envoler, sans remedes quelconques.
 Puisqu'on le sçait, que ne vit-on bien doncques?



CHAPITRE VIII.

Remarques sur le caractère de l'Empereur Vespasien.

IL n'y a gueres d'excès où la basse flaterie n'ait précipité l'homme, abandonné à lui-même. Peu contente de déguiser des crimes exposés à la vûë publique, elle a souvent orné le Vice des dehors de la Vertu. Les plus grands Princes lui doivent une partie de leur gloire : la Verité ne prodigue pas si aisément les loüanges. C'est là ce qui rend la lecture de l'Histoire dangereuse, ou du moins peu agréable aux personnes sincères.

Je ne connois point de Peuple au monde qui ait porté plus loin la flaterie que les Romains. Basement attachés à ceux qui les gouvernoient, ils ont approuvé & leurs fureurs & leurs extrava-

gances. Les actions les plus criminelles devenoient l'objet de l'admiration publique. Je plains le sort des Rois : ils ne peuvent jamais s'affurer qu'ils sont vertueux. Souvent même on les met au rang des Dieux, lorsqu'ils se croient tout-à-fait indignes de l'estime des hommes. Voila une des plus grandes folies dont les Romains ayent pû s'aviser : jamais ridicule n'a été porté plus loin.

L'Empereur Vespasien le fit bien sentir à ses principaux Courtisans, adulateurs fades & insipides. Voulant leur marquer qu'il étoit fort malade, il s'écria avec un souris malin, *je m'apperçois que je vais devenir Dieu*. Le flateur est insensible à de tels reproches : il ne peut se persuader que l'Homme aime la Verité.

Avec des talens médiocres, Vespasien a été un assez grand Prince. Il sçavoit assaisonner d'un

qui sont morts en plaisantant. §
tour brillant les vertus les plus
communes. Guidé par des mœurs
douces & tranquilles, il ne re-
gardoit point le Trône comme le
Theâtre des grandes passions. Il
s'appliqua uniquement à rétablir
la Justice, à faire fleurir les beaux
Arts & à réprimer la licence des
Soldats. Une heureuse *médiocrité*
est quelquefois plus utile qu'un
genie sublime, aux Rois qui veu-
lent gouverner sagement.

CHAPITRE IX.

*Plaisanteries d'Auguste mourant,
de Rabelais, &c.*

IL est quelquefois nécessaire de
faire sentir au Public, que
ceux qu'on appelle grands Hom-
mes ne different des autres que par
la science de bien cacher leurs vi-
ces, ou par le choix de certains
téfauts éclatans. Beaucoup d'a-
dresse leur tient lieu de mérite, &

je suis persuadé que telle action qu'on admire depuis long-temps, paroîtroit méprisable, si l'on en pouvoit pénétrer le véritable motif. Le monde est une dupe qu'on trompe quand on veut, & sans beaucoup de peine. Il y a pourtant certaines mesures à garder avec lui : ceux qui réüssissent le mieux sont traités de grands Hommes, & les autres sont généralement oubliés. Quelle bizarrerie !

Auguste a été un de ceux qui ont le mieux dissimulé leurs défauts. Habile dans cette politique raffinée que Machiavel a réduite en préceptes, il cachoit son ambition sous de beaux dehors. Fidele en apparence à ce qu'il devoit aux loix du Triumvirat, il ne cherchoit en effet qu'à se rendre seul Maître de l'Empire. Jamais personne n'a sçu mieux que lui l'art de mettre tout à profit; l'esprit qui ne laisse perdre aucun

des avantages qui se présentent, est le plus propre pour le Trône.

Peu semblable aux Princes qui veulent seulement qu'on les craigne, Auguste vouloit qu'on l'estimât. C'étoit pour y forcer toute la République, qu'il eut envie de quitter l'Empire. Sa feinte modération lui valut mille éloges. Né pour les plaisirs, il aima la paix & fit fleurir les Sciences. Sa Cour étoit polie & agréable, en un mot, le rendez-vous des beaux esprits de toute l'Europe. Les Virgiles & les Horaces n'eurent d'autre titre que leur mérite pour y être admis. Ce fut avec de telles gens qu'Auguste mena une vie d'autant plus voluptueuse, qu'il connoissoit par lui-même tout le prix de la volupté. Suétone nous assure que sa dernière maladie ne lui ôta rien de son enjoûment naturel. Se voyant un jour plus mal qu'à l'ordinaire, il demanda un miroir,

& fit accommoder ses cheveux, comme si cette parure alloit lui servir de quelque chose. Après quoi il se tourna vers ceux qui étoient dans sa chambre; & leur dit en riant: *Trouvez-vous que je sois bon Comédien?* Cette plaisanterie fut relevée par un vers Grec, dont voici le sens,

Que chacun aujourd'hui s'abandonne à la joie.
Je rends grace au Destin de la mort qu'il m'en-
voie.

On peut ici rappeler ce bon mot de Petrone, *Mundus universus exercet histrioniam*, tous les hommes sont Comédiens. Ils se donnent en spectacle à tour de rôle, les uns sont sifflés & les autres applaudis, le caprice en décide: je dis bien le caprice, car la Raison oseroit-elle le faire?

Les dernières paroles de Rabelais sont assez semblables à celt

les d'Auguste. Cela ne m'étonne point, Rabelais étoit un plaisant de profession, original en ce genre d'écrire qui dépend d'un mélange bizarre de sérieux & de comique. Peut-être lui a-t-on fait trop d'honneur dans ces derniers temps, lorsqu'on a voulu trouver du mystere dans tout ce qu'il a écrit. Quoiqu'il en soit, un Commentaire sur cet auteur pourroit plaire, s'il partoit de main de maître. On a dit quelque part que Gui Patin avoit entrepris ce travail; personne certainement n'y étoit plus propre que lui.

Tout le monde rend justice au Cardinal du Bellai, qui protégea Rabelais d'une façon particulière. A peine fut-il informé de sa maladie, qu'il envoya un Page pour sçavoir de ses nouvelles. De pareilles attentions deviennent assez rares dans ceux qui sont au-dessus des autres, ou qui croient l'être.

Rabelais badina long-temps avec le Page qui l'étoit venu voir ; mais sentant tout à coup que sa mort approchoit, rapporte à Monseigneur, lui dit-il, l'état où tu me vois : je m'en vais chercher un grand, peut-être il est au nid de la pie, qu'il s'y tienne, & pour toi tu ne seras jamais qu'un fol, *tire le rideau, la farce est jouée.* Cette faillie est digne d'un homme qui excelloit dans l'art de plaisanter. Je doute que notre siècle, quoique plus sçavant que celui où Rabelais vivoit, pût lui apprendre quelque chose de nouveau sur cet article.

J'ai parlé avec assez de précision des deux morts précédentes, il est juste de passer maintenant à celle de Malherbe, l'un des premiers & des plus grands Maîtres qui ayent formé le goût de la France. Monsieur Despreaux nous a fait sentir toute l'obligation que notre Poë-

qui sont morts en plaisantant. 61
sie lui avoit : elle changea tout
d'un coup, & devint réglée, d'in-
docile & de libertine qu'elle étoit
auparavant. Malherbe avoit un
génie heureux, & propre à se
frayer de nouvelles routes ; il
pensoit noblement, il peignoit
les objets d'une manière vive &
touchante ; en un mot, il étoit
né avec les dispositions qu'Horace
demande dans un Poëte.

Cui mens divinior, atque os

Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

Racan, homme de qualité, &
bel esprit en même temps, nous
a laissé la vie de Malherbe écrite
d'un air fort sincère. On y remar-
que avec plaisir qu'il étoit assez
Philosophe, sur tout depuis la
mort de son fils : il donna même
de grandes marques de Stoïcisme
pendant sa dernière maladie, &
ces marques ne doivent point, à

mon avis, paroître suspectes. Une heure avant que de mourir il s'éveilla, dit Racan, comme en sur-saut, pour reprendre son Hôteſſe, qui lui ſervoit de garde, d'un mot qui n'étoit pas bien François à son gré; & comme son Confesseur lui en fit reprimande, il lui dit qu'il ne pouvoit s'en empêcher, & qu'il vouloit défendre jusques à la mort la pureté de la Langue Françoisse. Voilà une délicatesse d'oreille poussée à bout, & dont il n'y a aucun exemple dans nos Puristes nouveaux. On ſçait bien quels sont les Auteurs que je veux désigner par là.

Malherbe n'avoit pas trop bonne opinion de la Poëſie, quoiqu'il se fût toujours adonné à ce genre d'écrire. Quelqu'un se plaignoit devant lui de ce qu'il n'y avoit des recompenses que pour ceux qui alloient à l'armée, ou qui entroient dans les affaires; il

qui sont morts en plaisantant. 63

lui avoua franchement qu'il n'en étoit pas surpris, & qu'un Poëte lui paroïssoit aussi utile à un Etat, qu'un bon Joueur de quilles. Je ne veux pas tout-à-fait approuver cette comparaison; elle choque trop de personnes à la fois. Je dirai pourtant que je trouve assez étrange, qu'il y ait un Art particulier dans le monde de débiter des fables & des mensonges.



CHAPITRE X.

Traduction d'un morceau considérable de Suetone.

L'illustre imitateur de Theophraste a proposé dans ses nouveaux Caractères un problème assez curieux, que personne n'a encore résolu. Il vouloit qu'on lui déterminât au juste, quelle sorte d'esprit étoit propre à faire fortune. Cette question devient plus difficile & plus compliquée de

jour en jour : car jamais on n'a tant vû de ces hommes misérables qui s'élevent sans aucun mérite : notre siècle sera sous ce point de vûë un siècle assez bizarre. Quoiqu'il en soit, tous les Royaumes ont fourni des établissemens pompeux où le hazard seul avoit part ; ce qui est aussi propre à exciter les foux qui courent après la fortune, qu'à rendre sages ceux qui la méprisent.

L'Empire Romain a vû souvent de ces hommes peu illustres, que le destin capricieux & bizarre conduisoit jusques sur le Trône. Salvius Otho, un des douze premiers Césars, peut en servir d'exemple. Le mariage honteux de son bisayeul, & l'attachement de Tibere pour sa grand-mere, furent les deux sources de son bonheur. Une mauvaise circonstance sert autant qu'une bonne, pour nous faire briller dans le monde.

qui sont morts en plaisantant. 65

Combien de fortunes ne sont dûes qu'à des crimes?

Othon n'avoit aucune de ces qualités éminentes qui sont nécessaires à un Souverain. Naturellement timide, il ne voulut jamais paroître à la tête de son armée pour combattre en personne Vitellius. Sa lâcheté ruïna entièrement ses affaires, & la crainte de tomber vif entre les mains d'un ennemi cruel, lui fit prendre la résolution de se tuer. Voici comme Suetone rapporte ce fait.

Un Soldat ayant appris à Othon la défaite entière de son armée, & ne pouvant lui faire croire cette nouvelle, parce qu'on l'accusoit de fourberie, ou de lâcheté: ce Soldat, dis-je, tira son épée & se tua. L'Empereur frémit à cette vûë, & jura qu'il ne seroit jamais la cause de la mort de personne. Se tournant ensuite vers les principaux Courtisans, il les pria de

lui donner un bon conseil. Après plusieurs protestations semblables de confiance & d'amitié, il rentra dans son cabinet pour écrire à sa sœur deux lettres de condoléance. Il crut aussi que son devoir l'engageoit à brûler certains papiers secrets, & à remettre aux plus fideles de ses domestiques tout l'argent qui lui restoit entre les mains.

Après ces préparatifs, Othon s'apperçut par quelque émeute populaire qu'on arrêtoit prisonniers ceux qui vouloient sortir de la Ville. Il défendit expressément aux principaux Officiers de sa Cour de leur faire aucun mal, & il s'écria d'un air moqueur, *prêtons-nous à la vie encore l'espace d'une nuit.* Tout le monde eut alors la liberté de le voir; il but un verre d'eau, & ayant choisi le plus tranchant de deux poignards qu'on lui présenta, il le mit lui-même sous le cheve de son lit. Après quoi il

qui sont morts en plaisantant. 67

se coucha tranquillement, les portes de sa chambre ouvertes, & il s'endormit sans aucune inquiétude. Son premier soin en s'éveillant fut de rechercher son poignard & de s'en frapper.

Ainsi mourut Othon, toujours foible & toujours inconstant, excepté le dernier jour de sa vie. La chose me paroît assez bizarre : il ne devint grand Homme que dans le temps que les autres cessent de l'être.



CHAPITRE XI.

De quelques femmes qui sont mortes en plaisantant.

JE ne crois pas que l'intrépidité soit la vertu favorite du beau sexe. Il semble que les passions ou ces & flateuses qui lui sont tombées en partage, l'empêchent d'avoir du goût pour un heroïsme.

trop relevé. Cela ne m'étonne point; tout caractère dont l'enjouement est la base, s'accommode peu de ce qu'il y a de sublime dans les mœurs. Naturellement tendres, & coquettes par raison, les femmes ne cherchent qu'à exceller dans l'art de plaire. Bien-loin de vouloir en imposer au monde par un courage affecté, elles se font un point d'honneur de montrer quelque foiblesse. On auroit grand tort de les en blâmer, une belle triomphe, même en cédant.

Quoique l'intrepidité soit inutile aux femmes, on ne laisse pas de trouver parmi elles des Heroïnes, des Philosophes, & même des esprits-forts. Tout dépend des premières impressions qu'on leur donne; & en général les personnes qui ont le plus de vivacité sont les plus propres à se laisser prévenir. L'Histoire ancienne & moderne

qui sont morts en plaisantant. 69

ne nous parle que d'un très - petit nombre de femmes qui ont badiné avec la mort. Une des plus remarquables est Mademoiselle de Limeuil, fille d'honneur de Catherine de Medicis. Toute jeune encore, elle se fit connoître à la Cour par ses bons mots, & même par des pasquinades remplies de sel Attique. Un ancien Auteur avoue sans peine qu'elle étoit fort grande parleurse, brocardeuse, & très-bien, & fort à propos. Est-il un lieu au monde où l'humeur médisante trouve mieux son compte qu'à la Cour? Quand elle ne seroit pleine que de ces fots de qualité, qui préfèrent le clinquant du Tasse à l'or de Virgile, un Satyrique y seroit au comble de sa joie.

Je ne puis finir de meilleure grace ce qui regarde Mademoiselle de Limeuil, qu'en me servant des propres termes de Brantome. Voici comme il s'exprime, avec sa

naïveté ordinaire. » Quand l'heure
» de la mort fut venuë, elle fit ve-
» nir à soi son valet, qui s'appel-
» loit Julien, & qui sçavoit très-
» bien jouer du violon. Julien,
» lui dit-elle, prenez votre violon,
» & sonnez moi toujours, jusqu'à
» ce que vous me voyiez morte,
» la défaite des Suiffes, & le mieux
» que vous pourrez; & quand
» vous ferez sur le mot, *tout est*
» *perdu*, sonnez - le par quatre ou
» cinq fois le plus piteusement que
» vous pourrez. Ce que fit l'autre,
» & elle-même lui aidait de la
» voix, & quand ce vint *tout est*
» *perdu*, elle réitéra par deux fois,
» & se tournant de l'autre côté du
» chevet, elle dit à ses compagnes,
» *tout est perdu à ce coup, & à bon*
» *escient*, & ainsi décéda. « Ma-
demoiselle de Limeuil avoit une
sœur parfaitement belle, mais qui
ne la valoit pas du côté de l'esprit.
Telle est la destinée de la plupart

qui sont morts en plaisantant. 71
des choses excellentes : on ne les voit presque jamais unies ensemble, & cependant a-t-on quelque droit de s'en plaindre ?

Il ne faut pas long-temps consulter le goût des femmes, pour sçavoir qu'elles aiment mieux être jolies & un peu sottes, que spirituelles avec beaucoup de laideur. Cette préférence qui se donne à la beauté me paroît un sentiment commun à tout le Sexe. La Reine Elizabeth n'en étoit pas exempte : malgré l'orgueil du trône, elle fit un présent considérable à un jeune Hollandois qui l'avoit seulement trouvée belle. Remarquons en passant que l'amour-propre est inséparable de l'homme : je ne sçai même s'il ne fait pas une partie essentielle de son caractère. Celui qui en seroit destitué, ne pourroit au plus devenir qu'un habitant de la République imaginaire de Platon.

Je ne prétens pas ici faire le

procès à la mémoire d'Elizabeth. J'avoue avec plaisir qu'elle étoit née ce que les autres Princesses ne deviennent que par une longue étude. Jalouse de son pouvoir, & habile dans l'art de se faire craindre, elle témoigna autant de courage pendant sa vie, que d'indifférence à sa mort. Voici ce que j'en ai lû dans les Mémoires secrets d'un fameux Italien, nommé Vittorio Siri. Cette Reine étant assise sur son lit, les yeux tournés vers la terre & un doigt dans la bouche, fit venir sa Musique ordinaire, qu'elle entendit jusqu'au dernier soupir avec une joie inconcevable. On ne doit point trouver mauvais qu'une femme se procure à l'approche de la mort, tous les plaisirs dont son imagination peut s'aviser : elle éloigne par là des idées trop accablantes ; une distraction agréable est souvent un remède sûr contre bien des chagrins. Qu'on

qui sont morts en plaisantant. 73

Qu'on me permette de joindre à la mort d'Elizabeth, celle d'Anne de Boleyn sa mere. Fameuse par sa grandeur, autant que par ses disgraces, elle ne descendit du Thrône que pour monter sur l'échaffaut. Peu de jours heureux lui valurent une mort bien flétrissante : il est quelquefois à craindre d'être trop bien avec la fortune, elle se plaît à joüer de mauvais tours. Anne de Boleyn fut sujette à de grandes inégalités d'esprit pendant tout le temps de sa prison : elle pleuroit & chantoit tour à tour, elle passoit en un moment de la joie à la tristesse. Etant sur l'échaffaut, elle demanda à l'Executeur s'il sçavoit bien son métier, & tout d'un coup on la vit s'abandonner à de grands éclats de rire. Il y a peut-être un peu d'extravagance & de bizarrerie dans cette conduite : mais qui ne sçait que les plus grands Hommes

qui sont morts en plaisantant. 75

bien en mérite, s'attacha à elle d'une façon toute particuliere, & ne perdit aucune occasion de la louer. Quoiqu'elle ne soit pas l'auteur des Memoires qui portent son nom, on ne peut sans injustice lui refuser le titre de bel esprit.

Elle fit en mourant l'aveu du monde qui prouve le mieux une indévotion enracinée. Je me ferai assez entendre, en disant qu'elle expira aussi nonchalamment que si tout alloit finir avec elle. En effet un Auteur curieux nous apprend * qu'elle conserva jusqu'au dernier moment de sa vie, *les mêmes sentimens que M. de Saint-Evremond lui attribue dans une de ses Lettres* : où pour la détourner du dessein qu'elle avoit pris de se retirer dans un Couvent,

* Voyez la vie de M. de Saint-Evremond, pag. ccxvii. & clxxx. clxxxi. édition de Paris, 1711.

il lui parle de cette manière : *Encore si vous étiez touchée d'une grace particulière de Dieu, qui vous attachât à son service, on excuseroit la dureté de votre condition par l'ardeur de votre zele, qui vous rendroit tout supportable. Mais vous n'êtes, ni convaincue ni touchée; & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement.* Dans la situation où se trouvoit Madame de Mazarin, on se met aisément au-dessus de ces formalités dont les superstitieux se servent, à l'approche du trépas.

Elle avoua cependant qu'elle étoit fâchée de mourir avant M. de Saint-Evremond. *Je voudrois voir, dit-elle agréablement, s'il conservera jusqu'à la fin & cette indifférence pour la vie & cet esprit libre de préjugés, dont il se fait un si grand mérite.* L'événement ne démentit point des souhaits si favorables aux Esprits-forts. En ef-

qui sont morts en plaisantant. 77

fet ou ne remarqua en lui aucun regret de quitter la vie, quoique son unique étude pendant plus de quarante ans eût été de courir après toutes sortes de plaisirs. Il donna tête baissée dans l'éternité, pour me servir d'une expression de Montagne, sans la considérer ni la reconnoître. L'Auteur de sa vie n'a pas jugé à propos d'entrer dans aucun détail, mais son silence en dit assez.

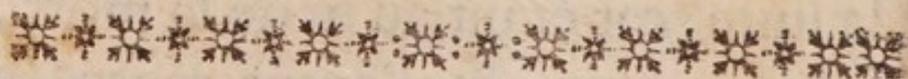
J'ai appris d'ailleurs qu'au lieu de s'affliger à la vûë de la mort, M. de Saint-Evremond avoit réservé toute sa gaieté pour ces derniers momens. Plus enjoué & plus badin qu'à l'ordinaire, il plaisantoit agréablement sur sa fin prochaine. Il dit un jour *qu'il avoit grande envie de se reconcilier, & comme on interpretoit ces paroles dans un sens dévot, il s'expliqua en ajoutant que c'étoit avec l'appétit.* Je retrouve avec plaisir dans

cette faillie, le véritable caractère d'un vieillard voluptueux.

Ceux qui ont entendu parler de Mademoiselle de Lenclos, feront bien aises d'apprendre un fait curieux qui la regarde. Cette charmante personne nous a montré qu'il pouvoit y avoir de la délicatesse jusques dans le libertinage. Elle fut tour à tour maîtresse de plusieurs Seigneurs de la Cour; mais loin d'agir avec eux en femme intéressée, elle se piqua toujours d'une libéralité ingénieuse & propre à réveiller les plaisirs. Aussi tous ceux qui l'avoient aimée pendant sa jeunesse, se firent un devoir de lui envoyer des presens considérables, quand l'âge lui eût ôté tous ses charmes. Monsieur le Duc de la R ne fut pas des derniers. Le Pere de Mademoiselle de Lenclos l'avoit excitée par de puissantes raisons à suivre le train de vie qu'elle embrassa dans

qui sont morts en plaisantant. 79
la suite : car étant au lit de la mort ,
il la fit venir , & l'ayant regardée
d'un œil languissant , *Ma fille* ,
lui dit-il , *vous voyez que tout ce*
qui me reste en ce moment est un sou-
venir fâcheux des plaisirs qui me
quittent. Leur possession n'a pas été
de longue durée , & c'est la seule
chose dont je puis me plaindre à la
Nature : mais , hélas ! que mes re-
grets sont inutiles ! Vous qui avez à
me survivre , profitez d'un temps
précieux , & ne devenez point scru-
puleuse sur le nombre , mais sur le
choix de vos plaisirs.

Je tiens ces particularités d'un
homme d'esprit , qui m'a assuré
les avoir apprises de Mademoiselle
de Lenclos. Elle connoissoit à fond
tout le prix d'une vie voluptueu-
se , & elle vouloit qu'on lui rendît
là-dessus justice.



CHAPITRE XIII.

Additions à ce qui a été dit dans le IX. & dans le XI. Chapitre.

IL suffit de nommer Machiavel, pour faire naître l'idée d'un excellent Politique. La nature l'avoit forcé dès sa jeunesse, à saisir ce qu'il y avoit d'essentiel dans la science de l'homme d'Etat. Elle l'engagea peu après à entrer dans le cabinet des Princes, & à démêler les principaux motifs qui les faisoient agir. Avec un esprit pénétrant, il ne pouvoit qu'y beaucoup profiter. Aussi ses Ouvrages, représentent-ils naïvement ce que le Thrône exige du Souverain, & ce que le Souverain exige de ses Sujets. On me permettra de ne point assurer que cela s'accorde toujours avec l'équité naturelle.

Florence étoit la patrie de Ma-

qui sont morts en plaisantant. Si
chiavel. Né avec un esprit inquiet
& républicain, il ne put s'accom-
moder de la nouvelle domination
des Medicis. Cependant la chose
devoit paroître délicate à tout
homme de bon sens. On punissoit
alors le moindre soupçon avec au-
tant de sévérité que le vrai crime,
& c'en étoit un que d'avoir plus
d'esprit que les autres.

La trop bonne opinion qu'on
avoit des lumieres de Machiavel,
pensa lui coûter cher. On le crut
Auteur d'une conjuration qui s'é-
toit tramée contre le Cardinal
Julien de Medicis, & on le vint
arrêter par son ordre. Sa prison
dura plusieurs mois, & la perte de
tous ses biens suivit son élargisse-
ment. Ce fut alors qu'il commen-
ça à se déchaîner contre les nou-
veaux Tyrans. Philosophe rigide,
il se faisoit honneur de sa misere ;
& Satyrique outré, il se mocquoit
de tout. La mort même, qu'il at-

tendoit avec impatience, lui parut un nouveau sujet de raillerie. Plus hardi en cela que le fameux Aretin, qui, ayant plaisanté toute sa vie, n'osa le faire en expirant, il étoit tombé dans un bigotisme outré.

Le foible d'un certain âge est la superstition. Les grands Hommes, avec toute leur adresse, ont quelquefois bien de la peine à s'en exempter. Periclès, qui avoit toujours fait l'esprit-fort, se voyant désespéré des Médecins, eut recours aux ligatures & aux incantations magiques. Un de ses amis l'étant venu voir, lui demanda des nouvelles de sa santé. *Jugez, dit-il, du malheureux état où je me trouve, par l'attirail qui m'environne. Il faut que je sois bien malade, puisque je suis devenu superstitieux. L'homme me paroîtroit véritablement habile, s'il pouvoit se mettre au-dessus des impressions machinales. Mais, quoi ! A-t-il*

qui sont morts en plaisantant. 83

assez de force d'esprit pour cela ?

Je vais passer à la mort de Buchanan, où peut-être on trouvera plus de courage que dans celle de Periclès. Cependant les dernières paroles de ce fameux Grec prises en un certain sens, peuvent plaire aux Connoisseurs. Buchanan écrivoit avec beaucoup de politesse : Son Histoire d'Ecosse est en son genre une des plus fines productions des Modernes. Il est étonnant, disoit Monsieur de Thou, qu'un homme sorti de la poussière du Collège ait si bien entendu les intérêts des Princes. Buchanan étoit Ecossois de nation : il sortit fort jeune de sa patrie, & après avoir long-temps voyagé, il y revint passer les dernières années de sa vie. Un mérite connu lui avoit procuré à la Cour une fortune assez considérable. A peine commençoit-il à en goûter les douceurs, qu'une fièvre lente vint le

préparer à la mort. Sa maladie ne l'étonna point : un Philosophe se détermine d'autant plus aisément à quitter la vie, qu'il ne tient presque point aux objets extérieurs.

Buchanan pendant tout le cours de sa fièvre ne voulut prendre aucun remede. Soigneux de consulter les mouvemens secrets de la Nature, il s'abandonnoit à un instinct aidé par le bon sens. Nullement convaincu de la capacité des Médecins, il les bravoit ouvertement : on dit même qu'après avoir appris d'eux que le vin lui étoit mortel, il prit un verre à la main, & mourut en reitant cette Elegie de Properce.

*Cynthia prima suis miserum me cepit ocellis,
Contactum nullis ante cupidinibus.
Tum mihi, &c.*

Si le Public se déclare jamais pour ceux qui expirent d'une manière conforme à leur génie & à

qui sont morts en plaisantant. 85

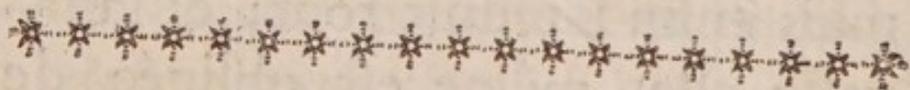
leurs passions favorites, on avouera sans peine que Buchanan est mort en parfait buveur, & la fameuse Lays en femme galante. Ce dernier caractère étoit peut-être le plus difficile à soutenir.

Lays avoit une de ces beautés privilégiées, dont la Nature paroît assez avare. Elle eut toujours à sa suite une foule d'amans choisis, qui achetoient chèrement ses moindres faveurs. Sçavante en l'art de toucher & de plaire, elle dompta jusqu'à des Philosophes, gens farouches & intraitables, que l'amour ne réduit qu'avec peine; mais enfin il réduit tout; & la sage elle-même est obligée de céder aux efforts d'une coquette habile. On peut s'imaginer aisément quelles étoient les occupations de Lays. En qualité de jolie femme, elle ne songeoit qu'à sa parure; en qualité de conquérante, elle se procuroit chaque jour

de nouveaux charmes. La vieille-
 lesse, qui est ordinairement ac-
 compagnée de regrets & de cha-
 grins, ne lui fit point quitter son
 train de vie. Elle expira au mi-
 lieu de ces mêmes plaisirs qui lui
 avoient été si chers. Qu'il me soit
 permis de ne point m'expliquer
 plus ouvertement, de peur de
 blesser la pureté de notre Langue.

C'étoit sans doute à la mort de
 Laïs qu'Ovide faisoit allusion dans
 ces vers échappés à une Muse trop
 indiscrete.

*O utinam Veneris possem languescere motu !
 Cum moriar , medium solvar & inter opus.*



CHAPITRE XIV.

*Remarques sur les dernieres paroles
 d'Henri VIII. Roi d'Angleterre,
 du Comte de Grammont, &c.*

LA Religion des Rois est bien
 différente de celle du Peuple,

qui sont morts en plaisantant. 87
quoiqu'en apparence elle semble
être la même. Superstitieux, inap-
pliqué, peu capable d'examen, le
Peuple se laisse aisément séduire.
Sa folle avidité pour le merveil-
leux ou pour l'incroyable, lui fait
souvent rechercher le faux. La vé-
rité nuë & dépouillée de ses orne-
mens flatteurs qui surprennent l'i-
magination, le fatigue : quelque-
fois même elle l'ennuie. Les Rois
au contraire regardent la Religion
comme une partie de leur domai-
ne, qu'ils sont maîtres d'alié-
ner, quand il leur plaît. Nourris
dans ces sentimens, ils insultent
à l'ignorance populaire, & se
jouent, pour ainsi dire, de la cré-
dulité de leurs Sujets. Que la con-
dition des hommes qui obéissent,
est malheureuse ! On les trompe
grosièrement, & pour comble de
disgrace, on les oblige à respecter
le plus vil séducteur.

Il n'y a gueres de Pays où la

Religion n'ait joué des rôles assez bizarres. Une destinée malheureuse la rend propre à fournir des scènes comiques, souvent même burlesques. L'incrédulité s'en divertit. Amie de la Raison, elle n'est point soumise à ces passions fines & ingénieuses que la politique sçait mettre en œuvre. Je ne vois que l'ignorance capable d'approuver ces grands changemens qui arrivent dans le sein des Religions. Ils ne me paroissent souvent fondés que sur l'ambition, ou sur un desir aveugle de se venger. C'est peut-être à ces deux motifs qu'on peut légitimement attribuer la révolution arrivée en Angleterre, sous le regne d'Henri VIII.

Ce Prince étoit né grand homme : persuadé cependant qu'il devoit régler ses démarches plutôt par ce qu'il pensoit lui-même, que par ce que les autres pou-

qui sont morts en plaisantant. 89
voient penser. Il y a là dessous
une espece de vanité qui égale le
vrai courage. Henri VIII. abandonné
des Médecins, demanda
un verre de vin blanc, & comme
on le lui présentoit, il s'écria d'un
ton railleur, *Tout est perdu.* Ces
dernieres paroles qu'il proféra en-
suite jusques à la mort, témoi-
gnèrent ouvertement l'averfion
qu'il avoit pour les Moines, gens
vils, interessés & haiffables par la
bassesse de leurs mœurs.

Le Comte de Grammont n'é-
toit pas fort éloigné de cette es-
pece de mépris. Sensible aux char-
mes d'une vie voluptueuse il dé-
daignoit de s'instruire des diffé-
rentes opinions des hommes. Leur
bizarrerie les avoit renduës mé-
prisables à ses yeux. Le Roi pré-
venu de son irreligion, & instruit
en même temps qu'il étoit dange-
reusement malade, lui envoya le
Marquis de Dangeau, pour l'ex-

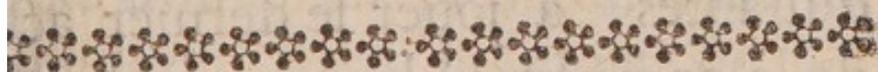
citer à mourir en bon Chrétien. Chaque âge a son goût & ses maximes. *Mr. de Grammont* (a) qui étoit presque agonisant, se tourna alors du côté de la Comtesse sa femme qui avoit toujours été fort dévote, & lui dit : Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma conversion. Cette faillie paroissoit si heureuse à M. de Saint-Evremond, qu'il l'auroit achetée aux dépens de sa vie : les esprits-forts ne sont pas toujours ceux qui meurent avec le plus de hardiesse. Que ne doit-on pas craindre du dérangement de notre machine ?

Le bon homme Des Yveteaux (c'est ainsi que le nommoit la charmante (b) *Ninon*) se voyant peu éloigné de la mort, fit jouer une

(a) Voyez la Vie de M. de Saint Evremond, donnée au public par M. Des Maizeaux, page cciv. & suiv. édition de Paris.

(b) Mademoiselle de Lenclos.

qui sont morts en plaisantant. 91
arabande, afin, disoit-il, que son
me passât plus gayement. C'est con-
noître tout le prix de la vie, que
le n'en vouloir pas abandonner
un seul moment à la crainte ou à
la tristesse.



CHAPITRE XV.

*Additions à l'Histoire de l'Acade-
mie Française.*

Ln'y a gueres d'Ouvrage plus
propre à faire sentir le genie de
la Langue Française, que les Plai-
oyers de M. Patru. Egaleme-
nt éloigné de la sécheresse & de l'af-
fectation, son éloquence est par-
tout mâle, nerveuse & susceptible
de nouvelles idées. Peut-être ne
lui a-t-il manqué, pour être grand
Orateur, que de sçavoir l'art de
plaidier heureusement. M. Patru
négligea toujours les faveurs de la
fortune, si difficiles à acquerir sans

crime. Satisfait de sa médiocrité il vivoit dans l'indépendance.

M. Bossuet, Evêque de Meaux, ayant appris qu'il étoit au lit de la mort, l'alla trouver & l'excita par les paroles du monde les plus séduisantes, à jouer le dernier acte de la comédie, à la maniere de l'Eglise de Rome. *Monsieur*, lui dit-il, *on vous a regardé jusqu'ici comme un esprit-fort : songez à détromper le public par des discours sinceres & religieux. Il est plus à propos que je me taise*, s'écria-t-il d'un air badin. *On ne parle en ces derniers momens que par foiblesse ou par vanité.*

Il y a des grimaces de Religion, il y en a de politique auxquelles on veut soumettre les mourans. C'est par là que des Corps considerables se soutiennent dant le monde, & que des Sociétés nombreuses se font enrichies. On pourroit trouver un point de vüe sous lequel toutes leurs fourberies paroîtroient

ien ridicules. Le Président R...
ne heure avant que d'expirer,
eur fit bien sentir ce qu'il en pen-
oit. *Vous serez payé*, dit-il à un
rêtre qui l'étoit venu exhorter à
mort, *mais laissez-moi en repos.*

Je trouve un plus grand air de
ngularité dans la mort de M.
eliffon, principalement connu
ar son Histoire de l'Academie
rançoise. Il avoit été Secrétaire
e M. Fouquet & il fut enveloppé
ans sa disgrâce. Le crédit de ses
mis, son mérite personnel & sur-
out la réputation de bel esprit
u'il s'étoit acquise, le tirèrent
nfin de la Bastille. Chose étrange,
omme à la Cour les grands postes
ont gliffans !

Il s'abandonna dans la suite aux
ontroverses ; genre d'étude sec,
pineux & plein d'illusions. Il
crivit même contre les Calvinistes
une maniere assez vive, mais
ans aucun fruit : telle est la desti-

qui sont morts en plaisantant. 95
est simple & naturel, lui déplait :
la vérité même perd chez elle une
partie de son mérite.

C'est cette espece de Philosophie qui a été le partage des plus fameux Misantropes * de l'antiquité. A force de discussions & de recherches épineuses, ils se sont trouvés au-delà du vrai. Que ce soit un paradoxe ou non, j'ose assurer qu'on arrive souvent à la folie par le même chemin qui devoit conduire à la sagesse. Il faut un jugement bien délicat pour ne s'y point méprendre. Rendons là-dessus justice à Epicure : personne n'a mieux scû que lui, rendre la volupté raisonnable. C'est un art charmant, que celui de scavoir jouir avec délicatesse des mêmes plaisirs que le vulgaire goûte grossièrement.

Gassendi est le Philosophe qui a mis dans un plus beau jour les

* Diogene, Chrysispe, &c.

sentimens d'Epicure, & c'est aussi le Philosophe moderne que j'estime le plus. Sçavant sans rudesse & poli par tempérament, il n'a donné la Physique que pour ce qu'elle étoit, obscure, douteuse & souvent fausse. Il a plus insisté sur la Morale : c'est aussi la science qui devroit occuper l'homme uniquement, celle qui décide & du prix & de l'usage des plaisirs. Il est étonnant qu'on s'inquiète de tant de choses inutiles, & qu'on néglige l'art de vivre agréablement. Gassendi étoit peu jaloux de ses connoissances, même de celles qu'il devoit à la pénétration de son genie. Il ne le témoigna que trop naïvement à l'heure de la mort.

Un de ses amis le vint voir, & l'ayant entretenu quelque temps sur sa maladie, lui demanda ce qu'il pensoit alors. Gassendi, après s'être bien assuré que personne ne pou-

qui sont morts en plaisantant. 97
pouvoit l'entendre, répondit en ces termes : *Je ne sçai qui m'a mis au monde : j'ignore & quelle y étoit ma destinée & pourquoi l'on m'en retire.* On peut compter sur une ignorance soutenuë de l'étude de quarante années. Elle a moins de brillant que la science présomptueuse, mais elle a plus de solidité.

Parlons maintenant du fameux Hobbes, un des plus grands génies d'Angleterre. Il pensoit avec beaucoup de liberté, & il s'exprimoit avec beaucoup de hardiesse : l'air décisif a particulièrement caractérisé ses plus beaux ouvrages. Ennemi de la superstition, il haïsoit tous ceux qui cherchent à entretenir la crédulité populaire. Les Théologiens sur tout devinrent l'objet de son aversion. Il méprisoit & leurs idées extravagantes & leur conduite ridicule. Rien n'est plus honteux pour le genre-humain, que de voir un nombre presque

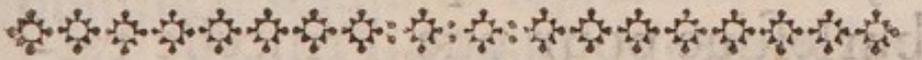
infini de personnes dans le monde, destinées uniquement à forger des chimères & à répandre des erreurs. Hobbes ne se démentit point dans sa dernière maladie. Envisageant la mort sans effroi, il lut avec plaisir plusieurs épitaphes que ses amis lui destinoient, & il dit en plaisantant qu'il leur préféreroit celle-ci : *Voici la Pierre du (a) Philosophe* . . Prêt enfin à rendre l'ame, il s'écria : *Je vais faire un grand saut dans l'obscurité*. C'est à l'incertitude où se terminent toutes nos méditations. Chose plaisante ! L'homme est assez habile, quand il est sincèrement convaincu de son ignorance.

Hobbes avoit un foible assez remarquable dans un homme peu attentif aux opinions populaires. Il craignoit de se trouver seul :

(a) La raillerie est fondée sur ce qu'on se fert aussi en Anglois de cette expression, pour dire *la Pierre Philosophale*.

qui sont morts en plaisantant. 99
il redoutoit * la puissance chimé-
rique des Lemures & des Sorciers.
Peut-on maintenant donner une
définition exacte de l'esprit-fort ?

* Voyez la vie de Hobbes écrite en latin.



CHAPITRE XVII.

Du caractère de l'Abbé Bourdelot.

C'EST un art difficile que ce-
lui de railler finement. Une
plaisanterie délicate est l'ouvrage
d'un goût excellent, & le lien le
plus agréable de la société. Cette
matière n'est susceptible d'aucu-
nes règles : la Nature seule doit
s'en mêler. Il faut qu'elle commu-
nique à l'esprit cette politesse vi-
ve, qui empêche sûrement que la
conversation ne soit froide & ina-
nimée. On tombe dans un défaut
si essentiel ou par le comique ou-
tré, ou par de fades plaisanteries.
L'Abbé Bourdelot, si connu en
France, évita ces deux extrémités

avec le plus grand bonheur du monde. Il étoit Medecin de Christine, Reine de Suede, dans le temps qu'elle voulut voir tous les Sçavans de l'Europe : action assez burlesque pour une Princesse raisonnable. L'Abbé Bourdelot n'épargna point ceux qui apportèrent à la Cour toute l'austérité de leur cabinet. Il en faisoit chaque jour de nouvelles plaisanteries : il attaqua particulièrement *Samuel Bochart* & le fameux *Isaac Vossius*, qui avoient perdu parmi leurs livres cette élégance d'esprit si nécessaire à la société. Un défaut essentiel à ceux qui ne sont touchés que d'une étude délicate, est de mépriser les sciences trop sérieuses & trop profondes : ils ont peut-être raison : la politesse de l'esprit est préférable aux connoissances arides & aux recherches épineuses.

Lassé de la Cour de Suede, l'Abbé Bourdelot revint en Fran-

qui sont morts en plaisantant. 101
ce, où il s'attacha particulièrement
à Monsieur le Prince de Condé. Il
fut bien-tôt connu de tous les Sça-
vans de Paris, qui regardoient sa
maison comme le séjour de la li-
berté. On s'y assembloit toutes les
semaines, une ou deux fois, & la
raillerie délicate n'y étoit point
épargnée. L'Abbé Bourdelot en-
trenoit ordinairement la compa-
gnie d'une manière polie & en-
jouée. Il mourut avec les mêmes
dispositions d'esprit, sa vivacité
naturelle ne l'abandonna point.

Le Curé de Saint S.... vint
l'exhorter dans sa dernière mala-
die; mais peu content de son zé-
le, il fut frappé de la grossiereté de
ses expressions, & il le pria de lui
parler en Latin. Le Prêtre étonné
s'accommoda à la volonté du ma-
lade & voulut citer un passage de
Saint Augustin: *Quoi! Monsieur,*
dit-il, en ouvrant un œil mourant,
pouvez-vous approuver un pareil

qui sont morts en plaisantant. 103
Tu pars seulette , nuë & tremblotante, Helas
Que deviendra ton humeur folichonne,
Que deviendront tant de jolis ébats. *

On remarque au travers de la gaieté d'Adrien, un grand fonds d'incrédulité sur les affaires de l'autre monde. Il étoit allez habile pour douter, mais il n'osoit examiner pourquoi il doutoit. C'est ordinairement à force d'étudier la Religion, qu'on se trouve engagé à ne rien croire. L'incertitude des grands Hommes s'établit sur les mêmes principes qui servent à convaincre le vulgaitre.

Je crains d'en avoir trop dit sur une matière aussi délicate. Il y a certaines erreurs dans le monde, qui ont droit de paroître impunément & de braver toute la Philosophie. Ces sortes d'erreurs sont d'autant plus à craindre, que les

* Ces vers sont de la traduction de Monsieur de Fontenelle.

hommes se font une loi de ne les point combattre.

Passons de l'Empereur Adrien à quelques Sçavans de profession qui meritent d'avoir place dans ce Recueil. Le premier qui s'offre à mon esprit, est Elisius Calentius, Poëte celebre à la Cour d'Alphonse, Roi de Naples. Il écrivoit avec beaucoup de politesse, & n'écrivoit que pour s'amuser : jamais personne n'a été plus propre que lui à prendre le temps comme il viendroit, & à ne point s'embarasser du lendemain. Aussi a-t-il vécu dans une grande pauvreté, ne possédant pour tout revenus que le titre de bel esprit. Son épitaphe le témoigne assez ; c'est lui-même qui a eu soin de la composer en expirant.

Ingenium natura dedit, fortuna Poëtæ

Defuit, atque inopem vivere fecit amor.

Elisius Calentius ne pouvoit

qui sont morts en plaisantant. 105
mieux représenter son caractère que par ces vers, où l'on voit briller beaucoup de naïveté. Combien y a-t-il de Poëtes à qui ils conviennent de la même manière? Passerat, par exemple, n'eut d'autres biens qu'une réputation acquise à grands frais, il ne voulut pas même en amasser, faisant moins de cas de toutes les richesses du monde que de la vraie érudition. Voilà des sentimens que notre siècle aura de la peine à approuver, & quiconque oseroit aujourd'hui les soutenir en Public, se feroit au moins traiter de visionnaire; tant il est vrai qu'on trouve peu de gens en état de comprendre, qu'il y a quelque chose de meilleur, par rapport à l'homme, que d'être riche.

Revenons à Passerat. Il avoit l'esprit assez juste, & l'on voyoit briller également en lui la vivacité de l'Orateur & la douceur du

Poëte. Il étoit du nombre de ces *hominum venustiorum* dont parle Catulle, & que nous ne pouvons bien exprimer en notre langue. Ce que je dis, est connu de tous ceux qui ont lû ses Ouvrages, & qui sont encore touchés des graces de la Langue Latine. Comme Passerat aimoit à railler finement, il conserva son esprit railleur jusques dans cette épitaphe qu'il se fit en mourant.

Jean Passerat ici sommeille
 Attendant que l'Ange l'éveille,
 Et croit qu'il se réveillera
 Quand la trompette sonnera.
 S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
 Qui ai toujours aimé la paix & le repos
 Afin que rien ne pese à ma cendre & mes os
 Amis, de mauvais vers ne chargez point ma
 tombe.

On peut remarquer en passant jusqu'où alloit le bon goût de Passerat, qui ne vouloit pas qu'on le

qui sont morts en plaisantant. 107
louât d'une manière peu ingénieu-
re. Je ne sçai si les mœurs ne fu-
rent point troublées par quelque
indiscret Panégyriste ; car c'est
une chose difficile que de faire
seulement un éloge médiocre.

Ne mettons pas au rang des
louanges mauvaises & insipides,
le remerciement que Mellin de
Saint-Gelais fit à son luth, de tous
les plaisirs qu'il lui avoit procurés.
Ce remerciement est conçu en des
termes assez choisis, pour mériter
l'attention du Lecteur.

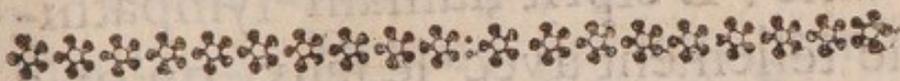
Barbite, qui varios lenisti pectoris æstus,

*Dum juvenem nunc fors, nunc agitabat amor,
Perfice ad extremum rapidæque incendia febris,
Quâ potes, infirmo fac leviora seni.*

*Certè ego te faciam superas evectus in oras
Insignem ad citharæ sidus habere locum.*

Il est aisé de voir que Mellin de
Saint-Gelais a composé ces vers
presque en expirant. Attentif à se

procurer des idées divertissantes, il ne pouvoit s'y prendre de meilleure grace qu'en se livrant aux Muses. Aussi ont-elles une adresse merveilleuse pour bannir toutes fortes de chagrins : leur commerce fait oublier à l'homme qu'il est raisonnable, pour le plonger dans de douces rêveries. Que sçai-je si les plaisirs qui dépendent d'une imagination peu réglée, ne sont pas les plus sensibles ? Le Poëte Ronsard se voyant au moment fatal où il devoit mourir, s'avisa de faire des vers pour une maîtresse qu'il aimoit depuis longtemps. La chose lui réussit : il quitta la vie sans s'en appercevoir. Quoiqu'on en puisse dire, les caractères les plus sages ne sont pas toujours les plus propres à nous rendre heureux.



CHAPITRE XIX.

*Examen de quelques inscriptions
assez curieuses.*

IL y a certaines professions dans le monde qui paroissent méprisables en elle-mêmes; les personnes pourtant qui y excellent, sont généralement estimées. Je voudrois qu'on me pût rendre raison de cette bizarrerie.

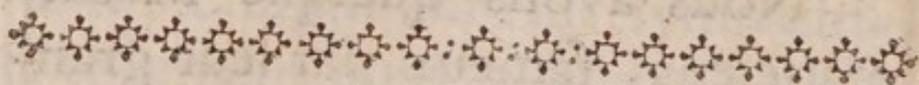
Le métier de Courtisane est une chose odieuse, cependant Rodope & Phryné ont paru avec éclat dans leur pays, & jamais la vertu ne leur auroit mérité autant d'applaudissement que leur coquetterie. Assurées du goût que les hommes auront toujours pour leur métier, elles se sont mêmes crûes en droit de transmettre leurs noms à la postérité par des inscriptions & des monumens; chose plai-

sante ! L'esprit humain sympathise tellement avec le faux, qu'on a jugé il y a plus de deux mille ans que nous serions ridicules, & par un effet assez bizarre, les personnes qui ont porté ce jugement, sont des Courtisannes.

Voici encore un Roi de Perse qui n'a pas fait plus d'honneur à la posterité. C'est Darius I. du nom; il voulut en mourant qu'on gravât sur son tombeau ces paroles remarquables, *J'ai pû boire beaucoup de vin & le bien porter.* Ne faut-il pas un peu trop présumer du mauvais goût des hommes, pour vouloir gagner leur estime par une pareille inscription? Ou plutôt, n'est-ce pas que les hommes sont faits de manière, qu'ils aiment moins une vertu commune, qu'un vice extraordinaire? Darius étoit buveur de profession, & ne se croyoit recommandable que par ce seul endroit.

Nous avons quelque Mathématiciens, fameux par leur grande sagacité, qui ont eu soin peu d'heures avant que de mourir, de faire graver sur leurs tombeaux ce qu'ils avoient trouvé de plus neuf en Géométrie. Archimede, Ludolphe de Cologne & l'ainé de Messieurs Bernouilli ont été de ce nombre. Peu envieux de titres inutiles ils se croyoient assez bien caractérisés par leurs nouvelles découvertes, sans avoir besoin d'aucune autre inscription.

Il n'y a peut-être que les Géomètres qui ne doivent rien au hazard : toutes leurs recherches sont fondées sur un travail immense : les autres Scavans aiment à faire plus de bruit; mais qu'on feroit tort à leur vanité, si l'on ne vouloit estimer que ce qu'ils tirent de leur propre fonds!



C H A P I T R E X X.

Des grands Hommes qui n'ont rien perdu de leur gaieté, lorsqu'on les menoit au supplice.

LE courage de ces fameux criminels que leur malheur conduit sur l'échaffaut, est souvent une espece de fureur pour conserver les débris d'une réputation mourante. Je ne sçai quel desir de fausse gloire ne laisse rien alors aux mouvemens de la nature. Nos Poëtes tragiques ont fort bien connu cette dureté de courage; ils inspirent aux Heros qui vont au supplice un air intrépide & féroce, qui s'aigrit par le ressouvenir de leur grandeur passée, & par l'approche d'une mort certaine. L'expérience nous apprend qu'on plaint ceux qui souffrent, & qu'on loue ceux qui souffrent courageu-

qui sont morts en plaisantant. 113
sément. Ainsi la constance des
illustres malheureux est intéressée :
c'est le dernier hommage qu'ils
rendent à la vertu, & c'est sou-
vent un hommage forcé, qui ne
merite aucune estime. Je me défie
de ces sentimens qui s'éloignent
trop du naturel, & dont le sublime
est mêlé de ridicule. Ces deux cho-
ses sont aussi voisines l'une de l'au-
tre, que l'extrême sagesse & la folie.

On ne doit donc compter que
sur le courage de ceux qui atten-
dent nonchalamment les plus af-
freux supplices. Leur indifférence
me paroît préférable à la vaine
fierté de certains Héros qui insultent
à leurs malheurs.

J'aime à voir un grand Chan-
celier d'Angleterre, qui continue
ses bons mots, même après avoir
entendu sa condamnation. On
s'apperçoit bien que je parle de
Thomas Morus, un de ces hom-
mes illustres, qui se perdent par

trop de mérite : c'est quelquefois le plus grand des malheurs que de penser, & sur-tout de parler autrement que le vulgaire : l'ignorance qui ne sçauroit souffrir les personnes rares, se tourne en jalousie, & la jalousie, quand elle manque de véritables accusations pour perdre quelqu'un, en invente. Cela s'est vu plus d'une fois dans ces temps où l'on punissoit avec la dernière rigueur les nouveaux Sectaires ; temps malheureux, & qui ne peuvent s'ajuster avec l'honneur du genre humain. De quel droit, foibles & sujets à l'erreur, voulons-nous obliger les autres hommes à penser comme nous ?

Etienne Dolet, qu'on brûla à Paris l'an 1546. n'avoit d'autre crime qu'un trop grand attachement aux nouveaux dogmes de Calvin. On lui fit là-dessus son procès, & les Juges mal-instruits ou prévenus, le condamnèrent au

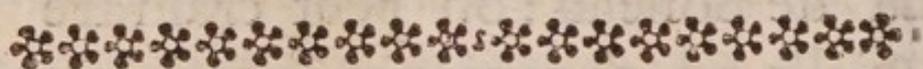
qui sont morts en plaisantant. 113
dernier supplice. Il ne perdit point sa belle humeur dans cette rencontre, & peu attentif aux discours d'un Cordelier qui l'accompagnait, il ne cessa de plaisanter. Apparemment l'éloquence du Moine ne l'avoit gueres touché. Un autre Sçavant, brûlé pour crime d'Athéïsme à Toulouse, conserva autant de gaieté qu'Etienne Dolet, quand il fut au lieu du supplice. Ce Sçavant est Lucilio Vanini, célèbre parmi les Esprits-forts modernes : on l'accusa d'enseigner secrettement l'indifférence des Religions, & il fut condamné au feu par un Arrêt du Parlement de Toulouse. Etant sur le bûcher, Vanini s'écria d'une voix distincte : *Jesus - Christ a, dit-on, craint la mort ; & moi, je suis intrépide en ce dernier moment.* Il couronna par ces paroles une vie assez libertine ; je ne parle que d'un libertinage de sentimens. Les plus

honnêtes hommes parmi les Anciens y ont été fort fujets : les Aristides, les Phocions, les Socrates, ces ames roides & vertueuses, paroissoient assez indifferens sur le chapitre de la Religion. Qu'on dise après cela que l'esprit d'incrédulité est toujours une marque de débauche.

J'ai parlé ci-dessus de Phocion, pour avoir lieu de rapporter ses dernières paroles. C'étoit un homme vertueux, sans aucun ménagement. Comme on le menoit au supplice, un jeune étourdi lui cracha au visage. Il se mit à sourire, & se tournant vers les Magistrats qui l'accompagnoient, *avertissez ce personnage*, leur dit-il, *de ne pas ouvrir une autre fois la bouche si desagréablement*. C'est sans doute un ancien usage de la Justice, que de mener tuer les hommes en cérémonie. Elle étoit aussi ridicule du temps de Phocion, que de ce-

lui de Boileau : on peut craindre qu'elle ne change pas sitôt.

Rapprochons-nous maintenant du siècle où vivoit le Cardinal de Richelieu. Habile dans cet Art de gouverner, qui suppose toujours un esprit sublime, il sçut profiter de la foiblesse d'un Roi peu éclairé, pour satisfaire ses passions particulières : car la vûë du bien de l'état n'a point été le seul motif qui le faisoit agir. Quoi qu'il en soit, le Duc de Montmorenci, Messieurs de Thou, de Saint-Marc &c. ont souffert la mort avec beaucoup de fermeté. Le plus fier héroïsme ne peut aller plus loin. J'admire principalement M. de Thou, qui a le courage de se composer une épitaphe, & le Duc de Montmorenci, qui se sert d'expressions tendres & passionnées en écrivant à sa femme. Il faut être plus que grand Homme pour entrer dans ces petits détails : il faut sçavoir badiner avec la mort.



C H A P I T R E X X I.

*Extrait de quelques pensées de
Montagne.*

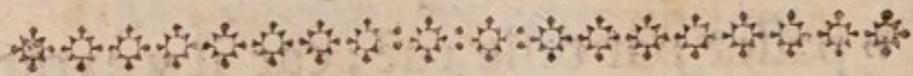
JE lis avec plaisir les Auteurs qui se plaignent au naturel dans leurs ouvrages : on y voit régner peu d'affectation, & beaucoup de cette maniere vive & agréable qui charme les personnes sensibles aux beautés naïves. Montagne est un de ceux qui ont écrit sans art, sans préparation; il s'est montré au Public dans son deshabillé. Simple, touchant, mais avec cela convaincu de la méchanceté du cœur humain, il s'est fait une sorte d'esprit propre à plaire; aussi en le lisant se sent-on forcé à l'aimer. peu d'Auteurs sont assez heureux pour cela.

qui sont morts en plaisantant. 119

Je ne sçai si Montagne est mort en plaisantant, il étoit du moins résolu à tirer parti de ce dernier moment. *Jamais homme ne se prépara à quitter le monde plus purement & pleinement, & ne s'en desprint plus universellement qu'il s'attendoit de faire. Il ne ridoit non plus le front du pensement de la mort, que d'un autre. Il la nommoit l'unique port des tourmens de cette vie, le souverain bien de nature, seul appui de notre liberté, & commune & prompte recepte à tous maux. Avec des sentimens si généreux, est-il étonnant qu'il ait dit, que tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre, qu'il coure au-devant de son jour, ou qu'il l'attende? En effet, le passage de la vie au trépas doit-il être regardé comme quelque chose de si considérable? Après une sérieuse attention, on avoüe ingénûment que c'est moins que rien.*

Montagne en cent endroits de ses Essais a parlé avec éloge des morts plaisantes & *entremêlées de gaudifferie*. Voici principalement ce qu'il en dit dans le chapitre XL. du premier Livre. Je rapporte ses propres paroles. » Combien voit-on de personnes populaires conduites à la mort, & non à une mort simple, mais meflée de honte, & quelquefois de griefs tourmens, y apporter une telle assurance, qui par opiniastreté qui par simpleffe naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur état ordinaire : établissans leurs affaires domestiques, se recommandans à leurs amis, chantans, préchans & entretenans le peuple ; voire y meflans quelquefois des mots pour rire, & beuvans à leurs cognoissances, aussi-bien que Socrate ? Un que l'on menoit au gibet, disoit qu'on gardast de
» passer

» passer par telle ruë ; car il y avoit
» danger qu'un Marchand lui fit
» mettre la main sur le collet à
» cause d'une vieille dette. Un au-
» tre disoit au Bourreau qu'il ne le
» touchât pas à la gorge, de peur
» de le faire tréssaillir de rire, tant
» il étoit chatouilleux. L'autre re-
» pondit à son Confesseur, qui lui
» promettoit qu'il souperoit ce
» jour-là avec Notre - Seigneur :
» Allez vous y en, vous, car de ma
» part je jeûne. Un autre ayant de-
» mandé à boire, & le Bourreau
» ayant bû le premier, dit ne vou-
» loir boire après lui, de peur de
» prendre le mal de Naples &c. Et
» de ces viles ames de bouffons, il
» s'en est trouvé qui n'ont voulu
» abandonner leur gaudissèrie en
» la mort même. Celui à qui le
» Bourreau donnoit le branle, s'é-
» cria, vogue la galère, qui étoit
» son refrain ordinaire &c. « Le
reste du chapitre mérite d'être lû.



C H A P I T R E X X I I .

*S'il y a de la bravoure à se donner
la mort.*

O N prodigue un peu trop dans le monde le titre de grand-Homme, & on y prend pour une vertu ce qui n'est proprement qu'une brutalité déguisée. Si je prenois pour juge l'Auteur de l'Art de penser, il avoueroit que *puisque la bravoure ôte ordinairement à l'ame la connoissance du péril, elle ne doit passer que pour une vertu machinale.* Ainsi les Heros doivent plus à leur tempérament, qu'au soin qu'ils ont de paroître tels.

N'y auroit-il en effet qu'à se tuer dans un malheur pressant, pour devenir grand-Homme? Ne feroit-ce pas laisser à des passions étrangères le soin de notre répu-

tation? On ne peut gueres aimer la vie, lorsqu'on est accablé de chagrins & de douleurs cuisantes: la mort est alors un bien assez considerable, pour la chercher de quelque façon que ce soit. Je me souviens d'avoir lû, qu'au passage du Rhin, Monsieur le Comte de G... arrêta le pistolet à la main Monsieur D... qui se vouloit jeter dans la rivière des premiers. Vous seriez heureux, lui dit-il, de vous noyer aujourd'hui, un homme aussi endetté que vous ne doit point craindre la mort; mais payez-moi les deux mille louis que vous me devez, & vous passerez ensuite tant qu'il vous plaira. C'est là reprocher finement à un homme qu'il n'est brave que par nécessité, & que le désespoir est ce qui excite son courage. Certainement Monsieur D..... ne ressembloit pas à ce Romain dont Auguste fit acheter le lit. Comme

on s'en étonnoit, il répondit à un de ses Courtisans; *habenda est ad somnum culcita illa, in qua ille cum tantum deberet, dormire potuit.*

Il n'y a jamais eû lieu au monde où tant de personnes se soient tuées volontairement qu'à Rome. Cette République s'est distinguée par la sévérité de son courage : il semble même qu'elle n'ait point mis assez de différence entre les mouvemens de la vertu heroïque & la dureté d'une humeur féroce. Saint-Evremond l'a bien reconnu dans ses Remarques critiques sur le génie du Peuple Romain.

J'avoüerai cependant qu'il y a des occasions où il est glorieux de se tuer; mais il faut alors que la mort soit accompagnée de certaines circonstances, qui ne marquent ni désespoir, ni brutalité. Le Sophiste dont parle Suétone, me plaît assez. Las de lutter con-

qui sont morts en plaisantant. 129
tre une fâcheuse maladie, il as-
sembla le Peuple pour lui expli-
quer les raisons qu'il avoit de se
procurer la mort. On fut étonné
de sa hardiesse, & on l'approuva.
Séneque le Tragique a fort bien
établi le droit que les hommes
ont sur leur vie; nous acquerons
ce droit en naissant, & c'est le
seul qui nous met au-dessus de la
Nature même. Voici les vers de
Séneque.

Ubique mors est, optime hoc cavet Deus.

Eripere vitam nemo non homini potest,

At nemo mortem: mille ad hanc aditus patens.

C'est une injustice que de traiter
en criminel celui qui hâte sa mort.
Mais les Loix font - elles toujours
conformes au bon sens, & ne va-
rient - elles pas selon le génie de
chaque Nation? On gardoit à
Marseille, aux frais du public, un
breuvage préparé pour ceux qui

vouloient abandonner la vie. On estimoit à Rome les Heros qui osoient se tuer. Brutus & Cassius, ces illustres meurtriers de Jules-Cesar, ont passé pour les derniers des Romains. Peut-être en les nommant ainsi, n'avoit-on en vûë que le courage avec lequel ils s'étoient l'un & l'autre procurés la mort.

Avoüons-le de bonne foi, les idées de vertu & de vice sont assez chimeriques : elles supposent autant de vanité que d'ignorance, & ce sont-là les deux écueils de l'esprit humain.



CHAPITRE XXIII.

De quelques particularités qui concernent ce sujet.

IL y a de grandes bizarreries dans la mort des hommes. Les

qui sont morts en plaisantant. 127

esprits-forts tombent en expirant dans les plus petites minuties de la Religion, & les Philosophes quelquefois deviennent fous ou visionnaires. François Bacon, si connu par ses livres du rétablissement des Sciences, mourut en homme peu sensé. Sorbier raconte qu'il laissa par son testament plus d'un million de legs; lui qui avoit mangé tout son bien. Il legua sur tout quatre cent mille francs à un Collège dont il avoit formé le plan en son imagination. C'est une chose assez triste, que l'homme ne puisse pas s'assurer qu'il sera raisonnable tout le temps de sa vie.

Je ne sçai si Scarron a traité la mort avec cet air burlesque qui lui étoit si naturel; mais il a eû l'avantage de faire rire les gens de l'autre monde. C'est Ménage qui l'assure; nous devons nous en

rappporter à sa parole, car les Poëtes donnent-ils jamais de caution ?

Deliciæ procerum, tota notissimus urbe,

Venerat ad stygias Scarro facetus aquas.

Solvuntur risu, mœstissima turba, silentes;

Hic jocus & lusus, hinc lacrimant veneres.

Un vieux Poëte a débité quelque chose de semblable en parlant de Rabelais : ses vers sont plus naturels que ceux de Menage.

Pluton, Prince du noir empire,

Où les tiens ne tiens jamais,

Reçois aujourd'hui Rabelais

Et vous aurez tous de quoi rire. *

Je dirai en passant que les morts sont gens de grande réflexion, accoutumés à moraliser, & qui ont oublié jusques au nom de plaisanterie. Il ne falloit pas moins d'un Scarron, ou d'un Rabelais, afin de les exciter à rire. Pour Molie-

* L'Auteur de ces 4. vers est J. Antoine Barf.

qui sont morts en plaisantant. 129
re, cet excellent Comique, qui a
sçu joindre la naïveté à l'enjou-
ment, il mourut presque sur le
théâtre, à une représentation de
son *Malade imaginaire*. Un Poëte
Latin a dit assez joliment, que la
mort fut choquée de voir qu'il
osoit la contrefaire,

*Roscius hic situs est tristi Molierus in urnâ,
Cui genus humanum ludere, lusus erat.
Dùm ludit Mortem, Mors indignata jocantem
Corripit & mimum fingere sæva negat.*

L'illustre Moliere avoit beau-
coup de ce génie heureux & pro-
pre à caractériser les hommes. Il
sçavoit l'art de donner un tour
original aux pensées les plus com-
munes; nous n'avons rien dans
les anciens Comiques qui lui soit
préférable. Avec un grand atta-
chement au plaisir, Moliere ne
laissoit pas d'être Philosophe;
mais sa Philosophie peu sèche &
peu aride, lui faisoit mépriser la

130 *Reflex. sur ceux qui sont morts.*
vie, dans le temps même qu'il en
jouïssoit avec le plus d'ardeur.
Voilà à quoi se réduit le nouveau
Système que j'ose présenter au
Public; Système fondé sur les lu-
mieres de la droite Raison, qui
nous engage à continuer en mou-
rant le train ordinaire de notre
vie.

FIN.

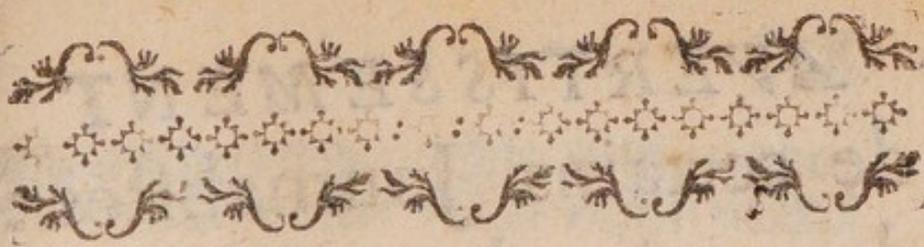
POESIES
DIVERSES

*Vitiis sine nemo nascitur, optimus
ille est
Qui minimis urgetur.*

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

P O E S I E S
D I V E R S E S

Faint, illegible text below the title, possibly bleed-through from the reverse side.

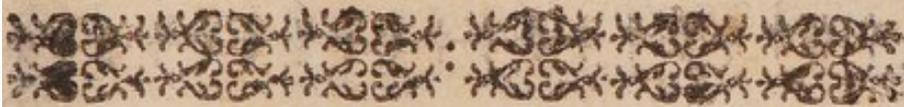


AVERTISSEMENT.

LE Public peut être assuré que ces Poë-
ties partent de la même
main, que les *Réflexions*
sur les grands hommes qui
sont morts en plaisantant.
On y reconnoîtra le ge-
nie de Monsieur D * * *
hardi & entierement
contraire aux vaines ba-
gatelles qui occupent les
hommes. Peut-être écha-
peront - elles aux injures

AVERTISSEMENT

de certains Journalistes :
du moins le Public est
trop judicieux pour se dé-
clarer en faveur de si in-
dignes Censeurs.



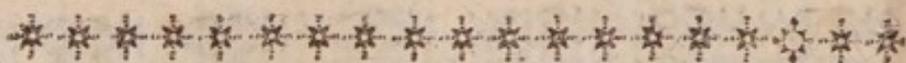
POESIES
DIVERSES.

CHANSON.

IRis, je ne puis m'en défendre,
L'Amour va briller dans mon cœur ;
Si le vôtre étoit aussi tendre,
Helas ! quel seroit mon bonheur !

Je vous fais un aveu sincere
Et je prens à témoin l'Amour :
Puis-je esperer pour mon salaire ;
Belle Iris, un peu de retour à



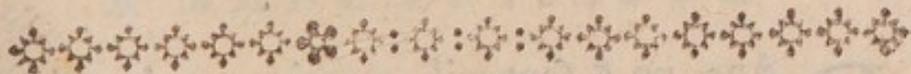


LE PANTAGRUELISME.

A M. D. L. R.

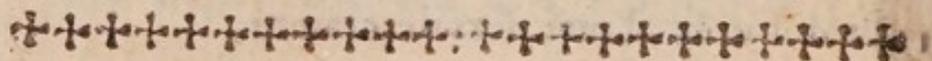
MAitre François, honneur du temps passé,
 Et dont les sots n'ont l'ouvrage effacé,
 Dit qu'un bon Pantagrueliste
 Mieux vaut qu'Avocat ou Sophiste,
 que Chroniqueur, que devout Papelard,
 Ou Medecin à visage blaffard.
 Or avez bien appris par vos lectures
 Ce qu'est Pantagrueliser :
 C'est du bon temps joyeusement user,
 Peu lire ès doctes écritures,
 Sans remord prendre ses ébats,
 N'avoir procès, ne noise, ne débats,
 Chercher souvent la gente bachelette,
 Point n'épargner la Veuve blondélette,
 Boire, manger, rire & chanter d'autant,
 Sans cure avoir ni soin du demeurant.
 Ainsi vivoit le très-bon Epicure,
 Homme benoît, ami de la Nature,
 Qui ne cherchoit en tous ses passetemps
 Que douce joie & vrais contentemens.

Ainsi vivons sans remords, sans contrainte
Et délivrés d'une servile crainte,
Bornons nos plus charmans desirs
A jouir des tendres plaisirs.



CHANSON.

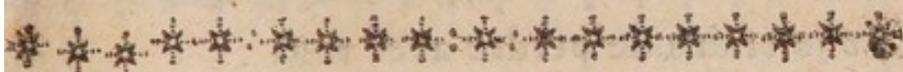
Que Bacchus, que l'Amour envoie
De tendres Buveurs en ces lieux :
Jeux charmans, Plaisirs gracieux,
C'est à vous d'exciter la joie :
Traitons aujourd'hui la Raison
De Folie ou bien de Chanson :
Que l'Amour ne songe qu'à boire ;
Que Bacchus s'enflamme en ce jour ;
Faisons balancer la victoire
Entre le bon Vin & l'Amour.



E P I G R A M M E.

DAns un *fauteuil certain ample Cha-
 noine
 Se reposoit après un long repas.
 Un Juif ardent & brusque comme un Moine
 Lui proposoit maints & maints joyeux cas;
 Parbleu, dit-il, avec votre M***
 Vous nous croyez étourdir diablement.
 L'homme de Dieu se levant en furie,
 Voulut citer le N***. T***.
 Pour le N**, ma foi, je le refuse ?
 A tel Ouvrage aucun Juif ne s'amuse.
 Hé bien du V* : je fais un cas pareil,
 Répond soudain le Chanoine vermeil.
 Que maintenant Juge habile décide
 En qui des deux git raison plus solide.

* Une plaisanterie arrivée à Londres chez f. uë
 Madame la Duchesse de Mazarin, a fait naître
 cette Epigramme.

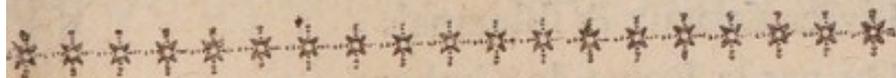


A MADEMOISELLE
DE BRISAMBOUR.

EN me promenant ce matin
J'ai rencontré l'Amour badin,
Plus paré qu'à son ordinaire :
Que cherchez-vous ? à qui voulez-vous plaire ?
Lui dis-je avec un ris malin ?
Ami, ce n'est point sans dessein,
Que l'Art a servi la nature
Pour rehausser votre parure.
Je vais trouver, me répondit l'Amour,
Une jeune & tendre Bergere,
Qui plaît, sans songer même à plaire.
C'est l'adorable Brisambour.
Quelle a d'attraits ! ô Dieux ! qu'elle a de
charmes !
Un esprit fin, un modeste enjoûment,
Un visage plein d'agrément,
Tout m'autorise à lui rendre les armes,
Et tout conspire à m'enflamer.
Jugez de son rare mérite,
Puisque l'Amour ose l'aimer . . .

Mais le temps pressé, je vous quitte,
 Et je crains de perdre avec vous
 Des momens qui me sont trop doux,

Ah ! qu'il faut être aimable,
 Charmante Brisambour,
 Pour se faire aimer de l'Amour.
 Ce Dieu si fier, si redoutable
 Cede à l'éclat de vos beaux yeux :
 Son goût & sa délicatesse
 Brillent dans sa tendresse.
 Que votre sort est glorieux !



A MADAME DE M***

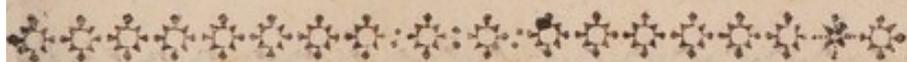
IL est un fameux Monastère,
 Bâti dans l'isle de Cythère,
 Où Dame Venus tient sa Cour.
 Là vient se reposer l'Amour,
 Quand armé de sa gente flèche,
 A jeune cœur il a fait brèche.
 Là demeurent charmans Plaisirs,
 Jeux badins, gracieux Desirs.
 Là jamais ne parut Tristesse,
 Mais bien douce & saine Allegresse,
 Qui de si gentille maison
 Pour jamais chassa la Raison,
 Monstre cruel, dont la manie
 S'oppose au repos de la vie.
 Là delivré de soins jaloux,
 L'Amant s'exerce en l'Art de plaire
 Et ne sent de bonheur plus doux,
 Que de vivre avec sa Bergere.
 Là Sceptres sont comptés pour rien,
 Papes & Rois sont bagatelle :
 Mais le cœur tendre d'une belle
 Passe pour unique & vrai bien.

C'est dans ce charmant Monastère
 Que d'Amour sont les Rituels,

Livres fameux & solennels ,
 Où par la Reine de Cythere
 Sont consacrés les noms vantés
 De toutes ces rares Beautés,
 Qui par esprit & gentillesse ,
 Par coups d'œil vifs , par dits flatteurs,
 Ont sçû d'amour & de tendresse
 Echauffer les plus nobles cœurs.

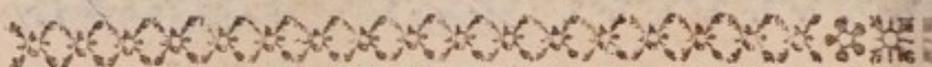
Or sçachez, Dame incomparable,
 Qu'avez une place honorable
 Dans cet ouvrage redouté,
 On y vante votre beauté
 Beaucoup plus que celle d'Helene,
 D'Andromaque ou de Polixene.
 Là votre air tendre & gracieux,
 Votre esprit plein de mignardise,
 Vos yeux où l'Amour se déguise,
 Sont décrits en style pompeux.
 Bref, rien n'est passé sous silence,
 Ni traits vifs, ni discours flatteurs,
 Ni la troupe d'adorateurs
 Asservie à votre puissance.

Rendez donc graces à l'Amour,
 Mais sans rougir de sa victoire :
 Songez à chanter chaque jour
 Et son triomphe & votre gloire



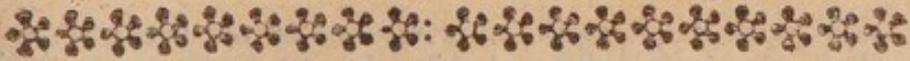
CONTRE QUELQUES
MAUVAIS POETES.

O Bfcure & vile Populace,
Inſipides Auteurs,
Qui dans les boubiers du Parnaffe
Rimez, en dépit des neuf Sœurs,
Aiguifez vos plumes cyniq ues,
Armez-vous de traits Satyriques,
Ajoutez de monſtrueux vers
A votre proſe de travers.
Je ne ferai, lâches Critiques,
Que vous répondre par mes ris :
Et c'eſt un affez digne prix
De vos fureurs antilyriques.



EPIGRAMME.

M On défaut est la paillardise :
 C'est-la mon unique péché,
 Disoit au vieux Pere Moise
 Un jeune Gars fort débauché :
 Et puis lui nommant la maitresse,
 Vantoit sa force & son adresse
 A ce jeu qu'Amour rend si doux,
 Et qui nous fait a tous envie
 Mon Dieu, quelle chienne de vie !
 Répondit le Moine jaloux.
 Là, là, mon Pere, point tant chienne.
 L'Amour est un plaisant lien.
 Hé, maugrebleu je le sçai bien,
 Je ne parle que de la mienne.



S U R L A P R I S O N

D U R O Y D E * * *

LE Grand Seigneur est bon Geolier,
 Bien gardera son prisonnier.

A chercheur de mainte aventure,

Convient telle déconfiture.

Ce Don Quichote couronné,

L'honneur de la Chevalerie,

Est justement emprisonné.

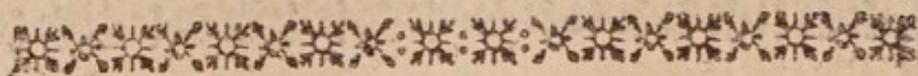
Heureux, s'il l'étoit pour sa vie

A tous Pourfendeurs de Géans

Dieu donne même destinée :

Ne tient-il qu'à tuer des gens,

Pour avoir los & renommée



A M A D A M E

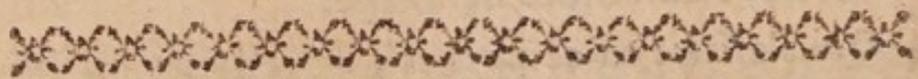
L A C. D. M.

S E livrer aux tendres plaisirs
 Est chose que Nature ordonne ;
 Mépriser gracieux desirs
 Est peché que Dieu ne pardonne.
 Femmes sont faites pour charmer
 Cœur délicat qui sçait aimer.
 Le bon Bacchus , Dieu d'allegresse ,
 Inspire mainte gentillesse :
 Par lui les Catons sont maudits ,
 Et gens de bien sont ébaudis .

Or à Bacchus , comme à Cythere ,
 Offrons vœux , encens & priere .
 Parmi douces joyeusetés ,
 Menons plaisante & saine vie ,
 Et de notre sort enchantés ,
 D'un rang pompeux n'ayons envie .
 Pourquoi perdre d'utiles jours ?
 Le temps presse , & le plus bel âge
 Est celui qu'au gré des Amours ,

On livre au tendre badinage,
Qui s'affaire en ce pays-ci,
Plus Malheureux sera dans l'autre.
Pour moi, qui de rien n'ai souci,
Du plaisir je me fais l'Apôtre ;
Mais je veux plaisir sans ennui,
Et qui soins n'entraîne après lui.

Or, vous en quigît gentillesse,
Esprit, beauté, tour gracieux,
Que pensez-vous de ces bas lieux,
Où pleins d'orgueil & de foiblesse,
Les Mortels pipés & pipeurs
S'agitent pour de vains honneurs ?
Bien plutôt goûtez l'avantage
D'être oisive, & plainement sage ;
Préférez les plaisirs flatteurs,
A l'éclat des fausses grandeurs.



SUR UNE COMPAGNIE
MAL-ASSORTIE.

DAns une Salle basse & fort mal éclairée,
Un cercle d'Aigrefins d'un air respec-
tueux,

Entouroit du logis la Dame mal parée.

Sa fille au teint blême, aux noirs yeux,
Effrayoit d'un regard la cohorte importune
Des flatteurs doucereux qui vouloient être
siens.

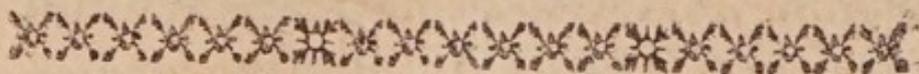
Jugez pour des Parisiens,
La bonne & l'heureuse fortune!



E P I T A P H E

D E M. * * * *.

CY gît à la fleur de son âge,
Un Philosophe nonchalant,
Amoureux sans être galant
Et vertueux sans être sage.
Il eut peu de dévotion ;
Peu de soins , peu d'ambition.
Il regarda toute la vie ,
Comme un songe , une rêverie :
Sérieux par tempérament ,
Studieux par amusement ,
Il suivoit la loi toujours sûre
De la bonne & douce Nature.



A U R. P. S. *

CHantre fameux, qui sur les pas d'Horace
 Vas te placer au sommet du Parnasse,
 Et dont les vers doux & mélodieux
 Pourroient charmer le plus puissant des Dieux,
 Lis cette Epître & plains ma destinée.
 On n'en vit onc de plus infortunée.

Tel qu'une fleur qu'on flétrit en naissant,
 Hélas ! j'ai cru malade & languissant,
 Voir les ciseaux de la Parque ennemie
 Prêts à trancher une mourante vie.
 Pressé d'un mal justement obhorré,
 Le corps sans force & l'esprit égaré,
 A chaque instant je sentoïis la lumière
 Se dérober à ma foïble paupiere.
 J'avois perdu de ma frêle Raison
 L'usage entier, & le mortel poison
 Qui dans mon corps couloit de veine en veine
 Sembloit hâter la mort triste & certaine.
 Déjà confus & du mal étonné,

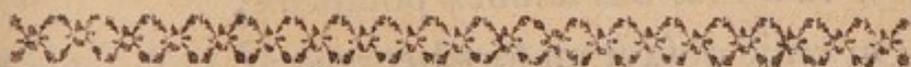
* *L'Auteur composa cette Epître peu de
 jours après qu'il fut relevé de la petite vé-
 role.*

Le Medecin m'avoit abandonné.
Déjà saisi d'une infernale joie,
Le noir Pluton couvoit de l'œil sa proie,
Et le cœur plein d'un lugubre succès,
Jà me comptois au rang de ses Sujets.
Peu s'en fallut : j'allois d'un pas rapide
Prendre séance au Manoir ténébreux,
Dernier séjour des Mortels malheureux.
L'affreuse Mort, hélas ! étoit mon guide,
Je la suivois : la noire Deité
Tenant en main son flambeau redouté,
Me conduisoit à travers les ténèbres,
Lieux pleins d'horreurs, lugubres & funebres
Quand tout à coup elle fit un faux pas :
Je m'écriai de dépit & de rage :
La Mort n'osa parfaire son ouvrage,
Et moi fuyant les horreurs du trépas,
Je rappelai ma chaleur engourdie.
Lors à mes yeux toute ma maladie
Parut un Songe, Enfant du noir sommeil,
Mais que bientôt dissipe le reveil.
Depuis ce jour, de la Mort abusée
Le piteux cas divertit ma pensée.

Ah ! qu'il est doux de se ressouvenir
Des maux divers que l'on a pû souffrir !
Ainsi l'on voit le Nautonnier paisible,
Qui dans le port goute un charmant repos,
Peindre l'horreur d'un naufrage terrible,
Les Aquilons mutinés & les flots.

Douce Santé, toi que mon cœur préfère

Aux vains trésors que prise le Vulgaire ,
Bien précieux , objet de mes desirs ,
Vien dans ces lieux ranimer les Plaisirs ,
Les Jeux , les Ris , la charmante Allegresse
Et les Amours & l'heureuse Tendresse.
Helas ! sans toi d'un solide bonheur
Peut-on trouver le vestige flateur ?
Sans toi l'éclat d'une haute naissance ,
L'honneur brillant , l'immortelle science ,
Et les trésors d'Attale ou de Cresus ,
Ne sont pour moi que des biens superflus.



O D E

A MONSIEUR D***

SUR LA RETRAITE.

O Toi, qui du monde flatteur
As reconnu l'éclat trompeur,
Et qui de l'homme méprisabled
Plains la bassesse déplorable :
Ami, dans ces tranquilles lieux,
Où loin de l'affreuse licence,
Regne l'aimable nonchalance,
Cherchons un bonheur gracieux.

Doux repos, hélas ! que mon cœur
Est touché de votre douceur !
Que j'aime cette solitude,
Où l'on vit sans inquiétude,
Où jamais de la vanité
L'on ne connut l'éclat funeste !
C'est toi, monstre, que je deteste,
Qui troubles notre liberté.

En vain sous des lambris pompeux,
 On croit goûter un sort heureux :
 La noire tristesse environne
 La plus éclatante couronne,
 Et souvent le plaisir naïf
 S'échappe d'une Cour fleurie,
 Pour assaisonner la folie
 D'un indolent & sage oisif.

Vous, qui dans les brillantes Cours
 Passez vos plus fortunés jours,
 Qui par une vertu barbare,
 Suivez l'honneur qui vous égare,
 Ah! concevez tous vos malheurs.
 L'Ambition à l'œil perfide,
 Vous sert de tyran & de guide :
 Seule, elle anime vos fureurs.

Arrêtez, coupables mortels !
 A qui dressez-vous ces autels...
 Dieux ! la trahison y préside.
 Sous ses pieds la vertu timide
 S'abandonne à de tristes pleurs.
 Fortune sanglante & cruelle,
 Toi, qu'adore un peuple rebelle,
 N'insulte point à ses malheurs !

Que dis-je ? l'aimable équité
Gémit dans la captivité,
Et de ses dépouilles ornée
Brille la licence effrenée.
Je vois le Sage malheureux
Pouffer une plainte importune ;
Mais favori de la fortune,
Le méchant jouit de ses vœux.

L'Yvresse d'un fatal poison
Rend l'homme sourd à la raison.
Tout en lui n'est qu'un fol caprice.
Tantôt la cruelle avarice
Remplit son cœur de vains desirs,
Tantôt, au gré de sa tendresse,
Une Laïs enchanteresse
Le livre à d'indignes plaisirs.

Oui, je vois le monde pervers
En proie à d'infames travers :
J'y vois briller l'extravagance,
Et l'injustice, & l'ignorance.
Orgueilleux, mais foibles mortels,
D'un Dieu vengeur tristes victimes,
Jusques à quand aux plus grands crimes
Élevez-vous des autels ?

Ah ! cherchons un lieu retiré ,
 Qui soit des humains ignoré :
 Séjour de la paix desirable ,
 Où jamais la guerre implacable
 Ne porta ses noires fureurs.
 Là dans l'ignorance profonde
 Des maux qui déchirent le monde
 Nous goûterons mille douceurs.

Heureux l'homme qui vit pour soi !
 Il est son modèle & son Roi.
 Il suit de la sage Nature
 La voix toujours aimable & sûre.
 Soigneux de consulter son cœur ,
 Il en connoît le vrai système ,
 Et ne se tend point à lui-même
 Le piège d'un crime flatteur.

Tous les jours se lèvent pour lui
 Exemts de chagrin & d'ennui.
 Le présent flate sa pensée ,
 Mais jamais son ame blessée
 N'a craint un avenir douteux.
 Satisfait de la jouissance
 Des biens remis en sa puissance ,
 Il goûte un repos précieux.



PRIERE

D'UNE * VIEILLE

COURTISANE,

*En consacrant à la Déesse Venus
son Miroir.*

L Aïs, qui mit sa gloire à servir les
Amours,
Vient t'offrir, ô Venus, ce seul bien qui lui
reste.

Qu'il ne te soit jamais funeste,
En te rapellant tes beaux jours :
Que ce Miroir juste & fidele
Te représente toujours belle.

Pour moi, qui de l'amour ignore l'agrément ;
Dont les yeux ont perdu leur air vif & char-
mant,

Je n'ose plus songer à plaire.

Ah ! que je serois temeraire

De

* Ces vers sont imités d'une Epigramme
Latine d'Aufone.

Loin d'eux encore habitoit l'imposture,
La trahison, l'erreur, la vanité

Et la sotte crédulité.

Chacun soigneux d'écouter la Nature,
Point n'estimoit immodérés plaisirs,

Qui sont sujets à vaine repentance;

Mais par flateuse & douce accoutumance;

Sçavoit regler ses vœux & ses desirs.

N'étoit alors mention de Digestes,

De Loix, de Code ou de procès funestes.

Nul ne péchoit, aussi ne sçavoit-on

Le plaisant & burlesque nom

Ou de Grand, Chambre ou de Tournelle.

Aucun fat mollement couché

Sur un harnois de Fleurs de Lis jonché,

N'avoit encore au bon Droit fait querelle.

Tout étoit également bon,

Car tout étoit réglé par la nature :

Le moins sçavant pensoit en Epicure,

Et vivoit mieux que le divin Platon.

On ne voyoit pour lors dévots à gages,

Pédants caffards, pieux vauriens,

Riches pasteurs & sots paroissiens,

Enfin tous ces menus usages

Qui du Vulgaire garroté

Fomentent la crédulité.

Quand tout à coup de la cave infernale

Sortit l'Ignorance fatale.
 A ses côtés marchoit l'erreur,
 Monstre cruel, sçavant Prothée,
 Aux yeux malins, au ris moqueur,
 Qui s'écria d'une voix concertée :

Quoi ! parmi ces mortels heureux

Régnera toujours la Justice ?

Que par un triste sacrifice,

La Vérité cède à mes vœux.

Aussi-tôt elle se déguise,

Et sous le visage emprunté

De maint Docteur à barbe grise

Elle chassa la Liberté.

D'extravagance & de fatuité

L'humaine race alors fut abreuvée.

On vit expirer l'Equité.

La raison triste & bafouée

Vers les Cieux reprit son effort.

Pour s'aveugler chacun fit maint effort,

Et renviant sur ses propres chimères,

Voulut du Faux arborer les banieres,

Et se soumettre à ses noirs documens.

Avint cependant que restèrent

Au monde encor quelques honnêtes-gens,

Qui des fots très-bien se raillèrent.

Tels sont ces sublimes Esprits

Qu'arma la piquante Satyre,

Et dont les solides Ecrits
 Font aujourd'hui qu'on les admire.
 Tels ferons-nous, si du bon sens
 Ecoutons les vrais mouvemens,
 Et si devenus raisonnables,
 Ne recevons de chimeriques fables.



A MONSIEUR B***

T Oï, qui par ta délicatesse
 Nous rends aimable la sagesse,
 Et dont l'éloquente douceur
 Flatant l'esprit, touche le cœur;
 Sçavant maître dans l'art de plaire,
 Apren ce que tu dois penser
 De certain discours * populaire,
 Qui certes a dû m'offenser.

Est-il rien de plus ridicule
 Qu'un homme sain & dégagé
 D'un contagieux préjugé,
 Qui devient à la mort crédule,

* On fit courir le bruit qu'étant fort malade,
 j'avois consulté je ne sçai qu'un Charlatan, qui pré-
 tendoit avec de simples paroles guerir les plus
 cruelles maladies.

Se laisse mener par le bec ,
 Et semblable aux ames vulgaires ,
 Implore de vaines chimeres ;
 Ainsi fit jadis certain Grec ,
 Homme de vertu reconnuë ,
 Et qui faisoit profession
 De braver toute illusion.
 Il ne put soutenir la vûë
 Ni les approches du trépas ,
 Sans tomber dans d'étranges cas ,
 Et se livrer ès mains impures
 Des hardis fauteurs d'impostures .
 Bien duit-il à certaines gens ,
 Dont on renomme l'ignorance ,
 De manquer de persévérance ;
 Mais de tout homme de bon sens
 Le caractère est la confiance .
 Pour moi , qui dès ma tendre enfance
 Ai sçu , libre en mes sentimens ,
 Me parer des faux jugemens ,
 Conduit par un guide fidèle ,
 Mon premier maître & mon modèle ,
 J'ai voulu de la vérité
 Suivre la douce autorité .
 Sans dépendre d'aucun systême ,
 Hardi , j'ai pensé par moi-même .
 J'ai lû , j'ai cherché , j'ai douté .

Cinq ans entiers j'ai médité :
Et tous mes soins, toutes mes peines
Ne m'ont rendu que plus douteux,
Plus perplexe & plus soupçonneux.
Que de croyances incertaines,
Que d'erreurs, que d'obliquités,
Que de fades ambiguïtés
Rendent, hélas ! l'humaine engeance
Un théâtre d'extravagance !
Ainsi du vulgaire hébété
J'ai plaint le funeste servage,
Et par un chemin écarté,
Je me suis tiré d'esclavage.
Pour toi, qui sçais mes sentimens,
Ami, dédaigne la sottise
D'un peuple qui se tympanise,
En me prêtant ses errements.
Croi-moi : l'intérêt ni la crainte
Ne me feront jamais masquer,
Et quoiqu'on use de contrainte,
L'erreur ne pourra m'offusquer.
Quoi ! j'aurois pu de cent sottises
Railler en parfaite santé,
Et puis au moment redouté,
(Temps que craignent les femellettes)
On m'eut vû plein d'égaremens,
Trahir mes premiers sentimens.

Non, non : de pareilles bassesses
 Mon cœur ne fut point infecté,
 Et sage dans sa vanité,
 Il sçait mieux cacher ses foibleſſes.

Mais c'est assez t'entretenir.

Je vais donc ma lettre finir,
 En te ſouhaitant longue vie,
 Sans chagrin, ſans mélancolie,
 Corps ſain, eſprit hilarioux,
 Et plaiſirs approuvés des Dieux.

F I N.

EPITAPHES

ET

AUTRES PIÉCES

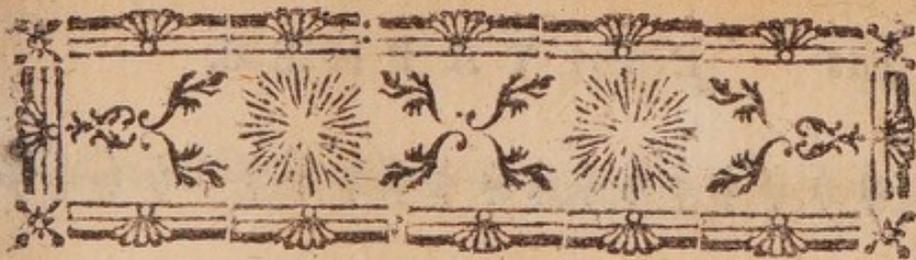
PLAISANTES.

REPT. 1878

U.S. DEPT. OF AGRICULTURE

ANNUAL REPORT

PLANT INDUSTRY



EPITAPHES

ET

AUTRES PIECES

PLAISANTES.

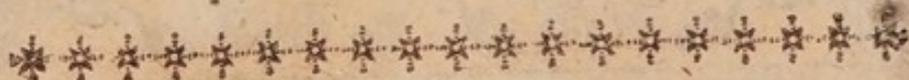
EPITAPHE

D'ADAM ET D'EVE.

Hic ja et non natus,
Attamen defunctus:

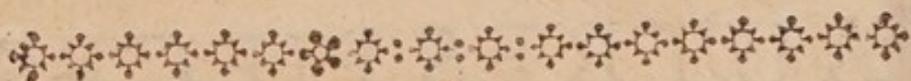
Hic jacet defuncta,

Attamen non nata.



D E L O T H.

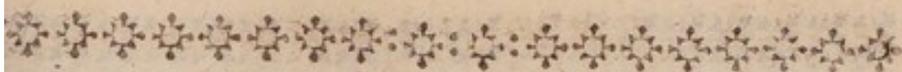
CY Loth, sa Femme en sel, sa Ville
 en cendre,
 Il but & fut son gendre.



D E M O N S I E U R

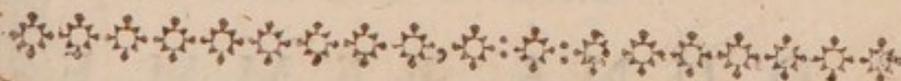
D E L A N G R E S.

Monsieur de Langres est mort Testa-
 teur olographe,
 Et vous me promettez, si j'en fais l'Epi-
 taphe,
 Les cent écus par lui legués à cet effet.
 Parbleu, l'argent est bon dans le temps où
 nous sommes.
 Payez. Le voilà fait.



D U M E M E.

CY gît un très-grand Personnage,
 Qui fut d'un illustre Lignage,
 Qui posséda mille vertus,
 Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort
 sage.
 Je n'en dirai pas d'avantage :
 C'est trop mentir pour cent écus.

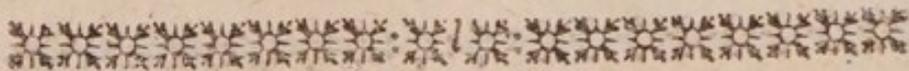


D'UN EVESQUE

DE LANGRES,

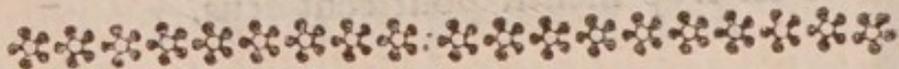
Grand Joüeur.

LE bon Prélat qui gît sous cette Pierre,
 Aima le Jeu plus qu'homme de la terre;
 Quand il mourut, il n'avoit pas un liard :
 Et comme perdre étoit chez lui coutûme,
 S'il a gagné Paradis, on présume
 Que ce doit être un grand coup de hazard.



D' U N F O L.

C Y gît un Fol nommé P A Q U E T ,
 Qui mourut d'un coup de mousquet ,
 Lorsqu'il vouloit le ver la crête :
 Certes , je pense que le Sort
 Lui mit du plomb dans la tête
 Pour le rendre sage à la mort.



D' U N E F E M M E

P U B L I Q U E.

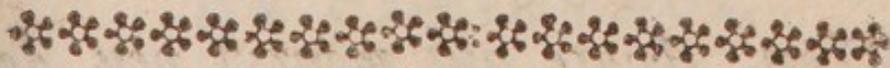
C Y gît P A Q U E T T E C A V I L L I E R
 En son petit particulier. *

* Cette Epitaphe est au Cimetiere des saints
 Innocens à Paris.



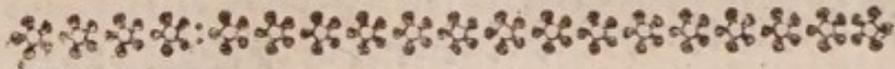
D'UN DOCTEUR.

CY gît très-sçavante personne,
 Qui se nommoit Maître G I P A R D,
 Des Docteurs avoit la couronne,
 Dieu ait à son ame égard,
 Le priant plutôt que plus tard
 De le prendre en sa compagnie,
 Et de l'ôter du feu qui ard,
 Car plein étoit de Prud'homie.



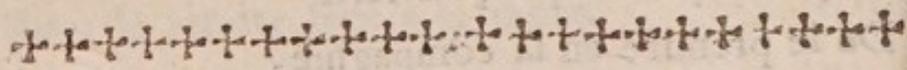
D'UN PHILOSOPHE.

Nud du Ciel je suis descendu,
 Et nud je suis sous cette pierre ;
 Donc pour venir sur la terre
 Je n'ai ni gagné ni perdu.



D'UN AVARE.

LE plus avare homme de Rennes
 Repose sous ce marbre blanc :
 Il mourut exprès le premier jour de l'an,
 De peur de donner des Etrennes.



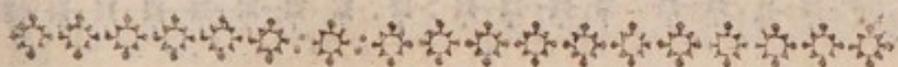
A U T R E

*D'un Avare qui mourut peu de
 temps après l'établissement de la
 Capitation.*

POur éviter la Capitation,
 Dom A U G U S T I N eut recours à la
 Parque.

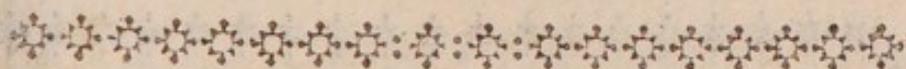
Il crut par là trouver l'exemption ;
 Mais comme il fut prêt d'entrer en la
 Barque ,

Voyant Caron , qui , l'arrêtant au bord ,
 Lui demanda le tribut ordinaire :
 Hélas ! dit-il , que le Sort m'est contraire !
 Par tête on paye encore après la mort.



D'UN FOURBE.

CY gît à qui malice & fraude étoit com-
mune,
Dieu veuille avoir son ame, au cas qu'il en ait
une.



D'UN ABBE'

DE CLAIRVAUX.

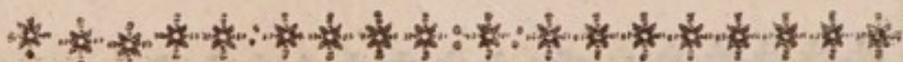
A *Uriculas asini meritò fert improbus*
Abbas,
Quod Monachis Pintas fecerit esse breves.



DE JEAN

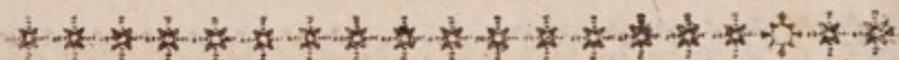
ET D'ELISABETH.

CY-dessous gît mon Frere JEAN,
Nous le verrons au Jugement
Avec ma Sœur ELISABETH:
Si benè fecit, habet.



D'UN DEBAUCHE.

JE suis mort d'amour entrepris
 Entre les bras d'une Dame :
 Bienheureux d'avoir rendu l'ame
 Au même endroit où je l'ai pris !



D'UNE BELLE DAME

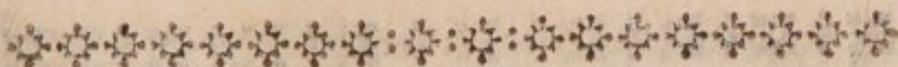
morte en Couche.

CY gît, morte au printemps de sa verte
 jeunesse,

GLICERE, nouvelle Piché,
 Dont les divins appas inspiroient la tendresse,
 Et qu'on ne vit jamais sans en être touché.
 Venus, pour s'affranchir de la douleur cruelle
 De se voir préférer cette aimable Mortelle,
 Dans un Accouchement lui fit perdre le
 jour :

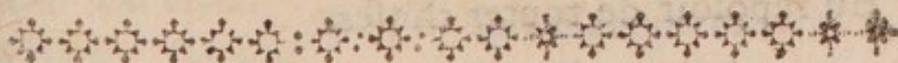
Mais la jeune & belle GLICERE
 Triomphant de Venus, en mourant devint
 mere

D'un enfant plus beau que l'Amour.



A U T R E.

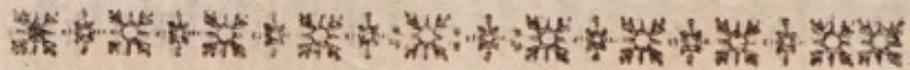
ENtre vous qui par ici passés
 Ne priez pour les Trépassés ;
 Priez plutôt qu'il gele fort,
 Car s'il dégele, je suis mort.



A U T R E

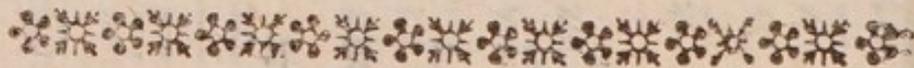
CY gît qui d'un air enjoué,
 L'ame de tout soin franche & quitte,
 Dit en mourant, Dieu soit loüé,
 Je ne ferai plus de Visite.

*Un galant Homme fatigué des Visites qu'il
 avoit été obligé de faire pendant sa vie, fit à ce
 sujet cette Epitaphe, pour être gravée sur sa
 Tombe.*



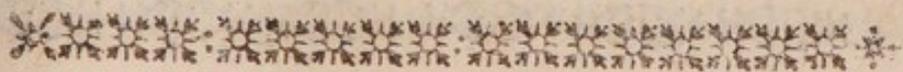
D'UN TRACASSIER.

I Cy gît le fleur DE LA BONNE,
 Qui tracassoit plus que personne ;
 Il s'en venoit, il s'en alloit,
 Il ne sçavoit ce qu'il vouloit :
 On doute même s'il repose
 Au reposoir de toutes choses.



D'UN MARE' CHAL.

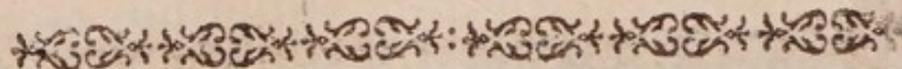
C Y gît J A Q U E S L E M A R E' C H A L,
 Lequel en tombant de cheval,
 Se fit au cul, sans vous déplaire,
 Deux grands pertuis, sans l'ordinaire.



D' U N C U R É.

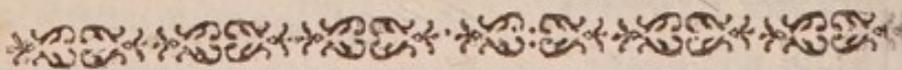
Hic malè jacet
 Et benè tacet
 Magister Rochus,
 Noster Parochus,
 Qui non divini
 Cantûs, sed vini,
 N'c animarum,
 Sed scœminarum,
 Tunc cum vivebat,
 Curam gerebat.
 Viris amatus
 Eò quod bibax,
 Fœminis gratus
 Eò quod salax;
 Illi bibaces
 illum bibacem
 Vellent sub tectò;
 Illæ Salaces
 illum salacem
 Vellent in lectò;
 Sed neutris adest,
 Nam clausus hic est.

Dans cette Fosse
 Notre Curé,
 ROCH de la CROSSE,
 Gît enterré,
 Qui n'avoit cure
 De Chant divin
 Ni d'écriture,
 Mais de bon vin;
 Au soin des ames
 Vacquant fort peu,
 Joüant beau Jeu
 Avec les Dames;
 D'elles cheri
 Pour la couchette,
 Et des maris
 Pour la buvette;
 Mais ni cocus,
 Ni leurs femelles
 De ses nouvelles
 N'entendront plus,
 Car dans la terre,
 Sous cette pierre,
 Il est reclus.



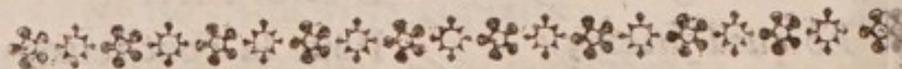
D'UN DE' BAUCHE'

Qui blandæ Veneri cunctos. sacraverat
 annos,
 Non aliter vitam linquere dignus erat.



DE MAITRE GAULARD)

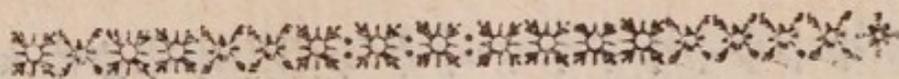
CY-dessous gît Maître GAULARD,
 Je suis bien marri de sa mort;
 Mais il faut mourir tôt ou tard:
 Puisqu'il est mort il a donc tort.



E P I T A P H E

*Qui se trouve dans un Cimetière
 d'Orléans.*

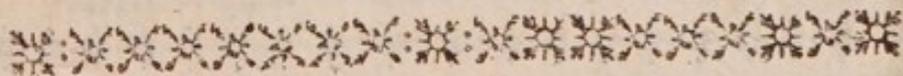
OMnia transibunt, nos ibimus, ibitis
 ibunt,
 Ignari, gnari conditione pari.



D'UNE DAME

Qui mourut en Petant.

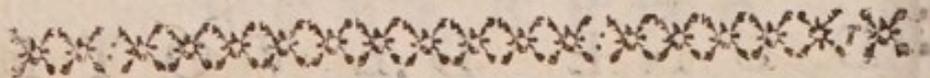
Vous, qui passez, priez pour cette Dame
Qui, en petant, par le cul rendit l'ame



DE L'EVESQUE

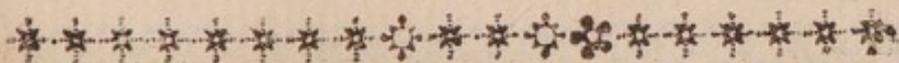
DE LUCON.

CY git & qui dort d'un bon somme,
Monsieur l'Evêque de Luçon,
Qui d'argent avoit trouvé somme.
Plût au bon Dieu que je l'eussions!



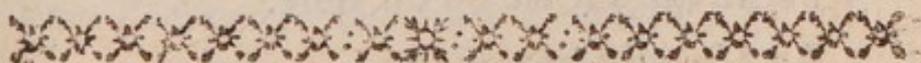
DE COLAS.

COLAS est mort de maladie,
Tu veux que j'en plaigne le sort:
Que diable veux-tu que j'en die?
Colas vivoit, Colas est mort.



D'UN COCU.

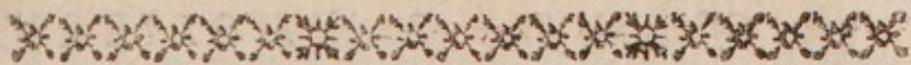
Cy gît NICOLAS TUYAU,
 Qui de trois femmes fut truyau :
 Il l'eut été d'une quatrième,
 Mais il n'étoit qu'à la troisième.



D'UN NOMMÉ CHRETIEN

*Qui avoit toujours bû sur une table
 de pierre, qui fut mise sur son
 Tombeau.*

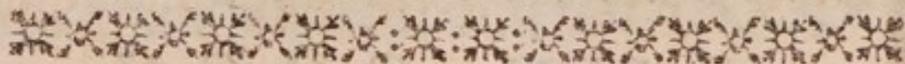
LE bon CHRETIEN qui m'a fais
 faire,
 Bûvoit sur moi, faisant grand'chere.
 Las! il est mort, il n'y boit plus.
 Cy gît deffous, qui but deffus.



D'UN HOMME DE RIEN

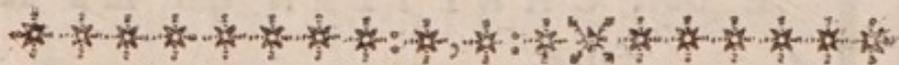
*Et sans naissance, devenu riche &
 puissant.*

Terra tegit terram.



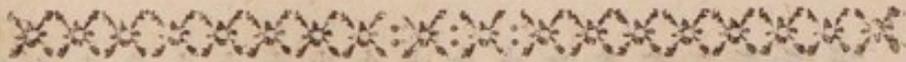
D E M O L I E R E.

Passant, icy repose un qu'on dit être mort.
 Je ne sçai s'il vit ou s'il dort.
 La Maladie Imaginaire
 Ne peut pas l'avoir fait mourir,
 C'est un tour qu'il jouë à plaisir,
 Car il aimoit à contrefaire ;
 Quoiqu'il en soit, cy gît Moliere :
 Comme il étoit Comédien,
 S'il fait le mort, il le fait bien.



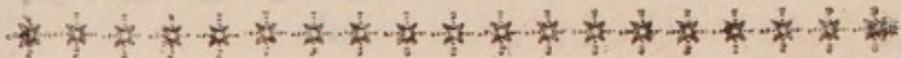
D U M E S M E.

Roscius hic situs est tristi MOLIERUS
 in urnâ,
 Cui genus humanum laudere ludus erat.
 Dùm ludit Mortem, Mors indignata jo-
 cantem
 Corripit, & mimum fingere sæva necat.



D U M E S M E.

CY gît qui parut sur la Scène
 Le Singe de la vie humaine,
 Qui n'aura jamais son égal ;
 Qui voulant de la mort, ainsi que de la vie,
 Etre l'imitateur dans une Comédie,
 Pour trop bien réüffir, y réüffit fort mal ;
 Car la mort en étant ravie,
 Trouva si belle la Copie,
 Qu'elle en fit un Original.



D E G R I F F E,

Célebre Imprimeur Allemand.

LE grand Griffé, qui tout griffe,
 A griffé le corps de Griffé.



D E C H A R L E S - Q U I N T.

H*ic qui jacet intus,*
 Fuit **CHAROLUS-QUINTUS.**
Dic pro illo bis vel ter
Ave Maria & Pater noster.

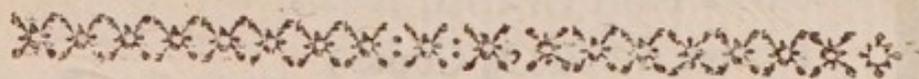


D' U N A V A R E.

Silvius * hic situs est gratis qui nil dedit
unquam,

Mortuus est, gratis quod legis ista dolet.

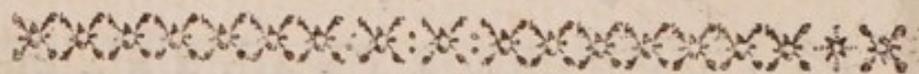
* Professeur en Médecine à Paris.



T R A D U C T I O N

D' H E N R Y E T I E N N E.

ICy gît SILVIUS auquel onc en sa vie
De donner rien gratis ne prit aucune envie,
Et ores qu'il est mort & tout rongé de vers,
Encor a-t-il dépit qu'on lit gratis ces vers.



D E M O N S I E U R

C H E R A C.

ICy gît Monsieur de CHERAC,
Qui baisoit ab hoc & ab hac.



A U T R E.

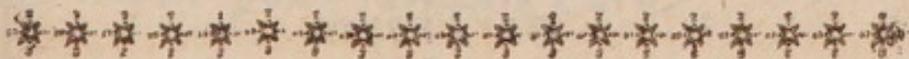
C Y git le gros M A R T I N, ce n'est pas
grand dommage.

Il n'eut pas fait grand bruit, quand il eût
plus vécu.

Il eut, quand il vivoit, tous les traits du vi-
sage

Ressemblans si très-fort à ceux-là de son cul,
Que lorsqu'il décéda, son ame triste & lou-
che.

S'envoia par le cul, le prenant pour la bouche.



D E M O N S I E U R

D E L A F O N T A I N E.

J E A N s'en alla comme il étoit venu,

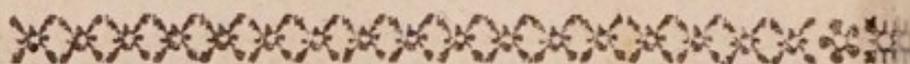
Mangea son fonds après son revenu,

Et crut les biens chose peu nécessaire.

Quant à son temps, bien le sçut dispenser,

Deux parts en fit, dont il souloit passer

L'une à dormir & l'autre à ne rien faire.



D E R E G N I E R ,

Poëte Satyrique.

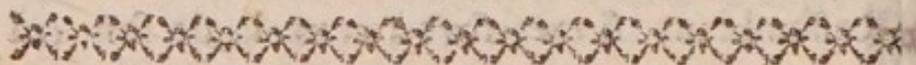
J' Ai vécu sans nul pensément,
Me laissant aller doucement

A la bonne loi naturelle.

Ceci m'étonne fort pourquoi

La mort osa songer à moi,

Qui ne songeai jamais à elle.



E P I T A P H E

*Qui est dans l'Eglise des Cordeliers
de Troyes.*

C Y repose & gît L O U I S D U V A L ,

Ecuyer en son vivant, Seigneur Haut-

Justicier, Moyen & Bas de la Terre & Sei-

gneurie de Fay, de Bois, &c. lequel décéda

dans cette ville de Troyes le dernier Décem-

bre l'an 1602. & qui de son vivant avoit don-

né tous ses biens à son Fils, réservant pour

lui les usufruits sa vie durant. Il prie ceux

qui liront cette Mémoire de prier Dieu pour

lui, & de ne pas faire comme lui, car il s'en

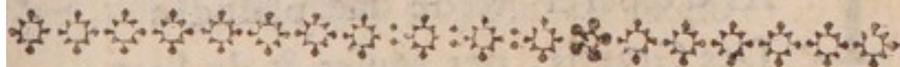
est mal trouvé.



DE MONSIEUR COLBERT

Par un Paysan.

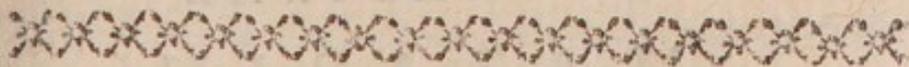
C'Est COLBERT qui gît ici:
Trop tôt venu, trop tard parti.



VERS D'UN GASCON

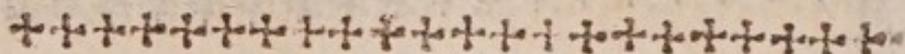
*Sur la promesse que le Prince de
Condé avoit fait de mille écus à
celui qui feroit la meilleure Epi-
taphe pour feu son Pere.*

Pour publier tant de vertus,
Et bien chanter tant de hauts faits de
gloire,
Mille écus! Rien que mille écus!
Ce n'est pas un sol par victoire.



D'UN GRAND PARLEUR.

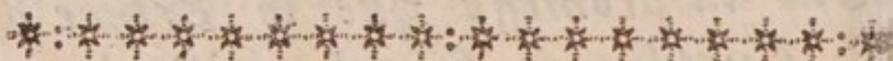
H*ic tacet.*



LES QUATRE VERS
DE MAYNARD

En sa retraite

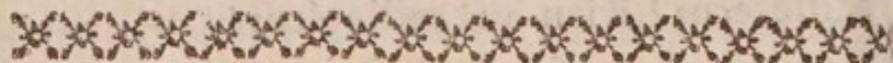
L As d'esperer & de me plaindre
Des Grands, des Muses & du Sort,
C'est ici que j'attens la mort,
Sans la desirer ni la craindre.



E P I T A P H E

qui suit les Vers précédens

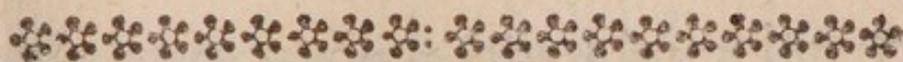
IN veni portum, spes & fortuna valet.
Nil mihi vobiscum, ludite nunc alios.



DU CARDINAL
MAZARIN,

Par un Officier Suisse mécontent

Cy gît un Pocre d'Italie,
Qui me cassit mon Compagnie.

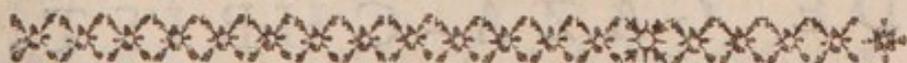


D'UNE MECHANTE

FEMME,

Par son mari.

CY gît ma Femme. Ah! quelle est bien
pour son repos & pour le mien.



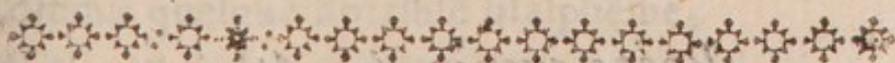
DE MALHERBE,

Poëte.

L'Apollon de nos jours, MALHERBE,
ici repose.

Il a véeu long-temps sans beaucoup de support
En quel siècle? Passant, je n'en dis autre
chose.

Il est mort pauvre, & moi, je vis comme il est
mort.



DU CARDINAL

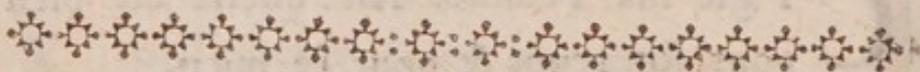
DE RETZ.

Ille inquietus, hic quiescit GONDIUS.



D'UN MEDECIN.

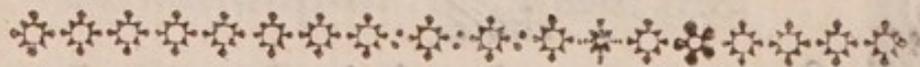
H *Ac sub humo, per quem tot jacuere,
jacet.*



DE GAZA-CHRIST,

*Prétendu, ou soit disant Roi d'E-
thiopie, mort à Ruël en 1638.*

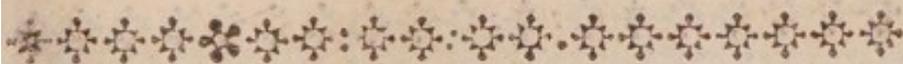
C Y gît le Roi d'Ethiopie,
Soit Original ou Copie,
La mort a vuidé les débats
Si Roi fut ou ne le fut pas.



DE PIERRE L'ARETIN,

Poëte impie & Athée.

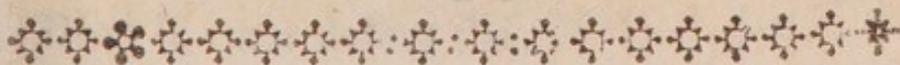
C Y gît l'ARETIN, qui tant qu'il a
vécu a médité de tout le monde, exce-
pté de Dieu, duquel n'a point parlé, ne
le connoissant pas.



A U T R E.

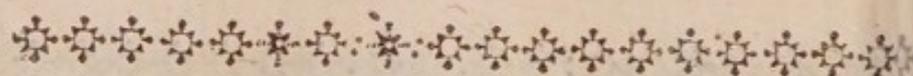
Qui giace l'Aretino, Poëta Tosco,
 Che d'ogni un disse mal fuorche di
 Dio

Scusandosi col dir io non lo conosco.



A U T R E.

LE temps par qui tout se consume,
 Dans cette pierre a mis le corps
 De l'ARETIN, de qui la plume
 Blessa les vivans & les morts :
 Son ancre norcit la mémoire
 Des Monarques, de qui la gloire
 Est vivante après le trépas ;
 Et s'il n'a pas contre Dieu même
 Commis quelque horrible blasphême,
 C'est qu'il ne le connoissoit pas.



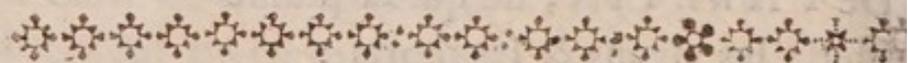
E P I T A P H E I R O N I Q U E

*Du Chancelier & Cardinal du
Prat, par Beze; ledit du Perat
étoit un homme fort gros.*

H *Ic jacet Vir amplissimus.*

*Mr. de la Monnoye a rendu ce
latin en deux petits vers.*

I *Cy dessous gît tout à plat
Le puissant Chancelier D U P R A T,*



D U S I E U R L A U G E Y

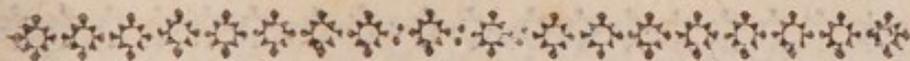
D U B E L L A Y,

*Commandant, Gouverneur du Pied
mont sous François I,*

C *Y gît L A U G E Y, qui de plume &
d'épée*

A surpassé Ciceron & Pompée.

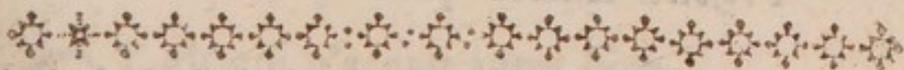
AUTRE



A U T R E

Par Marot.

A Rrête-toi, lisant,
 Cy-dessous est gisant,
 Dont le cœur dolent j'ai,
 Ce renommé L A U G E Y,
 Qui son pareil n'eut pas,
 Et duquel au trépas
 Jettèrent pleurs & larmes
 Les Lettres & les Armes.



D E B A L I N ,

N O T A I R E .

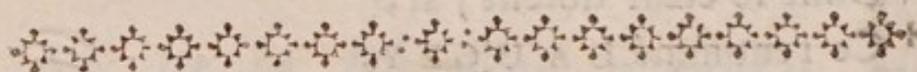
E Ntre la Chappelle saint Emé
 Et la Chapelle saint Paulin
 Repose Maître P A U L B A L I N ,
 Notaire & Martyr du Systême.



DE MONSIEUR
P O U S S I N ,

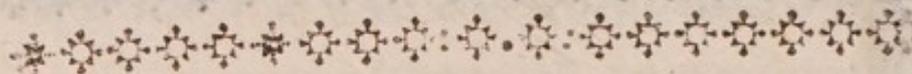
Fameux Peintre.

H *Ic tacet & jacet,
In Tabulis vivit & éloquitur.*



D U P E R E A N D R E .

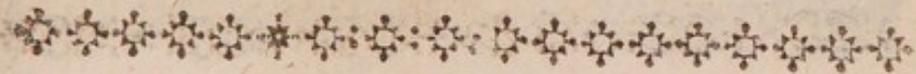
H *Ic tacet in cineres, quem deslent hæc
Mulieres,
Presbiter Andreas qui vitiabat eas.*



D' U N C H E V A L I E R

*qui fut plutôt Chevalier que Gen-
tilhomme.*

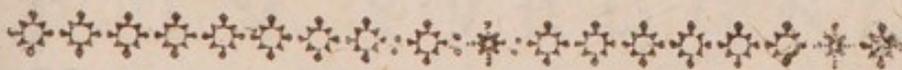
C Y gît un fort homme de bien,
Aimant l'autrui comme le sien;
Son pere étoit bon roturier,
Et lui à tort fait Chevalier;
Jamais armé, fors qu'en peinture,
Priez Dieu pour la créature.



S U R U N D O C T E U R ,

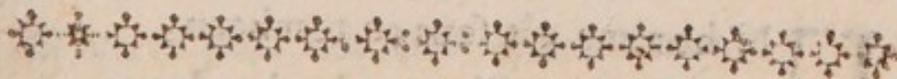
Qui étoit fort méchant personnage.

D E T U S est mort, veux-tu sçavoir,
 Chacun dit que c'est grand dommage,
 Je le crois bien pour le sçavoir,
 Mais non pas pour le personnage.



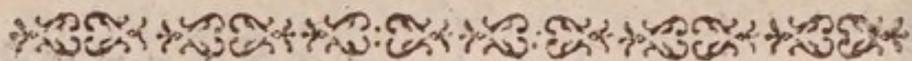
D' U N M E C H A N T.

C Y gît qui n'acquît autre bien,
 Sinon bruit de ne valoir rien.



D' U N C H I C A N N E U R.

D U plus grand Chicanneur qu'on pourra
 jamais voir,
 En ce tombeau glacé gît la dépouille morte :
 Pluton, hôte commun, ne le veut recevoir,
 De peur qu'en son pays la chicanne il ne porte.

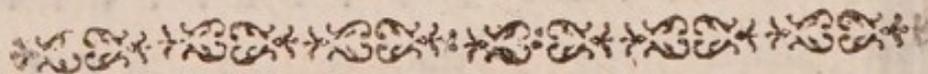


D'UN ATHE'E.

J'ai vecû sans ennui, je suis mort sans
regret,

Je ne suis plains d'aucun, n'ayant pleuré per-
sonne :

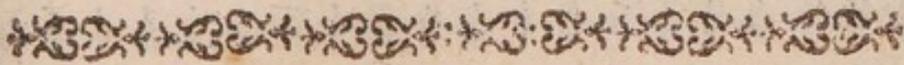
De sçavoir où je vais, c'est un autre secret,
J'en laisse le discours aux Docteurs de Sor-
bonne.



D'UN CAPITAINE

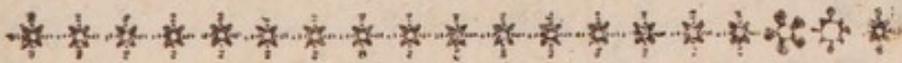
[Lâche & libertin.

UN homme gît sous ce tombeau,
Qui ne fut vaillant qu'au bordeau;
Mais au reste plein de diffame :
Ce fut, pour vous faire court,
Un Mars au combat de l'Amour,
Au combat de Mars une femme:



D' U N C O C U.

S I les Cocus, Dieu ait leur ame,
 En l'autre monde ont quelque rang ;
 Cy gît, grand merci à sa femme,
 Celui qui sied au bout du banc.



D' U N Y V R O G N E.

C Elui qui eut sa sépulture
 Close sous cette roche dure,
 Plutôt que de boire de l'eau,
 Se laissa mourir comme un veau ;
 Passans, à qui cette écriture
 Racontera cette aventure,
 N'offrez pour son ame un flambeau,
 Ni quelque *Requiem* nouveau,
 Versez lui du vin sans mesure,
 Afin que la mémoire en dure.
 On ne peut orner son tombeau
 D'un anniversaire plus beau.



D'UN RELIGIEUX

Nommé Pater à cornibus, aliàs
Seraphinus, composé par F. P. B.
L'an 1542.

D'Ulcia confraëto fileant modulamina
ceruæ.

Tristior & tristi prodant ore sonus,
Alta trahunt mæstâ gesta suspiria mente,
Eukeros occubuit, morte vocante, Petrus.

Faut-il hélas, ô Docteur optime,
Que vous perdions hisce temporibus :
Au grand besoin, Docteur egregie,
vous nous laissez plenos mæroribus.
Hélas ! hélas ! Pater à Cornibus,
Tant nous est dueil destere funera,
Tant est amer Parisiensibus
Etre privés tuâ præsentia.

Impia Cornutum rapiunt sic fata Minorem,
Major ut hoc vasto rarus in orbe fores.
Magnis major erat, vita mininûsque Mi-
norum.

Doctior & doctis, ah perit omne decus !
Trop connoissons hæc nostra tempora

Ette remplis calamitatibus :
 Car nous voyons lites & jurgia
 Trop s'augmenter his nostris finibus.
 Helas ! helas ! Pater à Cornibus ,
 Secourez-nous precibus sedulis ,
 Ou autrement, victi laboribus
 Succomberons in rebus arduis.

Franciscana gravi proles Orbata parente ,
 Tristior emissis questibus astra replet.
 Deflet & insignis patrem virtute probatum ,
 Plangit, quem subito funera meta tulit.

Le cas va bien , gratia superis ,
 Vous connoissez certâ scientiâ
 Les grands abus hujusce temporis ,
 Qu'un chacun fait magnâ licentiâ.
 Ne voit-on pas cœdes & vulnera ,
 Tant d'autres maux in civitatibus ,
 Et qui pis est , Cristi Ecclesia
 Laboure fort falsis dogmatibus.

En celeri mæstos ut linquit suâ morte ma-
 thêtas.

Ut suâ profusis fletibus ora rigant.
 Sic felix miseros præcedit morte minores ,
 Hos ut maneat morte citante sequi.

Tant en voyons *vanis erroribus*
 Etre aveuglés *atque cupidine*,
 Et outre plus *congestis opibus*
 Quand nous faudra *de cunctis actibus*
 Prendre plaisir *nullo discrimine*,
 Que ferons-nous *statuto tempore*
 Rendre raison, *illo examine*,
 Etre punis *ignis ardoribus*?

Nos gemitus angunt, fletus, lamenta, do-
lores,
Et lacrymæ, luctus, cura, querela, labor,
En procul abjectis risu, clamore, cachinno,
Plangimus occasus, optime Petre, tuos.

Helas! hélas! *Pater à Cornibus*,
 Pleurer nous faut *privati magistro*,
 Pleurer nous faut, *excussis fletibus*:
 Pleurer nous faut, *perit religio*:
 En tous Etats *regnat ambitio*,
 En vous étoit *nostra fiducia*,
 Que pourriez, *juvante Domino*,
 Nous secourir *in re tam dubia*.

An tui tam clarum fecerunt cornua nomen?
An pietas, mores, cum probitate decus?
A sacra divini potiùs sapientia juris?
An sudor, studium, perpetuusque labor?

Las ! nous voyons *mortis invidiâ*
 Qu'êtes ravi è *mundi medio*
 Enseveli *cum reverentiâ* ,
 En grand honneur *spectante populo* ,
 Le corps cy gît , *in arcto tumulo* :
 L'esprit conjoint *choris cœlestibus* ,
 Le monde étoit *meo judicio*
 Indigne avoir *Petrum à Cornibus*.

Concava pergratas reddebant Cornua voces ,
Gratus erat sanis auribus ille senex ,
Grata illi probitas , generosaque virtus
Integritas junctâ simplicitate fuit.

De vous pleurer *fusis gemitibus*
 C'est temps perdu , *non sunt qui nesciant*
 Qu'il nous faut tous *naturæ legibus*
 Obtemperer , *ecqui refugient* ?
 Tant de labeurs , *quos nobis præparant*
 Nos ennemis , *jure injuria* :
 Helas ! *helas ! tam non præcipitant*
 Plaisirs mondains , *caro , demonia*.

Credere quis valeat quàm disjuncturus
amantes

Affligit tantùm ? mors levis ipsa foret .
Dulcia confracto sileant modulamina Cornu ,
Tristior & tristi prodeat ore sonus .

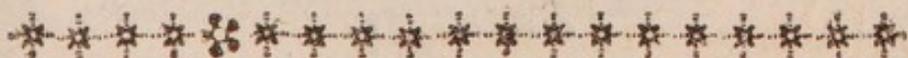
Vous évitez *mille discrimina*
 Par votre mort *ingratum fratribus*,
 Tant de labeurs, *mille pericula*,
 Que nous voyons *nostris temporibus* :
 Hélas ! hélas ! *Pater à Cornibus*,
 Priez pour Dieu *Deum & Angelos*,
 Que pour son sang, *clavis, vulneribus*,
 Nous fasse tous *in fine beatos*.



D' U N U S U R I E R.

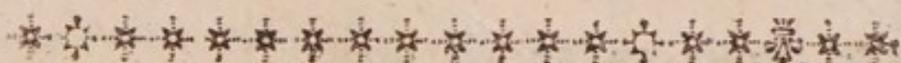
CY gît un homme bien accort
 S'il eut enfin trompé la mort,
 Aussi bien que pendant sa vie,
 Sous ombre d'une prud'hommie
 Il faisoit le devotieux,
 En priant Dieu la larme aux yeux,
 Et faisoit paroître à chacun
 Que des biens lui étoit tout un :
 Et néanmoins en cette Ville
 N'y avoit homme plus habile
 De donner tous les jours argens
 A intérêt de cent pour cent :
 Et sçavoit si bien contrefaire
 La signature d'un Notaire.

Que jamais on ne vit decret
 Auquel par un subtil secret,
 Des premiers colloqué ne fût :
 Or, après enfin il mourut,
 Et laissa force argent comptant
 Entre les mains d'un jeune enfant
 Lequel aimeroit mieux se pendre
 Qu'il ne trouve en quoi le dépendre,
 Car toujours il dit aussi bien
 Qu'après sa mort il n'aura rien :
 Que son pere étoit une bête
 De se rompre pour lui la tête,
 Qu'il gardera bien son enfant
 D'en dire un jour de lui autant.
 Vous autres, qui par ci passez,
 Et qui tant d'écus amassez,
 Priez Dieu pour ces vieux fous,
 Afin qu'on prie aussi pour vous.



DU SIEUR DANDO.

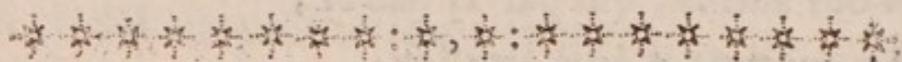
CY gît qu'on appelloit DANDO,
 Mon Compere Messire Etienne :
 Il est céans qui fait dodo ;
 S'il est bien aise, qu'il s'y tienne.



D'UN YVROGNE.

NOMMÉ GREGOIRE.

B Onnes gens, qui par cy passez,
 Priez Dieu pour les Trépassés:
 Bonnes gens, qui passez par icy,
 Priez pour ce pauvre homme-cy:
 Qui par cy passez, bonnes gens,
 A prier soyez diligens.
 Pour le pauvre frere GREGOIRE,
 Qui ne mourut que de trop boire.



D E B L O N D E A U,

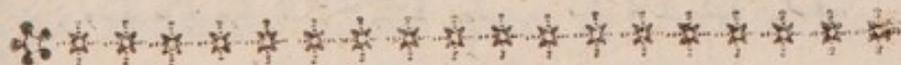
Savetier.

C Y dessous gît en ce tombeau
 Un Savetier nommé B L O N D E A U,
 En son vivant rien n'amassa,
 Et puis après il trépassa,
 Marris en furent les voisins,
 Car il enseignoit les bons vins.



A U T R E.

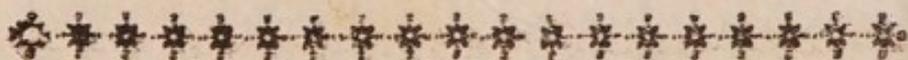
P Ernot tête vuide
 Cy gît bon Catholique,
 Et Jaquette sa femme ;
 Dieu veuille avoir leur ame :
 Aussi Didier leur fils.
 Dieu leur doint Paradis.



D' U N N O M M É

B O I T E U X.

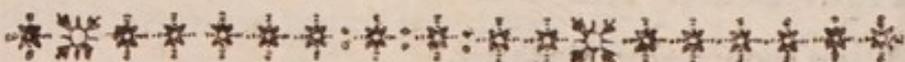
C Laude B O I T E U X , cheminant droit,
 Gît à présent en cet endroit ;
 Boiteux par tout il fut nommé ;
 Des Grands & Petits renommé.
 De se marier n'eut envie :
 Quarre-vingt-huit ans fut sa vie.



D E V A L L E.

O He ut *VALLA* filet, solitus qui parcere
nulli est :

Si quæris quid agat, nunc quoque mordet
humum.

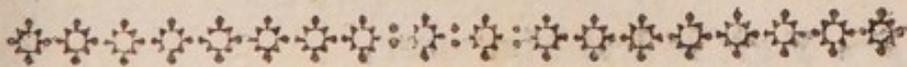


D'UNE LINGERE.

*Cet Epitaphe se voit à Agde dans
le Cimetière des Innocens.*

B Onnes gens, faites à Dieu priere
Pour la fille d'une Lingere,
Qui par ses habits montre comme
Son pere étoit un Gentilhomme :
Femme elle étoit d'un Savetier,
Qui depuis se fit Officier :
Qui fut cause soudainement
Qu'elle changea d'accoustrement,
Et se fit Damoiselle étrange
Environ le temps de vendange,
Afin de marcher, ce dit-on,
Premiere à la Procession.

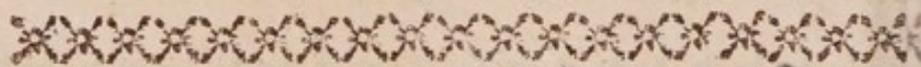
Après, elle fut à la Cour :
 Et quand elle fut de retour,
 Elle mourut fort pauvrement
 La veille de Carême'entrant,
 L'an mil trois cent, sans rien rabatre,
 Avec sept-vingt soixante-quatre.



D' U N H O M M E

*Qui mourut fitôt que ses revenus
 lui manquèrent.*

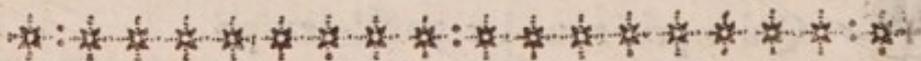
C Y gît un vrai gaule-bon-temps
 Qui a pris tous les passe-temps
 De la gueule & de la brayette,
 Des jeux de cartes & de renette ;
 Or, il est mort tout justement,
 Car s'il eut vécu seulement
 Jusqu'au soir ou au lendemain,
 Aussi bien fut-il mort de faim.
 Si les pauvres vont droit aux Cieux,
 Je pense qu'il est bienheureux ;
 Car il étoit léger d'argent.
 Priez Dieu pour son sauvement.



D'UN FRERE CONVERS.

*Cette Epitaphe se trouve gravée à
l'entrée du Cloître des Mathurins
à Paris.*

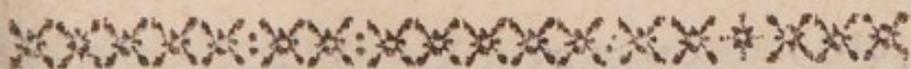
C Y gît le leal Mathurin,
Sur tous autres bon serviteur,
Qui garda céans pain & vin,
Et fut des portes gouverneur.
Panier ou hotte par honneur
Au marché volontiers portoit;
Fort diligent & bon sonneur.
Dieu, pardon à l'ame lui soit.



D E P A R C U V I U S,

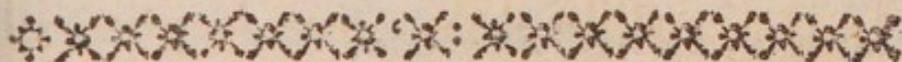
Ancien Poëte.

A Dolēscens tametsi properas, hoc te saxum
rogat
Ut se aspicias, deinde quod scriptum est,
legas:
*Hic sunt Poëtæ Parcuvii Marci sita.
Ossa, hoc volebam nescius ne esses. Vale.*



D E P L A U T E.

P Ostquàm est morte captus Plautus,
 Comedia luget, Scena est deserta,
 Deindè risus, ludus, jocùsque & numeri
 Innumeri simul omnes collacrymarunt.



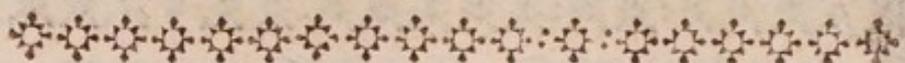
D U S I E U R F A T E A U.

C Y gît le Prévôt F A T E A U,
 Qui fut un vrai fol natureau,
 Et qui battit très-bien sa femme.
 Si priez tous Dieu pour son ame.



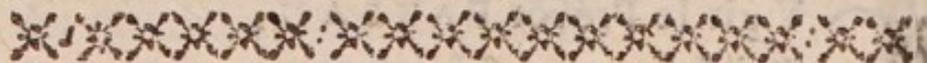
A U T R E.

C Y gît le Prévôt F A T E A U,
 Qui fut un vrai fol dans sa peau,
 Qui ne fit jamais que mentir,
 Sans rougir, sans se repentir.



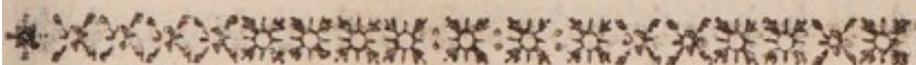
D U M E M E.

C Y gît le Prévôt F A T E A U ,
 Lequel fut un larronneau ,
 Grand trompeur & plein de vice ,
 Sage en quittant son Office ;
 Car lors , s'il ne l'eût vendu ,
 Il eut empêché Justice ,
 En danger d'être pendu .



D' U N N O R M A N D.

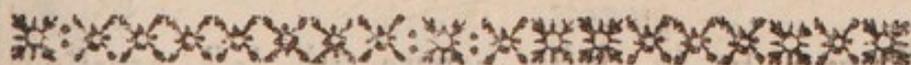
M^E Domini servum genuit Normania
 fœlix ,
 Quam dudum vivam , servus ero Domini :
 Non Græcus genitus sum , sed Normanus ego
 sum ,
 Quam dudum vivam Neustrius usque forem ,
 In cujus doni gratiam , ei dicetur Ave .



E P I T A P H E

Fait avant la mort d'une personne.

I Ci gira , s'il n'est pendu ,
 Où si en la mer il ne tombe ,
 Monsieur qui a dressé sa tombe ,
 Avant qu'être mort étendu.



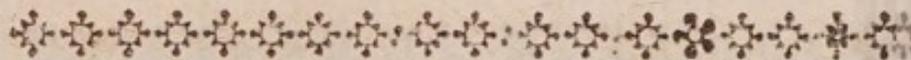
D ' U N F O U R B E .

C Y dessous gît Monsieur C A N O N ,
 C'est douleur de sa départie ,
 Pource qu'il eût été fort bon
 Pour une Chambre mi-partie.



D E P L O T O N .

C Y gît noble Jacques P L O T O N ,
 Qui en sa vie n'eut medecine ,
 Sinon du bon vin de Gylon ,
 Le meilleur qui fût en sa vigne ,



D' U N C H A N T R E :

Par THOMAS MORUS, Chan-
celier d'Angleterre.

H *ic jacet Henricus veræ pietatis ami-*
cus,

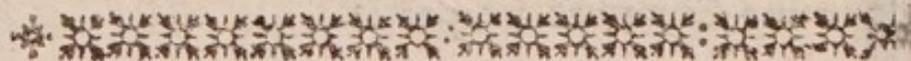
Nomen Abingdon erat, si quis sua nomina
quærat.

Semper & in bella cantor fuit ipse capella

Præter & hæc ista fuit optimus orgaqua-
nista :

Nunc igitur, Christe, quoniam tibi servivisti
iste,

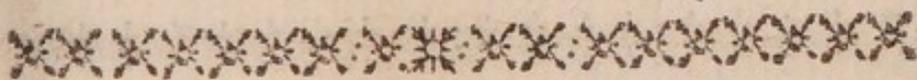
Semper in orbe coli des sibi regna poli.



D' U N Y V R O G N E :

Par un Musicien.

L *A, mi, la, mi, la,*



D' U N H O M M E

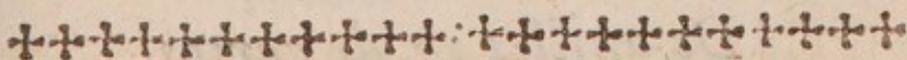
Qui se fâchoit contre la Mort.

CY gît Jean Dabbota Damoyfel, qui mourut le Mercredi avant la Saint Martin, mil trois cent trente-cinq.

O Mors quàm dura, & quàm tristia sunt tua jura?

Si mors non esset, quàm latus quilibet esset,

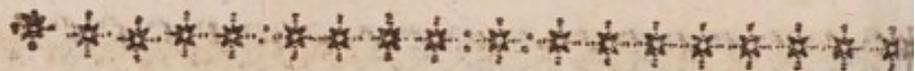
Præterit iste dies, nascitur, origo secundæ
Aut labor, aut requies, sic transit gloria mundi.



D E T I M O N

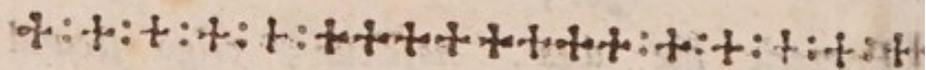
M I S A N T R O P E.

P Endant ma miserable vie,
J'ai eu tout malheur en ce monde.
N'ayez de me connoître envie.
Lecteur, le diable te confonde.



DE GUILLAUME
LE CHATELAIN

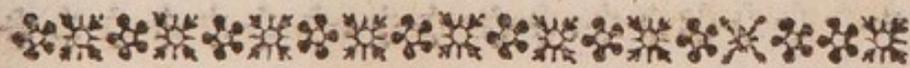
CY gît le Châtelain Guillaume,
Qui scavoit ses Pars & ses Pseaumes,
Et des Loix étoit le plus sage,
Il tint les quatre Baillages.
Tretous l'un après l'autre,
Si en dites vos Patenostres.



D'UN JOUEUR

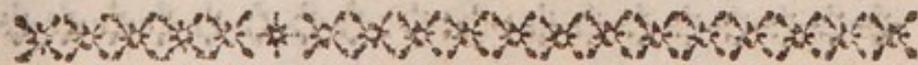
De quilles & de cartes.

CY gît maître Antoine la Molle,
De son vivant prêt à tout faire,
Il avoit quilles, & courteboule,
Et des cartes plus de vingt paires,
Prions Dieu qu'il le mette au rolle
Des Bienheureux en Paradis
En memoire du temps jadis.



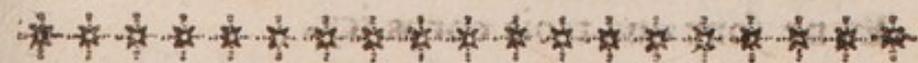
DU SIEUR DEPARTY.

CY gît Guillaume Departy,
 Qui d'un Duc étoit Secrétaire;
 Il est de ce monde party,
 Sans sçavoir qu'il y venoit faire.



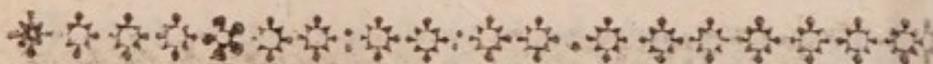
D'UN SERGENT.

Sous ce tombeau gît un Sergent,
 Qui de la Justice fut un bon Agent:
 En son vivant fit tant de captures,
 Qu'il enrage d'être captif dans cette sé-
 pulture.



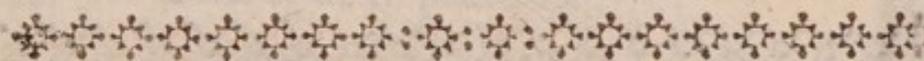
A U T R E.

Antoine de Saumur nâquit 1529,
 Des biens de ce monde il acquit,
 En ce bas territoire il vèquit 30. ans.
 A nature il paya l'acquit 1559.



A U T R E.

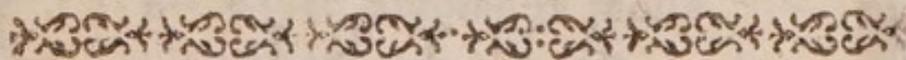
Hic sepultus jaceo. Quare? nescio, nec scis aut nescis, curo: si vales, bene est: vivens valui, fortasse nunc valeo, si aut non, dicere neque.



E P I T A P H E E N I G M A T I Q U E

Qui est à Lincourt près de Lyon.

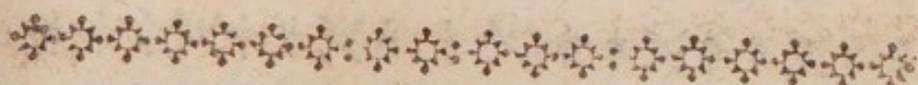
CY gît le fils, cy gît la mere,
 Cy gît la fille avec le pere,
 Cy gît la sœur, cy gît le frere,
 Cy gît la femme & le mary,
 Et ne sont que trois corps icy.



D' E R A S M E.

Hic jacet Erasmus, qui quondam bonus
 erat mus,
 Rodere qui solitus roditur à vermibus.

D'UN



D' U N Y V R O G N E.

H *Ic jacet Amphora vini.*



D E M O N S I E U R

B I R O N.

B I R O N repose ici , qui fut l'honneur de^s
des armes ;

Ne t'informe , passant , quel destin l'a défait

Mais jettant par pitié des soupirs &
larmes ,

Dis que dessus la terre il n'est rien de parfait



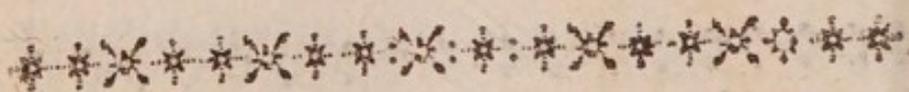
D U M E S M E.

C Y gît ce grand B I R O N , dont l'extrême
vaillance

De nos fiers ennemis a surmonté l'effort ,

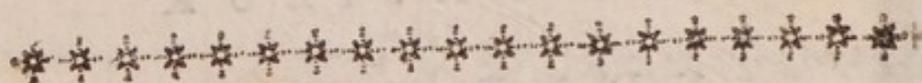
Je te dirois , passant , la cause de sa mort ,

Mais l'honneur des François m'ordonne le
silence.



D'UN POËTE SATYRIQUE.

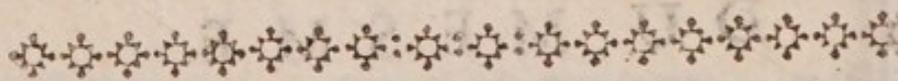
CY gît le Poëte Satyrique,
 Qui l'art d'Amour sçut pratiquer,
 Dames, gardez qu'il ne vous pique,
 Ou qu'il ne vous fasse piquer.



D'UN BROUILLON.

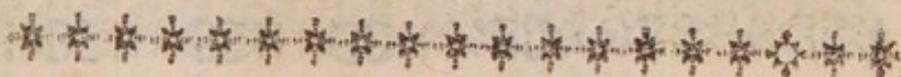
JE nâquis un Broüillon, j'ai vécu en
 broüillant,
 Et voulant tout broüiller, on mit fin à ma
 vie :

Mon esprit se contente aux enfers en brûlant
 Puisqu'il sçait que ma mort a causé broüil-
 lerie.



DE ALEXANDRO MAGNO

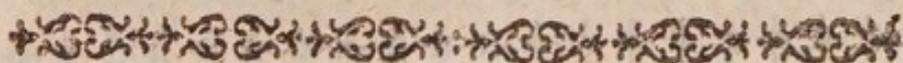
Sufficit huic tumulus, cui non suffecerat
 orbis,
 Res brevis huic ampla est, cui fuit ampla
 brevis.



SONNET.

Votre tête ressemble au marmouzet d'un
 cistre,
 Vos yeux au point d'un dez, vos doigts au
 chalumeau,
 Votre teint diapré, les ferres d'un ormeau ;
 Votre peau, le revers d'un antique registre.
 Votre gorge pendante, un bissac d'un bélître ;
 Votre vieil embonpoint, à celui d'un rameau ;
 Votre langue encolâtre, à celle d'un chameau ;
 Votre bras, à du plomb qui soutient une vitre.
 Vous passez soixante ans, faux-foureau de
 haut-bois ;
 Vous avez vû regner neuf Papes & cinq Rois,
 Et vous êtes encor vétuë à la moderne.

Trouffez votre paquet, vieille, c'est trop
 vécu :
 On vous fera servir à Paris de lanterne,
 Si vous pouvez souffrir un flambeau dans le
 cul.



S O N N E T.

M Agot, en vous peignant, je vous pince
 sans rire,
 Assurez-vous la grace, à ce coup c'est de bon,
 Je veux vous crayonner sur la peau d'un jam-
 bon,
 Et faire mon pinceau de l'argot d'un Satyre.

Je vous fais les sourcils de godron de navire,
 L'œil, de coque-moule, & les dents, de
 charbon,
 Le front de merluë cuite, la barbe d'un char-
 don,
 La bouche d'une éponge & les jouës de cire.

L'oreille, de la peau d'une chauve-souris;
 L'éclat de votre teint, de crote de Paris;
 Et puis je veux vous mettre en taille douce
 & fine,

Au bout d'un grand bâton, ainsi qu'un pa-
 pegay,
 Et que chaque passant, le premier jour de Mai,
 Salisse d'un crachat votre chienne de mine.



S T A N C E S.

L n'est rien si puissant que l'Amour & la
Mort,

La Mort détruit les corps, l'Amour détruit les
ames.

Mais encore l'Amour me semble le plus fort :
Car la vie & la mort reposent sous ses flames.

Amour comme il lui plaît nous fait vivre &
mourir,

Ses rigueurs font mourir, ses douceurs font
revivre,

La mort ayant blessé, ne nous peut plus
guérir,

Et l'amant pour mourir d'amour ne se délivre.

Jusques dans les Enfers Amour nous va
suivant,

La Mort tant seulement nous suit jusqu'à la
tombe :

Au pouvoir de l'Amour l'on retombe souvent,

Au pouvoir de la mort jamais on ne retombe.

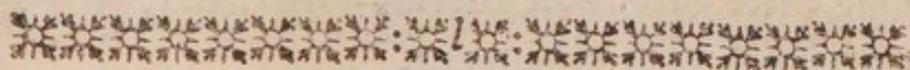
La Mort dont le pouvoir s'amortit dans les
cieux,

Contre des cœurs de terre exerce sa puis-
sance,

L'Amour va triomphant des hommes & des
Dieux,
Et prend force du Ciel, dont il prend sa nais-
sance.

Le malheur de la mort, fin de tous nos
malheurs,
Noye au fleuve d'Oubli nos pénibles pensées :
L'amour, commencement de toutes nos dou-
leurs,
Nourrit le souvenir de nos peines passées.

Si la mort nous ayant au tombeau renfer-
més,
D'un bandeau ténébreux nous fille les pau-
pières,
L'Amour, aveugle enfant, nous tient si bien
charmés,
Qu'il prive la raison de toutes ses lumières.
Amour, fils de Venus; Mort, fille du
Destin,
Seules Divinités que mon ame révére,
Helas ! je vous invoque & reclame sans fin :
Mais l'une m'est trop douce, & l'autre trop
sévère.



S T A N C E S.

A Voir le cœur tout plein de flames,
Et faire les yeux doux aux Dames,

Cela se peut facilement :

Mais de pouvoir en sa vieillesse

Jouïr d'une belle maîtresse,

Cela ne se peut nullement.

Avoir quatre chaussons de laine

Et trois casaquins de futaine,

Cela se peut facilement :

Mais de danser une bourrée

Sur une femme bien parée,

Cela ne se peut nullement.

Dire par tout qu'il est habile,

Reprenant Homere & Virgile,

Cela se peut facilement :

Mais bien qu'il soit d'avis contraire ;

De croire qu'il puisse mieux faire,

Cela ne se peut nullement.

Etre contraint en sa parole,

Avoir dans ses os la verole,

Cela se peut facilement :

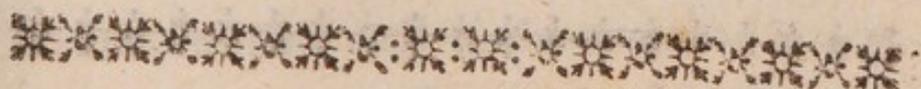
Mais bien qu'il soit hors de Surie :

Que cette gardé soit guerrie,
Cela ne se peut nullement.

Vanter en tous endroits sa race,
Plus que celle des Rois de Thrace,
Cela se peut facilement :
Mais que pour les armes d'hermine,
Il ait beaucoup meilleure mine,
Cela ne se peut nullement.

L'Espagnol en François traduire,
Pour faire sa vertu reluire,
Cela se peut facilement :
Mais bien que son esprit travaille,
De faire pourtant rien qui vaille,
Cela ne se peut nullement.

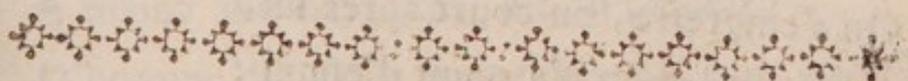
Etre six ans à faire un Ode,
Et faire des Loix à sa mode,
Cela se peut facilement :
Mais de nous charmer les oreilles
Par ses merveilles des merveilles,
Cela ne se peut nullement.



EPIGRAMME.

Sur Mr. CLEMENT, célèbre
Accoucheur, qui a gagné de
gros biens.

Quas bona pars hominum muliebri condit.
in antro,
Ex illo CLEMENS eruit unus opes.



LA DISCIPLINE.

CONTE.

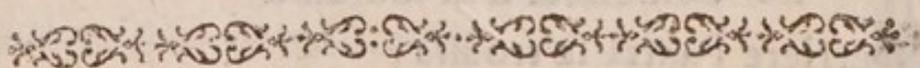
UNe femme se confessa.
Le Confesseur à la sourdine
Derrière l'autel la troussa,
Pour lui donner la discipline :
L'époux non loin de là caché,
De miséricorde touché,
Offrit pour elle dos & fesse.
La femme y consentit d'abord.
Je sens, dit-elle, ma foiblesse ;
Mon mari sans doute est plus fort,
Sus donc, mon pere, touchez fort,
Car je suis grande pécheresse.



EPIGRAMME.

Sur un habile Prédicateur qui ne vivoit pas régulièrement.

L prêche, & parlant en chrétien,
 Il croit annoncer l'Evangile,
 Il enfle un mysterieux rien :
 On l'écoute, on aime son stile,
 On s'empresse, on court après lui,
 A l'entendre on n'a point d'ennui :
 Sur tout on voit prompts à le suivre :
 Nos Esprits fins & délicats ;
 Nais nous apprend-il à bien vivre ?
 Oh non, car il ne le sçait pas.

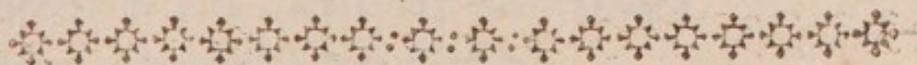


INCLINATION NATURELLE

Qu'ont les hommes pour la volupté.

Chacon la voit, la chérit, la révére,
 Tant soit subtil le Philosophe austère,
 Soudain par elle est pris au trébuchet.

L'enfant naissant aussi-tôt la connoît:
 Venus, Amour, ne font un pas sans elle.
 Volupté fait étouffer le saint zele
 Du Confesseur & du dévot Béat,
 En loup glouton convertir le Prélat,
 En verd-galand transforme l'homme prude,
 Sot rendre sage, & civil l'homme rude.
 De volupté sont miracles fréquens,
 A jeunes gens elle avance les ans,
 A mainte Agnès l'esprit elle dérouille,
 Forme à bons tours & cervelle débrouille.
 A maint Nicaise (soit dit en passant)
 D'homme de Dieu sçait faire un bon vivant.
 Par volupté fut mis Amour en tête
 Du Roi David, du Seigneur le Prophete.
 Son Fils, des Rois illustre original,
 Par volupté devint mari banal:
 Trop bien connu le bon Roi, que sageisse
 Rien lui valoit sans le fruit de lieffe.



SUR NOTRE PENTE

AU MAL.

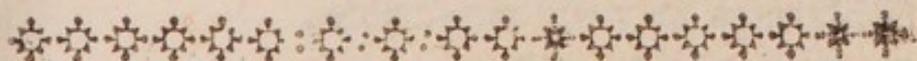
Depuis la fatale chute
 D'Eye & de son époux, Adam,

Nous sentons à notre dam
Qu'au mal nous sommes en bute.
La malice au faux regard,
La fureur à l'œil hagard,
Remords & douleurs amères,
Haine ceinte de vipères,
Tristes fruits de leurs ébats,
Regnent chez nous ici-bas :
L'homme de l'homme l'ouvrage,
N'a reçu d'autre heritage ;
Et cependant, ô malheur !
O triste effet de l'Erreur !
On voit même dans l'enfance,
Convoitant l'Eternité,
L'adolescent invité
De faire à sa ressemblance . . .
Ma foi, tout homme en est là.
Parlez, tant qu'il vous plaira,
Raison, sagesse, morale,
La sottillure originale
Met la sagesse à quia.



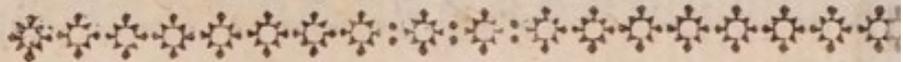
E P I G R A M M E.

LE demon cautuleux & fin
 En un endroit, par sa force magique,
 Pieges tendit à tout le Genre humain ;
 Là fut surpris le sévère Stoïque ,
 Là se damnent cent & cent fois
 Le Roi, le gueux & le bourgeois.
 Du peché qu'il combat, déplorable victime,
 Le Prélat étourdi n'y connoît plus le crime.
 Là, triste effet de notre sort !
 L'erreut qui nous fait naître, y cause notre mort.



A U T R E.

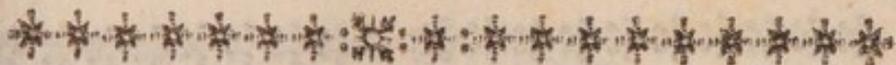
UN jeune gars se confessoit au Pere :
 Las, disoit-il , j'ai commis grand forfait ?
 Perrete & moi, seuls dans un cabinet ,
 Avons pris certain joli mystere . . .
 C'est jeu d'amour ; . . vous sçavez le secret ?
 Hom ! répond le Pater en colere ,
 Fils de Satan ! c'est mystere qui nuit :
 Quand jeune fus, j'enragois de le faire . .
 Dieu soit loüé, reprit le gars contrit ,
 Je suis absous, cet aveu me suffit.



ERREUR ET VOLUPTÉ

Que l'homme contracte en naissant:

Sans deux Démons, Erreur & Volupté,
 Depuis qu'Adam par Satan fut tenté,
 La chose est sûre, homme ne sçauroit naître;
 Et faut penser que l'a voulu permettre
 Dieu qui voit tout, pour notre orgueil punir,
 Qu'est d'engendrer le soucieux desir.
 Honteuse Erreur, qui deux sexes assemble,
 Si Mariage être vie me semble,
 J'y suis trompé, c'est mort en tous les cas:
 Issir, de-là je vois maint embarras:
 A femme faut sa pitance ordinaire,
 De jour, de nuit humecter le lampas;
 Certes, ne sçais plus épineuse affaire
 Que d'être époux. Si toujours ne sont gras...
 Votre Moitié, qui n'aime vie austère,
 Appellera Cocuage au secours:
 Et n'est le tout d'être en la confrairie,
 Autres soucis vous poindront tous les jours;
 Enfants mettront votre esprit à rebours,
 Alors adieu repos & bonne vie.



R O N D E A U.

ENtre deux draps, sans nul apprentis-
fage,

Tout badinant se fait galant ouvrage ;
Esprit n'y faut, ni sçavoir de grand prix,
Sans peines & soins Princes y sont bâtis,
Papes, Savans, Dames de beau corsage.
Si, besogne est d'un excellent usage,
Le vieux Adam l'apprit en Paradis,
Maint aujourd'hui noble chevance a pris
Entre deux draps.

A œil qui craint le Diable en mariage,
Donner lui veux avis prudent & sage :
L'œuvre galant tient homme & femme unis ;
Femme, sans l'œuvre, est vrai Diable en mé-
nage ;
Ange l'aurez, œuvrant debout, assis,
Entre deux draps.



S T A N C E S.

Pauvres maris, consolez-vous,
 Si vos femmes font rage,
 Rongez vos freins & filez doux,
 Armez-vous de courage :
 Priez, soyez en oraison
 Pour les délivrer du Démon.

Le Diable, pour mieux affliger
 L'homme, de Dieu l'image,
 Comme un traître va se nicher
 A certains bas étage.
 Quand Lucifer s'est placé-là,
 Dites : *Domine libera.*

Cet étage est... l'on m'entend
 Sans autre commentaire.
 Bile noire, détour fréquent,
 Artifice, mystère,
 Infidélité, trahison
 Y sont les agens du Démon.

Satan & la femme ont toujours
 Quelque subtile affaire :

Tous deux ont l'esprit à rebours,
 Cœur faux, ame légère :
 Tous deux se disputent sans fin
 A qui fera le plus malin.

De femme le malin Satan
 Emprunte la figure ;
 Plus d'une fois on s'y méprend :
 Adroite est l'imposture.
 Puis il se montre tour à tour
 Femme de nuit, Diable le jour.

On recherche chez les Savans
 S'il est Diable femelle :
 Mal-à-propos, ces bonnes gens
 S'épuisent la cervelle :
 Qui d'entre vous, leur dira-t-on,
 N'épousa féminin Démon ?

Socrate, les Anciens l'ont dit,
 Fut regi par un Diable.
 Quel Diable ? le malin esprit ?
 Une femme intraitable.
 Méchante femme à la maison
 Est plus Diable que le Démon.

Si la femme n'a du pain cuit
 Toujours bonne fournée,

Mariage est état maudit ,
 Epoux ame damnée.
 Mais hélas ! Satan nuit & jour
 Se tient à la gueule du four.

Le pauvre homme enfourne son pain
 Et le cuit à sa perte ;
 Car Satan dangereux & fin
 Tient toujours porte ouverte.
 La femme tempête , maudit ;
 L'époux jure , le Diable rit.

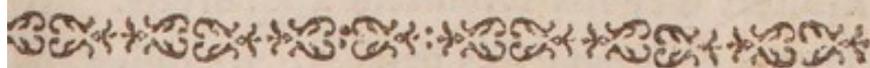


E P I G R A M M E.

UN Papelard épris de convoitise ,
 Le corps en rut, le cœur humble
 contrit,

Gente nonain piquoit sur un châlît.
 Sus , disoit-il , que Satan j'exorcise ;
 Le vieux serpent à bruler nous induit ;
 En bons enfans , dans les eaux de liesse
 Faut étouffer cette flamme traitresse :
 Foi de Pasteur , j'y perdrai mon latin ,
 Ou je ferai déloger le malin.
 Le bon Pasteur se dépêche , bataille ,

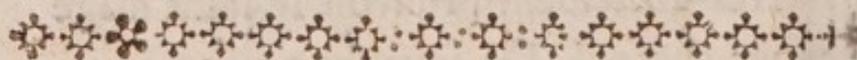
ouffe le Diable , & le mene bon train :
 de-là, de tête, il heurte le lutin,
 ans que des coups l'esprit malin se chaille.
 ors, l'assaillant s'écria, Dieu benit,
 ombien je faux ? Ma sœur, il est écrit
 ue le malin tentera le fidele.
 alte aux assauts, puisque brûler nous faut
 ant que vivrons : ouais, reprit aussi-tôt
 a sainte sœur, vous me la baillez belle,
 erfévérance est précepte d'enhaut.
 on Reverend, recueillons notre zele,
 ant fut affreux le peril, ne me chaut.



A U T R E.

Certain gaillard, la terreur des maris,
 Très-doctement prouvoit le saint usage
 d'amour charnel. De jour sont assouvis
 desirs impurs; bruits, chagrins de ménage
 en sûrement jusqu'au soir sont bannis :
 la nuit d'amour dose réitérée,
 peut reposer jusques au lendemain:
 au temps d'hyver, amour vif & badin
 rechauffera mieux que robbe fourrée :
 au mois de Juin baume n'est plus subtil,

(Pour ce qu'alors point d'esprit volatil)
 Qu'un trait d'amour pris, non outre mesurant
 En bonne fête, amour dompte nature,
 Chasse le Diable & nettoye le cœur,
 Du faux vouloir ôte la folle ardeur.
 De tels propos grande fut l'efficace.
 Femmes, agnès, veuves, jeunes tendrons
 De l'orateur retinrent les leçons.
 Humble, dévot défenseur de la grace
 De convertis n'eut si belles moissons.
 Froid délogea maint & maint pucelage,
 Baume de Juin mit luxure aux abois,
 Jeunes muguets, suppôts de cocuage,
 Milliers d'époux soumirent à ses droits.
 Toutes craignant fols pensers, vie oisive,
 De cetui point accrûrent leur *Credo* :
 En Israël ne fut zele plus beau,
 Plus grande foi, penitence plus vive.



A U T R E.

Pour vivre chaste il faut être vieillard.
 Chaste penser vient avec barbe grise.
 Près jouvenceaux n'est sainteté de mise,
 Mais croître en eux la verrez sur le tard.

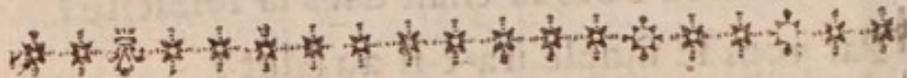
Décoctions, extraits de minéraux.
 A rien servoient drogues d'Apotiquaire.
 Alix mouroit. On lui donne un clistere :
 Alix mouroit. On la seigne aux deux bras;
 Tout aussi peu. Je ne m'y connois pas,
 Dit le Docteur, & soudain désespere,
 Pinçant sa barbe, & reculant trois pas.
 Vint un second, qui n'en sçut davantage,
 Fors que nommoit force mots en latin,
 Signoit ar rêts en inconnu langage.
 Des deux aucun du mal ne sçut le fin.
 Un tiers venu, d'heureuse expérience,
 Dit, recipe le rameau de science,
 Tenez-le bien & ne lâchez la main,
 Puis le placez . . . Vous sçavez tout le train
 A tant qu'aurez de bon suc abondance,
 Ainsi vivrez par le rameau vital.
 Mieux n'eût parlé le divin Esculape,
 Hyppocrate mieux n'eût connu le mal.
 Sœur Alix mord aussi-tôt à la grape,
 Et du rameau tire un suc pectoral,
Quantùm satis, on augmente la dose.
 Chaque nonain voulut sçavoir la chose;
 Et le Docteur fut Medecin banal.



A U T R E.

SAuver une ame, adoucir sa douleur,
 Domper la chair, ramener la sagesse,
 Guérir l'infirmes & croire à son Pasteur,
 C'est charité, répétoit à confesse
 Messire Imbert : vous sentez-vous, ma sœur
 Ce saint desir, cette divine ardeur
 A convertir une ame péchereffe ?
 Soutiendrez-vous la chair dans sa foiblesse ?
 Par vous le simple ira-t-il au salut ?
 D'un pur amour payerez-vous le tribut ?
 Je le payerai, reprit la Convertie :
 Pour le prochain je vous offre ma vie,
 Pour un pecheur soins ne seront omis.
 S'il faut ainsi gagner le Paradis,
 Sans différer, éprouvez mon courage :
 Lors présentant la piece de ménage,
 Le Pere dit : Venez, sainte Brebis,
 Par des effets confirmer ce langage,
 Si de la foi votre zele est l'ouvrage.
 Dans ce fauteuil, l'esprit en oraison,
 D'ici, ma sœur, éloignez le Demon.
 Grande est l'enflure, subtil est le poison.
 Ainsi le Diable, ennemi de justice,

A vos Pasteurs cause par malefice
 En cet endroit forte convulsion :
 Faut que par foi cette chose mollisse.
 Quand me verrez en vive émotion,
 Dites alors : le Seigneur vous guerisse;
 Si passera le traître Lucifer
 Sous le fauteuil retournant en enfer.
 En bon succès se parfit l'exercice,
 Zele fut grand, charité n'y manqua.
 Messire Imbert beaucoup mieux s'emporta.
 Mains Peres sont plus ardents à cela
 Qu'à chanter messe & réciter l'office.



E P I G R A M M E.

Q uand Jean si rempli d'amitié,
 Dit que sa femme est sa moitié,
 Je trouve qu'il a bonne grace;
 Car si dès qu'il est endormi,
 Un autre succede en sa place,
 Elle n'est à lui qu'à demi.



SONNET.

TOi, qui meurs avant que de naître,
 Assemblage confus de l'Être & du Néant,
 Triste Avorton, informe Enfant,
 Rebut du Néant & de l'Être.

Toi, que l'Amour fit par un crime,
 Et que l'honneur défait par un crime à son
 tour,

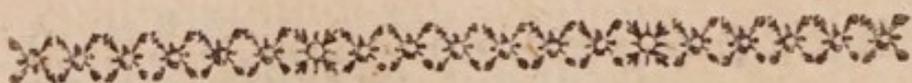
Funeste ouvrage de l'Amour,
 De l'honneur funeste victime :

Donne fin aux remords par qui tu t'es
 vengé :

Et du fond du Néant, où je t'ai replongé,
 N'entretiens point l'horreur dont ma faute est
 suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort:
 L'Amour malgré l'honneur t'a fait donner
 la vie;

L'honneur malgré l'Amour te fait donner la
 mort.



L E T E M P L E

D E L A M O R T .

Sous ces climats glacés où le flambeau du
monde,

Epanch' avec regret sa lumière féconde ,
Dans une isle déserte est un vallon affreux ,
Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux
Là sur de vieux cyprès dépouillés de verdure^e
Nichent tous les oiseaux de malheureux au-
gure :

La terre pour toute herbe y produit des poi-
sons ,

Et l'hyver y tient lieu de toutes les saisons.

Tous les champs d'alentour ne sont que ci-
metieres ,

Mille sources de sang y font mille rivieres ,
Qui traînant des corps morts & de vieux
ossements ,

Au lieu de murmurer font des gemissemens.

Au creux de ce vallon , dès l'enfance du monde ,

Est un Temple fameux d'une figure ronde :

Quatre portes de fer en quatre endroits di-
vers ,

Par l'ordre des Destins partagent l'univers ;
L'une est vers le Couchant, & l'autre vers
l'Aurore ,

L'une voit le Sarmate, & l'autre voit le More ;
Et là viennent en foule, & sous d'égales loix
Les jeunes & les vieux, les peuples & les Rois.
La vieilleffe, la fièvre, & les douleurs mor-
telles

Sont de ces huis sacrés les portieres fidelles :
Leurs habits sont de deuil, & cet obscur
manoir

A ses funestes murs entourés de drap noir ,
Où des flambeaux de poix les lumieres fune-
bres

Par leurs noires vapeurs augmentent les tene-
bres.

Un monstre sans raison, aussi bien que sans
yeux ,

Est la Divinité qu'on adore en ces lieux.
On l'appelle la Mort, & son cruel empire
S'étend dessus les jours de tout ce qui respire.
L'objet le plus charmant que voyent les mor-
tels ,

Venoit d'être immolé sur ces fameux autels ;
La place d'alentour étoit toute sanglante ,
Et rougissoir encor du meurtre d'Amaranthe ,
Alors que Lizidor, dont le funeste amour

Est connu de tous ceux qui connoissent le
jour,

L'ame de désespoir & de fureur atteinte,
Dans ce Temple sacré proféra cette plainte :
Puissante Déesse, qui portes dans tes mains
Ce vieux sceptre roüillé craint de tous les hu-
mains,

De qui l'aveuglement ne respecte personne,
Et n'épargna jamais ni sceptre ni couronne ;
Toi, qui regnes par tout, & dont tous les
mortels

Doivent enfanglanter les mains & les autels ;
Toi, qui par une loi de tout âge suivie,
Dois donner le trépas à qui reçoit la vie,
Ne ferme point l'oreille, écoute ce discours :
Je ne viens pas ici pour prolonger mes jours,
Mes vœux sont de mourir, de cacher sous la
terre

Une ame à qui les Cieux ont déclaré la guerre,
De dépouïller ce corps de la clarté du jour,
Et ne retenir rien, si ce n'est mon amour.
Unique reconfort des douleurs incurables,
Par où sont à couvert les esprits misérables,
Déesse, qui conduis aux infernales eaux,
Frappe, je tends le sein à tes sacrés couteaux :
Ne prive pas mon cœur d'un espoir légitime,
Et ne refuse pas le coup à ta victime.

Les autres oubliant qu'on les a fait mortels,
Se font traîner par force aux pieds de tes
autels.

Ce murmure confus, & ce confus carnage,
De corps si différens de rang, de sexe, d'âge;
Ce fer fumant de sang que l'on vient d'épan-
cher;

Ces têtes & ces bras épars sur ce bûcher;
Ces flames que le temps ne voit point amorties;
Ces pleurs mêlés aux cris des mourantès hos-
ties,

Tout ce tragique apprêt les fait déjà souffrir;
Ils se laissent ôter ce qu'ils devoient offrir,
Et faisant à regret ce que le Ciel demande,
Leur lâcheté noircit leur gloire & leur of-
frande.

Leur maintien devant toi n'a rien que d'in-
décent,
La peur pour un trépas leur en fait craindre
cent.

Le feu perd dans leur sein l'honneur de son
office,

Le Prêtre fait un meurtre au lieu d'un sacrifice,
Et prophane ses mains en rompant les accords
Que la nature a mis entre l'ame & le corps.
De moi, que ton saint bras s'arme contre ma
tête;

Qu'il fasse dessus elle éclater sa tempête,
 J'ai bien assez de cœur pour ne reculer pas,
 Et voir tomber le coup qui porte le trépas :
 Mes yeux seront sans pleurs, & ma bouche
 sans plainte,
 Mon corps sans tremblement, & mon ame
 sans crainte.

Ne crois pas que le temps qui tarit tous les
 pleurs,

Cet heureux medecin de toutes les douleurs,
 Lui, de qui tant d'amans ont senti le remede,
 En apporte jamais au mal qui me possede ;
 En vain tout l'univers le voudroit secourir,
 Toi seul as dans tes mains ce qui le peut
 guerir;

Et pour te faire voir comme il est incurable,
 Apprens ce que mon sort a de plus déplorable.
 Entre un nombre infini d'adorables beautés
 Qu'enfanta dans ces murs la reine des Cités,
 Paris dont l'univers ne voit point de pareille,
 Chacun sçait qu'Amaranthe étoit une mē-
 veille :

La gloire de brûler aux flames de ses yeux
 Contentoit les desirs des plus ambitieux,
 Et ses fers captivans les ames des plus braves,
 Faisoient autant de Rois comme ils faisoient
 d'esclaves.

Amour de qui les feux m'ont été si cuifans ,
 Me fit voir cette belle en ses plus jeunes ans :
 Sa main mal-assurée , & ses regards timides
 firent sur moi l'essai de leurs traits homi-
 cides :

Ce fut devant mon cœur qu'elle apprit à tirer ,
 Mon cœur fut le premier qu'elle fit soupirer ,
 Et mes yeux arrosant ses belles mains de lar-
 mes ,

Payèrent les premiers le tribut à ses charmes.
 Mais comme le premier entre tous les mor-
 tels ,

Je lui rendis des vœux & bâtis des Autels ,
 Aussi de tant d'amans épris de cette gloire ;
 Amaranthe me crut digne de sa victoire ,
 Ma conquête lui plût , & mon cœur enflammé
 Ne l'aima pas long-temps , sans qu'il en fut
 aimé :

Sa glace se fondit aux ardeurs de ma flamme ,
 Son ame compatit au milieu de mon ame ,
 Son cœur de ses soupirs honora mes douleurs ,
 Ses beaux yeux pour des pleurs me donnèrent
 des pleurs ,

sa voix me consola dans mes plus fortes
 gênes ,

Et sa divine main vint soutenir mes chaînes :
 J'étois l'unique objet de ses affections :

Ma tristesse & ma joye étoient ses passions :
 Ma crainte dans son ame excitoit mille craintes,
 Et mes moindres douleurs faisoient naître ses
 plaintes.
 Deux cœurs ne respiroient que les mêmes
 desirs,
 Et deux cœurs ne pouffoient que les mêmes
 soupirs.
 Ici je te permets trop fidelle memoire
 De cacher à mes yeux le comble de ma gloire,
 Ne me fais point trouver dans ses bras languis-
 sans,
 Ne mets point son beau corps au pouvoir de
 mes sens ;
 Que toutes ses faveurs passent pour des men-
 songes,
 Et tant d'heureuses nuits me soient autant de
 songes.
 Dérobe à mon penser ces précieux trésors,
 Qui me firent aimer son esprit & son corps ;
 Donne à tant de beautés une ame inexorable
 Fais-la moi sans pitié, si tu m'es pitoyable,
 Et pour rendre aujourd'hui mon mal moins
 rigoureux,
 Fais-la moins aimable, ou me rend moins
 heureux.

Mais j'ai beau me flater pour soulager ma
peine,

Elle fut toujours belle, & jamais inhumaine,

Son ame fut d'accord avecque mes desirs,

Et je soupirai peu qu'au milieu des plaisirs ;

De tant de passions dont nous sommes la
proye,

J'ignorois presque tout, hors l'amour & la
joye :

Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que
moi,

Et je goutois un bien aussi pur que ma foi.

Las ! il fut aussi pur, mais non pas si durable,

Et ma felicité fut un songe agréable :

Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair,

Qui dans l'obscur nuit brille au milieu de
l'air ;

Son jour rit à nos yeux, mais il porte la
foudre

Qui frappe, qui terrasse, & qui réduit en
poudre,

Et nous sert bien souvent de funeste flam-
beau,

Pour mener nos esprits vers la nuit du tom-
beau.

J'étois dans les transports des premières de-
lices ;

Dont Amour couronna mes fideles services,
 Lorsqu'une ardente fièvre assaillit la beauté
 Qui dedans ses liens tenoit ma liberté.
 Il n'est rien ici bas qui ne soit périssable,
 Les plus fermes rochers sont assis sur le sable,
 Les trônes & les Rois son rongés par les vers,
 Et deux points sont l'appui de ce grand Uni-
 vers.

Tout fléchit sous les loix des fieres Destinées,
 Tout paye le tribut au tyran des années,
 Et nos peres ont vû son bras audacieux
 Renverser leurs autels, & froudroyer leurs
 Dieux.

Amaranthe languit d'une fatale atteinte,
 Sa constance à son mal veut dérober la plainte.
 Et, comme dans un fort, se retire en son cœur,
 Mais il s'en rend le maître, & le traite en
 vainqueur:

La fièvre en ce beau corps orgueilleuse &
 hautaine
 Sur des ruisseaux de sang serpente & se pro-
 mene,

Et, le feu dans la main, menace du tombeau
 Tout ce que la nature a de riche & de beau.
 Elle efface les fleurs sur son visage écloses.
 Y fait jaunir les lys, y fait pâlir les roses,
 Et ravit à son teint cet éclat rompareil,

Qui ne devoit perir qu'avecque le Soleil :
 Ses yeux dont les rayons illuminoient mon
 ame,

Ne jettent plus de traits, ne jettent plus de
 flame ;

Ces beaux astres n'ont plus leur mouvemens
 si prompt,

Et la seule douleur regne dessus son front ;

De moment en moment sa peine devient pire,

Son ame la ressent, sa bouche la soupire ;

Elle, pour qui l'on vit soupirer tant d'amants.

soupire à cette fois sous l'effort des tourmens,

Et par de tristes cris qu'interrompent ses
 plaintes,

Etonne mon amour & réveille mes craintes.

J'accuse de mon sort & la terre & les Cieux,

Et je rends criminels les hommes & les

Dieux ;

Je deviens furieux & contraire à moi - même,

Mon cœur forme des vœux, & ma bouche

blasphême :

J'implore son secours, & blesse leur bonté,

Et mets le sacrilège avec la pieté.

Ce qui plus me travaille en ma triste avan-

ture,

Est qu'il me faut cacher le tourment que

j'endure,

Je voile mes ennuis, je dévore mes pleurs,
 J'interdis ma parole à mes justes douleurs,
 Je fais mentir mes sens, ma voix & mon vi-
 sage,

Je feins d'avoir du calme au milieu de l'orage,
 J'ai l'espoir dans la bouche, & l'effroi dans le
 sein,

Et plus que demi-mort, je contrefais le sain.
 Mais qui peut long-temps feindre aux yeux
 de son amante ?

Qui peut voir d'un œil sec sa Maîtresse mou-
 rante ?

Quand ma raison m'eût dit qu'un ouvrage si
 beau

Devoit dans peu de jours enrichir un tom-
 beau,

Amour me fit bien prendre un autre person-
 nage :

Je change de couleur, je change de langage,

Et tous mes sentimens revoltés contre moi,

Temoignèrent ma crainte, & trahirent leur foi.

Cette Belle malade interprete mes larmes,

Explique mes soupirs, juge de mes allarmes,

Elle lit sur mon front son lamentable sort,

Et voit dedans mes yeux les signes de sa mort.

Ce n'est pas son tourment, mais le mien qui

Poutrage ;

Son mal , & non le mien , étonne mon courage ,
 Nous ressentons tous deux ce que nous n'avons
 pas ,

Elle plaint ma douleur , & je crains son trépas.
 Pour les maux étrangers nos ames font pas-
 sibles ,

Et nos propres malheurs nous trouvent insen-
 sibles.

La fièvre cependant se rit de nos douleurs ,
 S'accroît par nos soupirs , s'enflamme par nos
 pleurs ,

En son ardeur fait voir que toute son envie
 Est de borner le cours d'une si belle vie.

Amaranthe voyant qu'un fort injurieux
 Alloit bien-tôt fermer & sa bouche & ses
 yeux ,

Me tendit en pleurant sa belle main trem-
 blante ,

La mit dedans la mienne , & d'une voix mou-
 rante ,

Exprima dans ces mots sa vivante amitié :

Mais hélas ! ses soupirs en dirent la moitié :

C'en est fait , à ce coup la vigueur me délaiss-
 se ,

Je vais perdre la vie , & tu perds ta maîtresse ;
 Je meurs , mais je meurs tienne , & la sévère
 loi ,

Qui peut tout sur mes jours , ne peut rien sur

ma foi ,

Et ton beau nom , qui fut mon tourment &

ma gloire ,

Malgré l'Arrêt du sort , passera l'onde noire :

Ah , mon cher Lizidor ! que je puis bien nier

Que l'espoir soit en nous ce qui meurt le

dernier ,

Puisque pour mon supplice , il est vrai qu'es

mon ame

Je n'ai plus d'esperance , & j'ai beaucoup de

flame !

Je n'esperé plus rien , mais hélas ! j'aime encore

Je renonce à la vie , & non à Lizidor :

Ma force diminuë , & mon desir augmente ,

Ma lumiere est éteinte , & mon ardeur vivante

Je ne la quitte pas même en quittant le jour :

Et perdant mon amant , je garde mon amour

Le soupir qui poussa cette belle parole ,

Comme un globe enflammé vers les astres

s'envole.

Amaranthe sans voix , sans poulx , sans mou

vement ,

Tombe dedans les bras de son fidele amant

Qui ne pouvant mourir auprès de cette Belle :

Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur

mortelle.

Déesse, qui connois l'excès de mes malheurs,
N'épargne point mon sang, mais épargne mes
pleurs,

Et permets que j'abrège un discours si funeste,
Mon extrême douleur te dit assez le reste :

Tu vois par ce récit qui dépeint mes amours,
Si mon tourment a tort d'implorer ton se-
cours ;

Si je puis vivre encor sans me noircir de cri-
mes,

Et si mes tristes vœux ne sont pas legitimes.

Viens mon unique espoir, tu vas en tant de
lieux,

Où ton nom est l'effroi des jeunes & des
vieux,

Approche, que ta main en meurtres si fé-
conde

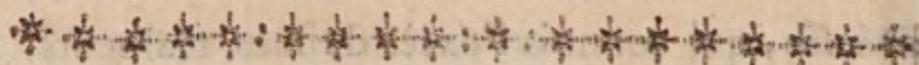
Fasse un coup aujourd'hui qui m'ôte de ce
monde ;

Lance un trait dessus moi ; je ne demande
pas

Un de ceux dont les Rois reçoivent le trépas,
Le moindre suffira pour détacher mon ame,

Et couper de mes jours la malheureuse trame.

Mais c'est trop te prier, & c'est trop discourir,
Essayons si sans toi nous pourrons bien
mourir.



LES FRUITS

DU MARIAGE.

CONTE EN PROSE.

IMITE' DE RABELAIS.

AU temps jadis, ou quelques siècles, lustres, années, mois, semaines, jours & minutes, après que Dieu eût tiré du chaos l'Univers, & de rien formé nature, le Créateur courroucé contre forfaits & mauvaises mœurs des hommes, soit résolu les punir très-grièvement. Chroniqueurs & Historiographes ne disent si cetui fait arriva en après ou avant le déluge, & si lors y eut Eclipse, ou Comete, ou Monstre, ou tel autre présage funeste; ni en quel an de Période Julianne ou du Monde, ou de combien distant de la premiere Olimpiade.

Toujours est notoire qu'alors Dieu, pour homme châtier, voulut iceux abandonner à tout mauvais sens. Mauvais sens est éloignement de droite raison; droite raison est contraire à orgueil & erreur: Or ainsi droite raison n'est fille du péché originel; car péché originel n'engendra raison. Ains au contraire passions, desirs sans regles, volonté outre mesure. Alors un petit Diable nommé Amour, joli, riant, enfantin, badin, tabourin, pleureux, & malin paillard, vint ici-bas, ne sçais d'où issu, ses grands jours tenir & besoignes apporter à tout être ayant vie. L'homme sur-tout eut sa bonne part, & voire se trouva partagé de moitié, quart & un huit plus que autres animaux; puis fut promené par icelui petit Diable d'Amour en tout mauvais sens & dérèglement. Or ceci est selon l'opinion des Naturalistes, qui disent

homme plus amoureux & lascif
 que tous animaux volatiles, rep-
 tiles, quadrupedes & poissons.
 Un autre Diable s'en vint auffi-
 tôt inquiet, hatif, non patient,
 étourdi & fretillant, nommé De-
 fir. Celui-ci à l'autre de bon vou-
 loir s'attacha, & point ne voulut
 s'en départir; si que Amour ne
 marcha plus sans Desir. D'iceux
 naquirent en bref peuplades &
 colonies de Diables, qui tout gâ-
 terent & enlaidirent, hommes
 rendant dès-alors, comme sont
 encore aujourd'hui & seront jus-
 qu'à la fin des siècles, *Amen*, Pail-
 lards, Ribaux, surprenant simples
 par fallaces, n'allant en besoigne
 rondement, prenant pücelages,
 femmes engrossant, cocufiant bon
 maris, rendant épouses coquet-
 tes. Ainsi qu'est écrit, chose nou-
 velle n'est sous le Soleil; car croire
 ne faut que soyons plus mauvais
 que nos Progeniteurs & Aveuls.

Peres. C'est de le croire folie de Poëtes, visions de Philosophes, & songes de Gens jeunes; car iceux sont dangereux fanatiques, d'autant que difficile chose est que bons & sereins restent les esprits, étant le corps en inaction. Or revenons à nos moutons: nos Diables bien-tôt prirent humaine figure, ou soi logerent en homme, comme vous voudrez mieux. Maints alors aimerent lucre, & furent Diables de Marchands. Autres furent Diables de Libraires, & rognèrent les ongles aux Auteurs. Maints se firent Diables d'Eglise, & furent Diables de Pasteurs par subornations. Autres furent Diables de Medecins, & guerirent de tous maux, sans compter le reste. Autres Diables d'Avocats, & n'y perdirent leur proufit. Autres Diables de Dévots, & firent saintement par tours & détours plus de besoin que de bruit. Autres Diables

de Libertins , & firent plus de bruit que de besoigne. Autres logerent en Convent , & là sous cape riant mirent à mal honnêtes gens , iceux venoient tôt , gras , gros , frais drus , & me sembla que fredonoient tous en leurs étuits , calamités & miseres sur le genre humain. Aucuns entre eux me parurent ambigus , & d'esprit , ayant obstructions de verité , pour ce que bien fort se plaisoient à retenir mentalement pour aviser ce que voyent bon & profitable. Autres furent Princes & Grands , gouvernoient diablement le monde , & avoient toujours une barriere de flateurs qui empêchoient la verité de parvenir jusqu'à eux. Diables furent mariés , & ne garantissoient cornes , à fuer d'aher auprès leurs femmes. Aucuns furent Diables Philosophes. Aucuns Diables de Cour. Diables de Guerre , où le plus fort est le plus just

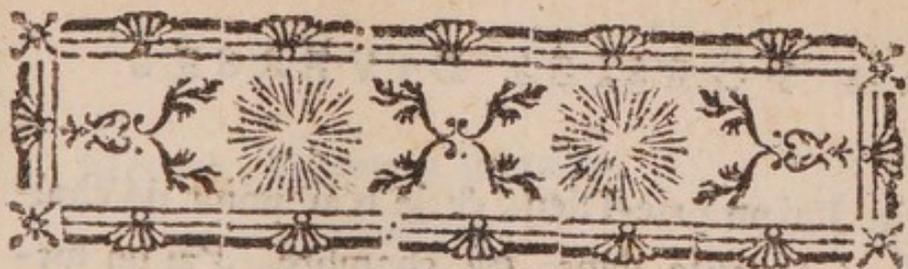
Diabes en intrigues. Diabes en procès & villanie. Diabes vieillards , fins & routinés au possible. Diabes enfans , apprenant malice , & icelle pratiquant par imitation. Diabes critiques , qui rien ne trouvoient à leur gré. Diabes riches qui tiennent leur mérite dans la poche. Ainsi se trouva le monde séduit par des légions de Diabes issus d'Amour & de Desir. Or avint un jour que le grand Diable assigna tous les diableteaux , pour voir si par eux étoit bonne besoigne faite. Iceux rendant compte , presenterent leurs Registres en rolle de parchemin , tenant en longueur que treize mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf aulnes & trois quarts. Le grand Diable en rit de joye & voire à gorge déployée : vertu non des Saints , fadaise n'est-ce dit-il ; le monde est nôtre , & nous faut songer à n'avoir jamais moisson plus petite.

Adonc repartit un Diable lay, à mariage faut, de par les Diabes, aiguillonner tous les hommes. A quoi répondit éloguement un Diable d'Eglise ayant grand nez & le reste, homme frere, mariage n'y duit; car trop bien ont Diabes d'Eglise nombre d'Enfans hors de mariage: iceluy fut interrompu par un Diable Medecin, lequel déclara hippocratiquement mariage n'y être utile, d'autant que très souvent si fait par coutume mortification de parties & extinction de volupté, non sans obstruction de genitale vertu es vases spermatiques; si que de vigueur plus n'y a, d'où s'en suivent Cornes, bruit en ménage, &c. *Vide Mollervin de Cornutis.* Alors bien à point survint à tous ces discours un Diable de Cour, tout fringotant, poudré & parfumé jusqu'aux fesses. Icelui ayant le pied dextre en l'air, déclara moyen d'être

d'actre diablerie n'être plus grand ni vertu meilleure, qu'une bénédiction matrimoniale sur personnes conjoints inégalement, sçavoir est d'humeur, d'âge, de bien, de qualité, d'esprit, de volontés tout contraires. Ainsi seront force cocus, bâtards, & aurez nobles moissons par chacun an. Pour ce, Monseigneur, ferez publier à son de trompe, que mariages soient tels de tout point; & vous trouverez que très-bien en tous temps peuplé fera votre Enfer de Diables, diableteaux, diabolotins, diableteffes & diabletines. Ménages seront pleins de noises cent fois par jour, maris se donneront au Diable, foi n'auront femmes ne loyauté envers leurs époux, enfans parmi les débats croîtront en malice. A ce battirent des mains tous les Diables. Un chacun d'eux y trouva son compte. Mariages furent, pour

être damnables à bon escient toujours faits inégalement : Ainsi allerent à tous les Diables gens mariés comme larrons au gibet, Moines à l'Office, & Prêtres à l'Offrande.





OEUVRES
DE MONSIEUR
LA CHAPELLE.

LETTRE.

De Monsieur la Chapelle à Monsieur Moreau, écrite de Saint Lazare, à l'âge de vingt ans.

* * * * *
* J * * * * *
* E ne vous ferai point ici la
* description de la Maison de
* Saint Lazare où je suis, puis-
* que je vous la vais faire en
* vers; je me contenterai seu-
* lement de vous dire, pour vous exciter à com-
* passion, que je suis dans un lieu où on me
* donne tout ce qui m'est inutile, & rien de ce
* qui m'est nécessaire. J'ai un benitier, & je
* n'ai point de pot de chambre auprès de mon

lit. J'ai un prie-Dieu, & je n'ai point de chaise ni de table dans ma chambre. J'ai un surplis, & je n'ai point de chemise. J'ai un bonnet pour le jour, & je n'en ai point de nuit. J'ai une soutane, & je n'ai point de robe de chambre. J'ai des pantoufles, & je n'ai point de souliers. A table, j'ai de serviettes, des assiettes, des couteaux, des cuilliers, & je n'ai rien à manger. Enfin, Monsieur, dans les conversations je n'ai que des gens qui m'importunent, & je n'en ai point qui me divertissent; car tous leurs entretiens ne sont que des invectives contre les vicieuses coutumes du siècle, & de s'emporter particulièrement contre ceux qui, au lieu de dire je me recommande à vos bonnes graces, disent, quand ils se quittent, je suis votre serviteur.

S T A N C E S.

T OI, qui nous fais voir la sagesse
 Jointe avec la vivacité;
 Toi, qui ravis la liberté
 Aux Dames par ta gentillesse,
 Comme aux hommes par ta bonté,

Moreau, le pauvre solitaire,
 Qui, sans ta consolation,
 Seroit mort dans la mission,
 En ce peu de mots te va faire,
 Une triste description.

Dans une froide plaine assise
 Est une chétive Maison,
 Où jamais ne fut un tison,
 Et qui ne peut parer la Bize,
 Que par quelque foible cloison,

Ceux qui ce logement bâtirent,
 Desirant se mortifier,
 Et n'y faire rien que prier,
 Une grande Eglise ils y firent,
 Et pas une cave ou grenier.

Je puis dire que rien ne fume
 Jamais en ce funeste lieu,
 Et qu'on n'y voit jamais de feu,
 Que quand aux Vêpres on allume
 L'encensoir pour honorer Dieu.

Là, de pauvres gens pâles, blêmes,
 Secs, tout meurtris & décharnés
 Par les coups qu'ils se sont donnés,

Disent qu'assurément eux-mêmes,
Et tous les autres sont damnés.

Nuit & jour ils sont en prières,
Tant ils ont crainte de l'enfer,
Et pour mieux surmonter la chair,
Se donnent cent coups d'étrivières,
Ce qui s'appelle en triompher.

Ce lieu où sans sonner sonnette,
Personne n'entre ni n'en sort,
Est le lieu d'où moins vif que mort,
Je t'écris que cette retraite
Commence à me déplaire fort.

Mais afin qu'on ne puisse dire,
Que pour peu de difficultés,
Mes semblables sont rebutés,
Mon dessein est de te décrire
Mes moindres incommodités.

Ma Chambre ou plutôt une armoire,
Que l'on a fait pour me serrer,
D'abord qu'on me la vint montrer,
Me fit rire, & j'eus peine à croire
Que j'y pusse jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,
Un Aquilon froid & mutin

Me fait trembler soir & matin ;
 Car pour me parer de la rage,
 Mon plus gros mur est de sapin.

Apprens maintenant la structure
 De nos misérables grabats,
 Deux ais servent de matelas,
 Un tapis verd de couverture,
 Et deux serviettes de deux draps.

Dès que j'abbaisse les paupieres,
 Sur mes yeux du sommeil battus,
 Un claustral *Benedicamus*
 M'éveille & m'envoye aux prieres,
 Qui durent trois heures & plus.

Le dîner, ou plutôt dînette,
 Que sans déjeûner on attend,
 N'est rien qu'un petit plat, moins grand
 Que la plus petite palette,
 Dont on use à tirer du sang.

A ce plat on proportionne
 Un peu de vache & de brebi,
 Si peu même qu'une fourmi
 N'auroit pas, à ce qu'on nous donne,
 De quoi se souler à demi.

Le vin grossier, rouge, insipide
 Ne peut qu'avec peine couler,
 Et je ne sçaurois avaler
 Ce vilain cotignac liquide,
 Sans avoir peur de m'étrangler.

Ce petit dîner, je t'affure,
 Nous tient demi-heure pourtant;
 Mais ne t'en étonne pas tant,
 C'est que *Benedicite* dure
 Un quart d'heure, & Graces autant.

Après dîner, c'est l'ordinaire,
 Pour aider la digestion,
 Il y a récréation,
 Où l'on employe une heure entiere,
 En quelque conversation.

Ces conversations Chrétiennes,
 Vraiment dignes de ces Oïsons,
 Sont par mille sottés raisons,
 De me prouver que les Antiennes,
 Valent mieux que les Oraisons.

Que tous les jours ma faim soit grande,
 Mon dîner te le fait juger;
 Cependant pour ne point charger

Mon estomac de trop de viande,
 Mon souper n'est pas moins leger.

Enfin, Moreau, quoique j'en dise,
 J'en dis bien moins qu'il n'y en a ;
 Mais il faut finir, car voilà
 L'heure qui m'appelle à l'Eglise,
 Où les autres chantent déjà.



SUR UNE ECLIPSE
 DE SOLEIL.

STANCES.

Quel moyen de s'en dispenser ?
 J'allois tout de bon commencer
 A vous composer sur l'Eclipse
 Un livre plus gros & plus long
 Qu'un des tomes de Juste-Lipse,
 Tout rempli d'un sçavoir profond,
 En beau stile d'Apocalypse.

Quand Pallas, la sage pucelle,
 Qui m'aime de bonne amitié,
 S'apparut à moi toute telle
 Qu'elle est au Ciel dans sa ruelle,

Sur l'estrade & tapis de pié :
 Et quoi ! pauvre innocent, dit-elle,
 Vraiment tu me fais grand'pitié
 D'aller perdre ainsi la cervelle,
 Rêvant à cette bagatelle
 Plus qu'il ne faut de la moitié.

Surprise des impertinences
 Que l'on débite en ce bas lieu,
 J'y viens faire des remontrances
 A ces fous qui, sans connoissances,
 Raisonnent comme il plaît à Dieu,
 Gâtent mes plus belles Sciences.
 Et pour l'Eclipse à quoi tu penses,
 Je te vais faire voir en peu
 Que ces forgeurs d'extravagances
 Tirent cent fausses conséquences
 D'une chose qui n'est qu'un jeu.

Sçache que ce jour-là mon Pere
 Fit à déjeûner si grand'chere,
 Et trouva si bon le nectar,
 Que Même, le Dieu des fornettes,
 Le voyant être un peu gaillard,
 Et dans les humeurs de goguettes,
 Lui proposa que les Planettes
 Jouassent à Colin-Maillard.

A Colin-Maillard, dit le Maître
 Du Char brillant & lumineux,
 Si par malheur je l'allois être,
 Tous les hommes sont si peureux,
 Qu'ils se croiroient morts, quand mes feux
 Commenceroient à disparoître.
 Chacun fermeroit sa fenêtré :
 Et * Morin, le plus fou d'entre eux,
 En prédiroit quelque bissêtré.

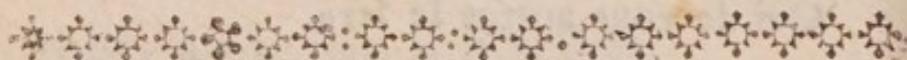
Quoi ! tu veux conclure par-là,
 Répond le grand Dieu qui foudroie,
 Qu'un fat pourra troubler ma joie !
 Que m'importe, s'il en fera
 Des contes de ma mere l'oie,
 Je jure Styx, dont l'eau tournoie
 Dans le pays de Tartara,
 Qu'à Colin-Maillard on joura.
 Sus, qu'on tire au sort & qu'on voie
 Qui de vous autres le fera.

Le bon Soleil l'avoit bien dit,
 Il le fut suivant son présage.

* Jean-Baptiste Morin, célèbre Mathématicien fort entêté de l'Astrologie judiciaire. Voyez son Article dans le Dictionnaire de Bayle.

Toute la Compagnie en rit,
 Et sans différer davantage,
 Aussi-tôt la Lune s'offrit
 A lui bien couvrir le visage ;
 Ce que volontiers on souffrit,
 Attendu l'étroit parentage.

Le reste vous l'avez pû voir,
 Chacun pût lors s'appercevoir
 Que l'on ne voyoit presque goutte ;
 Et sans la Lune qui sans doute
 Ne fit pas trop bien son devoir,
 Le Soleil faisoit banqueroute,
 Le matin devenoit le soir,
 Vous étiez tous au désespoir,
 Croyant la nature en déroutte ;
 Et pas un n'eût pû concevoir
 Que nous autres là-haut sur la céleste voute
 Ne faisons que crier : *Gare le pot au noir.*



O D E A C A R R E.

LA belle & galante manière
 Dont vous mettez Vers en lumière,
 Nous fait bien voir, Monsieur Carré,

Que lorsque vous ferez Curé,
 Vous direz peu votre Bréviaire.

Bien plutôt aurez soin & cure,
 Quand vous ferez à votre Cure,
 D'avoir toujours force poulets,
 Et de vin savoureux & frais
 Très-suffisante fourniture.

Aussi ne verra-t-on chez vous
 Hypocrites ni loups-garous,
 Torcols à grimassante mine,
 Ni cagots de telle farine,
 Mais bien des gens faits comme nous.

Maintenant, quant au Panégire
 Que sans rougir je n'ai sù lire,
 Fort vraiment vous m'obligerez,
 Si lorsque vous nous récrirez,
 Il vous plaît de n'en pas tant dire.

Hé quoi ! Là-dedans mon éloge
 Dure plus d'une heure d'horloge,
 Et pas un ne voit le pourquoi ;
 Car je ne suis Prince ni Roi,
 Et vertu nulle en moi ne loge.

Ce n'est pas que si grande lettre
 Ne m'obligeât bien à vous mettre :

Un tel & beau remerciement ;
 Mais écrivons sans compliment ,
 Puisque nous écrivons en maître.

Vous sçaurez donc qu'ici la peste
 Et la guerre encor plus funeste ,
 A ravi la moitié des gens.
 Je ne sçai si les Allemans
 Voudront bien épargner le reste.

Le Nord nous a rendu visite,
 Suivi d'un nombreux exercite
 De Lorrains, Croates & Goths ,
 Le tout pour nous mettre en repos,
 Ainsi que gazette débite.

Cependant ils ne laissent pas
 De charger leurs chevaux de bats
 De mainte belle & bonne harde ;
 Et tout ce qu'aux champs on hazarde
 Est le butin de leurs soldats.

Toutes ces troupes étrangères
 Font qu'on ne se promene gueres :
 Helas ! comment le pourroit-on ?
 Puisque Chaillot & Charenton
 Sont à présent Places frontieres.

Je suis renfermé dans la Ville,
 En grand chagrin, sans croix ni pile;
 Nous bûvons mal; & qui pis est,
 Boirons long-temps mal, s'il ne plaît
 Aux gens d'armes de faire gile.

Car à Melun une grand' chaîne
 Qui tient la pauvre Seine en gêne;
 Empêchant nos fameux voisins
 D'amener ici leurs bons vins,
 Nous réduit à ceux de Surêne.

Encore en avons-nous bien peu;
 Car sur ma foi ce n'est pas jeu
 D'en entreprendre la voiture,
 Et qui le fait sans ayanture
 En doit belle chandelle à Dieu.



*Lettre écrite de la campagne, à
 Monsieur de Moliere.*

VOtre lettre m'a touché très-sensiblement;
 & dans l'impossibilité d'aller à Paris
 de cinq ou six jours, je vous souhaite de
 tout mon cœur en repos & dans ce pays. J'y

contribuerois de tout mon possible à faire passer
 votre chagrin, & je vous ferois assurément con-
 noître que vous avez en moi une personne qui
 tâchera toujours à le dissiper, ou pour le moins
 à le partager. Ce qui fait que je vous souhaite
 encore davantage ici, c'est que dans cette dou-
 ce revolution de l'année, après le plus terrible
 hyver que la France ait depuis long-temps sen-
 ti, les beaux jours se goûtent mieux que ja-
 mais, & sont tout autrement beaux à la cam-
 pagne qu'à la ville, où quand vous les avez, il
 vous manque toujours des endroits pour en
 prendre tout le plaisir. Je me promene depuis
 le matin jusques au-soir avec tant de satisfac-
 tion & de contentement d'esprit, que je ne
 sçaurois croire m'en pouvoir lasser. En verité,
 mon très-cher Ami, sans vous je ne songerois
 gueres à Paris de long-temps, & je ne me pou-
 rois résoudre à la retraite, que lorsque le So-
 leil fera la sienne. Toutes les beautés de la
 campagne ne vont faire que croître & embel-
 lir, sur tout celles du verd, qui nous donnera
 des feuilles au premier jour, & que nous com-
 mençons à trouver à redire depuis que le chaud
 se fait sentir. Ce ne sera pas néanmoins encore
 si-tôt; & pour ce voyage, il faudra se conten-
 ter de celui qui tapisse la terre, & qui pour

vous le dire un peu plus noblement,

Jeune & foible rampe par bas
 Dans le fond des prés, & n'a pas
 Encor la vigueur & la force
 De pénétrer la tendre écorce
 Du saule qui lui tend les bras.

La branche amoureuse & fleurie,
 Pleurant pour ses naissans appas,
 Toute en sève & larmes l'en prie,
 Et jalouse de la prairie
 Dans cinq ou six jours se promet
 De l'attirer à son sommet.

Vous montrerez ces beaux Vers à Mademoi-
 selle Menou seulement; aussi bien sont-ils la
 figure d'elle & de vous. Pour les autres, vous
 verrez bien qu'il est à propos, sur tout, que
 vos femmes ne les voyent pas, & par ce qu'ils
 contiennent, & parce qu'ils sont, aussi bien
 que les premiers, tous des plus méchans. Je
 les ai fait pour répondre à cet endroit de vo-
 tre lettre, où vous me particularisez le déplaisir
 que vous donnent les partialités de vos trois
 grandes Actrices, pour la distribution de vos

rôles. Il faut être à Paris pour en résoudre ensemble ; & tâchant de faire réussir l'application de vos rôles à leur caractère , remédier à ce démêlé qui vous donne tant de peine. En vérité , grand homme , vous avez besoin de toute votre tête , en conduisant les leurs , & j'en vous compare à Jupiter pendant la guerre de Troye. La comparaison n'est pas odieuse , & la fantaisie me prit de la suivre , quand elle me vint. Qu'il vous souvienne donc de l'embaras où ce Maître des Dieux se trouva pendant cette guerre , sur les différens intérêts de la troupe céleste , pour réduire les trois Déesse à ses volontés.

Si nous en voulons croire Homere,
 Ce fut la plus terrible affaire
 Qu'eût jamais le grand Jupiter ;
 Pour mettre fin à cette guerre ,
 Il fut obligé de quitter
 Le soin du reste de la terre.

Car Pallas , bien que la Déesse
 Du bon sens & de la sagesse ,
 Courant par tout le guilledou ,
 Avec son casque & son hibou ,
 Passât pour folle dans la Grece ;

Et lui qui l'aime avec tendresse,
Pensa devenir aussi fou.

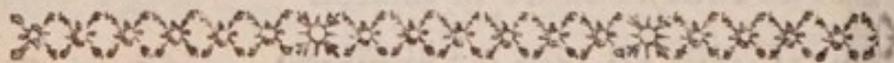
Sa Junon, la grave Matrone,
Sa compagne au céleste thrône,
Devint une Dame Alizon,
En faveur de Lacédémone,
Jurant que le bon * Roi grison * *Priam*,
En auroit tout le long de l'aune,
Et que tous ceux de sa maison
En seroient un jout à l'aumône.

Mais de l'autre côté, Cypris
Donna congé pour lors aux Ris,
Aux Jeux, aux Plaisirs, à la Joie;
Et prenant l'intérêt de Troie,
S'arma pour défendre Pâris.

Le bon homme aussi Neptunus
Gagné par sa Nièce Venus,
Et Phebus, l'archer infailible
Devant qui (a) le Fils de Thétis
Ne se trouva pas invincible,
Firent tous deux tout leur possible
Pour les murs qu'ils avoient bâtis.

(a) Achille, tué par une flèche, décochée par
Pâris, mais dirigée par Apollon.

Voilà l'histoire, que t'en semble ?
 Crois-tu pas qu'un homme avisé
 Voit par là qu'il n'est pas aisé
 D'accorder trois femmes ensemble ?
 Fais-en donc ton profit, sur tout,
 Tien-toi neutre, & tout plein d'Ho mere
 Dis-toi bien qu'en vain l'homme espere
 Pouvoir jamais venir à bout
 De ce qu'un grand Dieu n'a sù faire.



A M O N S I E U R

LE MARQUIS DE JONSAC

C Her Marquis, les vers qu'au beau Main
 De l'agréable Pivangou,
 Fait couler ton heureuse veine,
 Vertu, non de Dieu, mais de chou,
 Ne font pas vers à la douzaine.
 Quiconque rime ainsi sans peine,
 Après avoir bû comme un trou,
 Doit avoir au moins pour marraine
 Celle * qui causa la migraine, * *Minerve.*
 Dont Jupin crût devenir fou :
 Mais encor te faut-il dire où
 Nous avons lû l'Epître tienne :

Ce fut à la Croix de Lorraine,
 Lieu propre à se rompre le cou,
 Tant la montée en est vilaine,
 Sur tout quand entre chien & loup
 On en sort chantant mirdondaine.
 Or là nous étions bien neuvaine
 De gens valans tous peu ou prou,
 J'entens, pour exprimer mon ou,
 Moi, valant peu, car la huitaine
 Valoit assurément beaucoup.

Mais aurois-tu pour agréable,
 Toi, qui sçais ce que nous valons:
 Que je t'appriſſe auſſi les noms
 Et les rangs que tenoient à table
 Ces neuf modernes Epulons?

L'illuſtre Chevalier qu'*Importe*
 Etoit vis-à-vis de la porte,
 Joignant le Comte de Lignon,
 Homme à ne dire jamais non,
 Quelque rouge bord qu'on lui porte,

Après lui, l'Abbé du Brouſſin,
 En chemiſe montrant ſon ſein,
 Rempliſſoit dignemens ſa place,
 Qui prenoit ſoin d'un ſeau de glace,
 Où rafraichiſſoit notre vin.

Moliere, que bien connoissez,
 Et qui nous a si bien farcez,
 Messieurs les Coquets & Coquettes,
 Le suivoit, & bûvoit assez
 Pour vers le soir être en goguettes.

Auprès de ce grand Personnage
 Un heureux hazard avoit mis
 Du Toc, d'entre nous le plus sage,
 Ravi de voir les beaux esprits
 Quitter marais & marécage,
 Pour venir dans son voisinage
 Boire à l'autre bout de Paris.

Quant à notre illustre & grand Maître,
 Le très-philosophe Barreaux,
 En ce rencontre il fit paroître
 Que les anciens ni les nouveaux
 N'ont encore jamais vû naître
 Homme qui sçût si bien connoître
 La nature des bons morceaux.

Le petit Monsieur de la Mothe,
 Non * celui qui toujours a botte,

* François de la Mothe le Vayer, si connu
 par ses Ouvrages, a été Précepteur de Philippe
 II, Frere unique de Louis XIV. Voyez le Dictionnaire
 de Bayle au mot Vayer.

Et d'un grand Prince est Précepteur ;
 Mais son frere qui toujours trotte ,
 Et qui comme il est grand trotteur ,
 En mille endroits par jour bûvotte
 De ce bon vin , & de la grotte
 Etoit le célèbre inventeur ;
 Aussi faisoit-il le neuvième ,
 Avecque moi qui bien fort l'aime ,
 Et suis son humble serviteur.

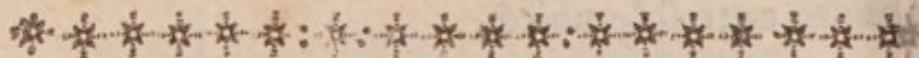
C'est là donc qu'on lût ta légende ,
 Que l'on trouva pleine de grande
 Gentillesse & facilité ;
 Ensuite avec solemnité ,
 Toute notre Bachique bande
 But un grand verre à ta santé.

A cet agréable repas
 Petitval ne se trouva pas ;
 Et sçais-tu bien pourquoi ? C'est parce
 Qu'il est toujours avec sa grace ,
 Et que sans cesse il court après.

Pour la Planche , attendu l'absence
 De tant d'yvrognes d'importance ,
 Il craignit fort pour le Marais ,
 Et jugea qu'il falloit exprès
 Y demeurer pour sa défense.

Ton Cousin, l'aimable Dampierre,
 Qui m'a dit s'en allant grand'erre
 Qu'il devoit te voir à Jonzac,
 M'a promis, cher Marquis, de mettre
 Cette longue & méchante lettre
 Dans sa valise, ou dans son sac.

Et c'est ce qui m'a fait la faire,
 Car elle ne vaut ma foi guere,
 Et sans mentir je plaindrois fort
 Ce qu'il coûteroit pour le port
 De l'envoyer par l'Ordinaire



CONTRE L'USAGE
 DES RIDEAUX.

A Ura des Rideaux qui voudra,
 Je n'en veux avoir de ma vie:
 Mais puisque tout mon quartier a
 Si grand desir, & tant d'envie
 D'oüir mes raisons, les voilà.

Et commençant par mes voisines,
 Je leur dirai premièrement
 Qu'au lit le divertissement

Qui se donne entre des courtines,
Tient un peu trop du Sacrement.

L'aïse & les apprêts n'y font rien,
Ce plaisir pour le prendre bien,
Et de la plus belle manière,
Demande un lit comme le mien,
Tout-à-fait à la cavaliere.

Pour vous, Messieurs les Beaux-Esprits,
Je vous dirai de plus encore
Que jamais Sçavant n'en a mis,
Car les Muses aiment l'Aurore,
Les Rideaux sont ses ennemis.

En effet, la troupe Immortelle
Des neuf Sœurs, témoin ma Clio,
Sur le Mont à croupe jumelle
Dorment à l'air, ce qui s'appelle
En leur langage, être *sub dio*.

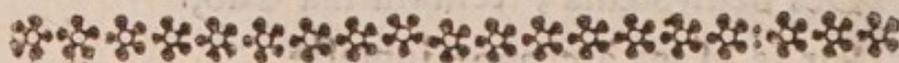
Aussi pour suivre cette mode
Jamais Auteur n'eût tour de lit,
Et qui plus est, jamais ne mit,
Dans le froid le plus incommode,
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

Sur tout j'admire entre les Dieux
Que ceux d'eau, même des rivières,

De qui les lits font en des lieux
Où les rideaux viendroient des mieux,
N'en ayent pourtant jamais gueres.

Car hormis les petits ruisseaux
Qui couvrent leurs lits d'arbrisseaux,
Les grands fleuves, comme la Loire,
Le Rhin & la Seine, font gloire
De n'avoir point de tels Rideaux.

Et pour le Nil, un chacun sçait
Qu'il n'a pas même de chevet,
Au moins jusqu'ici quelque enquête
Qu'on ait sçû faire de sa tête,
On ne sçait où ce Dieu la met.



A U R O I,

Sur son départ.

ES-tu d'accord avec les Cieux
Dans ces mois si capricieux,
Pour qu'ainsi toujours la Victoire
Te suive en tout temps, en tous lieux;
Prince à coup sûr victorieux,
Où plutôt ne dois-je pas croire,

Quand je te vois laborieux
 Plus qu'aucun dont parle l'histoire,
 Qu'entre les Rois tu sçais le mieux
 A quel prix ont voulu les Dieux
 Qu'un Heros achetât la gloire ;

En effet, c'est Toi tous les ans
 Qui, devant que le Dieu des vents
 Chasse la bize & la resserre,
 Dès l'hyver ouvres le printemps
 Par cent mille coups de tonnerre.
 C'est Toi, qui viens de battre aux champs
 Pour des faits si fiers & si grands,
 Qu'ils finiront presque la guerre,
 Même avant que les fers tranchans
 Du laboureur fendent la terre.

Helas ! que n'ai-je assez de voix
 Pour faire, autant que je voudrois,
 Voir la parfaite ressemblance
 Qu'a cette ardente diligence,
 Qui donne l'ame à tes exploits,
 Et ton adorable clémence
 Qui fait si bien goûter les loix ;
 Avec les vertus qu'autrefois
 Fit éclater par excellence
 Un * Romain pour qui la vengeance

* Jules César.

De nos vieux ancêtres Gaulois
 Sur Rome & sur son insolence,
 Fonda cette vaste * Puissance
 Que sût si bien rendre aux François
 Et partager avec (a) Byfance
 (b) Charles que jusqu'à Toi la France
 A crû le plus grand de nos Rois.

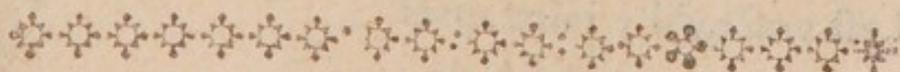
Hé bien, Muses, & toi, Phebus,
 Que ne les as-tu donc prévus,
 Avec ton trépié, tes oracles,
 Ces coups jusqu'à nous inconnus ?
 De tous ces vieux faits de bibus
 Falloit-il faire des miracles ?
 Et les vrais miracles venus,
 Demeurer surpris & confus,
 Rencontrer par tout des obstacles,
 Et confesser en pouvoir plus ?

Allez, allez, Sœurs indiscrettes,
 Vendre ailleurs vos vieilles fleurettes,
 Cherchez ces lourdes nations
 Qu'aux abois, & presque sujettes,
 On charme encor d'illusions ;
 Et là de toutes vos sornettes

* L'Empire, (a) Constantinople. (b) Charlemagne.

Aidez leurs menteuses gazettes
 A déguiser nos actions.
 Pour celles que mon Prince a faites,
 Plus, plus de vos inventions,
 Plus de Muses, plus de Poëtes.
 Et quel besoin de fictions,
 Quand au seul bruit de nos trompettes
 Tombent par tout les bastions ?

Non, non, pour mettre en sûreté
 Dans la foi de l'éternité,
 Ces miracles que la mémoire
 Consacre à l'immortalité,
 Il faudra de nécessité
 Qu'une simple & modeste histoire
 Rende un compte exact de ta gloire
 A toute la posterité.
 Encor en sera-t-il douté,
 Car, grand Roi, l'on a peine à croire
 Ce qui ne peut-être imité.



L E T T R E

*A sa Maîtresse, en lui envoyant
 un Pâté de Lièvre.*

CRuelle Princesse, qui fais
 Que tous les jours je me retranche

Les longs dînés de la Croix-Blanche,
 Et les charmans foirs du Marais,
 Qu'absent tu me tourmentes ! mais
 J'en aurai bien-tôt ma revanche.
 Sçache que déjà je me plais
 A voir mon cœur gros de regrets
 Me reprocher le long obstacle,
 Qu'impitoyablement tu mets
 A tous mes soins & leurs progrès.

Que n'a pû sur moi ce spectacle
 Qui m'a fait cent rivaux tous frais,
 Et gens dont à moins d'un miracle
 Nous ne nous sauverons jamais ?
 Sçache encor qu'un certain oracle
 Et des plus sûrs & des plus vrais,
 M'a promis que * bois & forêts
 Vont remettre sur le pinacle
 Ma raison & mon ame en paix.
 Il est vrai qu'il y joint après
 Un thériaque ou thériaque,
 Qu'on tient l'un des plus grands secrets,
 Mesdames, contre vos attraits.

Or cet oracle consulté,
 Dont j'ai déjà tant profité,

* *Le divertissement de la Chasse.*

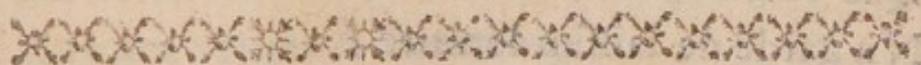
C'est Manican, belle Inhumaine,
 Qui terriblement me promene
 Contre ton inhumanité,
 Jurant qu'ainsi bien agité,
 Et bien courant la pretantaine,
 Par les buissons & par la plaine,
 J'oublierai ta méchanceté.
 Tu connoîtras la vérité,
 Et combien je suis en haleine
 De campagne & de liberté,
 Quand le messager de Touraine
 Te portera le gros Pâté
 Qui m'a, sans mentir, coûté
 Bien du tourment & de la peine.
 C'est ce qui fera sa bonté,
 Car de l'animal tourmenté
 Provient la bonté souveraine;
 Outre que le drôle encroûté
 Avoit la plus grasse bedaine,
 Dont nous ayons jamais tâté.

L'adresse au reste en est certaine,
 Le tout est bien étiqueté,
 Et c'est de bonne volonté,
 Que pour m'aider contre ta haine,
 Un Marquis plein d'honnêteté,
 Prétend qu'il te soit présenté

Pour cette Saint-Martin prochaine,
 Ou bien de coups quelque douzaine
 Payera la témérité
 De quiconque l'aura porté,
 Si dans la fin de la semaine
 Ton reçu ne nous est cotté.

Faites-en donc bien bonne chere,
 Sur tout qu'il vous serve d'essai;
 Et s'il a le bien de vous plaire,
 Ayez là-dessus le cœur gai,
 Vous n'en manquerez ma foi guere,
 Puisqu'outre la chasse ordinaire,
 Notre cher ami le Boulai,
 Que vous sçavez & que je sçai
 Etre votre humble tributaire,
 Aura de quoi vous satisfaire
 En pâtés, & pas plus méchans,
 Car il a quatre bonnes filles,
 C'est en mots assez approchans,
 Quatre levrettes fort gentilles,
 Qui battent fort souvent aux champs,
 Et devant qui les meilleurs drilles
 Des lièvres & les mieux marchans
 Ont peine à sauver leurs guenilles,
 Et se tirer d'entre leurs dents.
 Tout me manque jusqu'au bon sens. :

Adieu, cachez bien ces vétilles,
Ou les montrez à peu de gens.



A M E S S I E U R S
DE NANTOUILLET
ET DE SERCELLES.

A Vous, les deux que je chéris
De l'amitié dont (a) Toxaris
Veut qu'on s'aime en son dialogue,
A vous, non à d'autres j'écris;
Et sçache quiconque à mépris
Tient, qu'on l'exclue, & m'épilogue,
Qu'en vos deux grands noms sont compris
Tous ceux qu'en son premier prologue,
Maître [b] François a si bien mis.

Or, je vous écris pour vous dire,
Après un humble grand merci
D'avoir bien voulu nous écrire,
Que nous ne faisons rien ici
Que dormir, manger, boire & rire,
Bien disputer, mieux contredire,

[a] C'est le nom d'un Dialogue que Lucien
a composé sur l'Amitié. [b] Rabelais.

Jouer gros argent, & qu'ainfi
 Sans à vos procès en rien nuire,
 Que votre Substitut Plessi
 N'a garde de laisser détruire,
 Vous devez, sans mais & sans si,
 Nous rejoindre au plutôt, gros Sire.
 Sur tout n'ayez aucun souci
 De n'y trouver pas de quoi frire,
 Vous verrez cuisine reluire,
 Et briller office farci
 De cent bouteilles de Tessi,
 Et de tout cc qu'a sçû produire
 Provence, & de meilleur élire
 Pour regaler un Prince, si
 Capable de la bien conduire.
 L'huile entr'autres a réüssi,
 Si bien qu'on s'en sert à tout cuire;
 Croyez-nous bien fourni aussi
 Des mets de ce bon pays-ci,
 Et de tout ce que Roüen tire
 Du chaud climat & du transi.

Et vous, Cartesiens fameux,
 Sur ce comete tant affreux,
 Mandez-nous ce qu'eût fait Descartes,
 De peur que son choc désastreux
 Ne mit tout notre monde en deux,

N'eût-il point eu les fièvres quartes ?
 Qu'en pense le monde peureux ?
 Est ce aux bûveurs , vuideurs de quartes ,
 Aux nez rouges & lumineux ,
 Ou plutôt aux beaux doucereux ,
 Bien perruqués , mangeurs de tartes ,
 Qu'en veut cet astre aux longs cheveux ?
 Qu'en dit Morin le songe-creux ?
 L'envoye-t-il brouiller les cartes
 Chez les Sarmates ? Est-ce entr'eux
 Et les fiers descendans des Parthes ,
 Qu'il doit laisser tomber ses feux ?

Moi , qui sçais qu'il ne mord ni ruë
 Non plus que fortune , ou destin ,
 Je ne vous en parle qu'afin
 De mieux sçavoir de vous l'issuë
 Du dîner , où sans retenuë
 [a] Picard vous aura dans le vin
 Dit la verité toute nuë.
 Contez-nous donc votre festin ,
 Si du Parnasse astronomin
 La troupe en parut fort émuë :
 Le grand [b] Huges , & le (c) Cassin
 Ont-ils sué soir & matin .

[a] *Fameux Mathématicien.* [b] *Monsieur*
Huygens. [c] *Monsieur Cassini.*

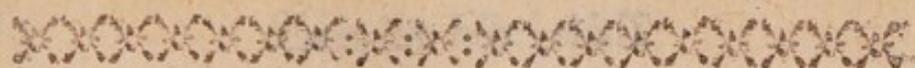
A lunetter malgré la nuë
 Dans tout l'Olympe crystalin ?
 Sa hauteur au juste ont-ils scûë ?
 Ont-ils pû depuis sa venuë
 Suivre sa marche & son chemin ?

Vous aurez vu l'ami Turlin,
 Que bien de bon cœur je saluë;
 Pour le voir, le bon [a] Rondelin,
 Point n'est besoin de longue vûë,
 Si l'avez vû, lui qui n'est gruë,
 Ni telescopier [b] grimelin,
 Vous en aura dit tout le fin.
 Mais adieu, trop rimer me tuë.

[a] Rondelin, *Mot brulesque & fait à plaisir, pour signifier un homme fort gros.*

[b] Telescopier. *Qui se sert de lunettes de longue vûë.*

E L N.



T A B L E

D E S M A T I E R E S.

A

- A** N A C R E O N, inimitable en parlant contre la crainte de la mort. 16. Eloge qu'en fait Valere Maxime. 49
- Archimede.* 111
- Aret n* devient bigot sur la fin de sa vie. 82
- Art de penser* cité. 122
- Atticus* (Pomponius) son caractère. 40. comment il mourut. 41
- Auguste*, caractère de cet Empereur. 56. 57. ses plaisanteries en mourant. 58. Pourquoi il fit acheter le lit d'un homme endetté. 124

B

- B** A C O N. (François) son testament ridicule. 127
- Balthazar Bonifacius*, son *Historia Ludicra.* 3
- Bayle* (Pierre) la maniere dont il mourut. 31
32. Jugement sur sa maniere d'écrire. 33
- Bellai* (le Cardinal du) Protecteur de Rabelais. 59
- Bernoulli*, ce qu'il fit mettre sur son Tombeau. 111
- Boleyn* (Anne de) Femme de Henri VIII. Roi d'Angleterre, son caractère & sa mort. 73
- Bossuet*, Evêque de Meaux, ce que M. Patru lui répondit, lorsqu'il l'exhortoit à se convertir dans son lit de mort. 92

Table des Matieres.

Bourdelot (l'Abbé) son caractère.	99.	100.
101. Ses dernieres paroles.		102.
Brantome , passage de cet Auteur touchant la mort de Mademoiselle de Limeuil.	69.	70.
Brutus & Cassius , loués pour s'être tués.	126	
Bruyere (la) cité.		63
Buchanan , son éloge & quelques particularités de sa vie. 83. La maniere dont il mourut.		84.

C

CALIGULA , Empereur de Rome, pour-quoi il faisoit durer le supplice d'un Comédien qu'il voyoit fouetter.		10
Cardan (Jerôme) son caractère. 36. La maniere dont il mourut.		37
Caton d'Urique, la maniere dont il quitta la vie blâmée.		15
Catulle , Epigramme de ce Poëte. 17. Traduction de cette Epigramme. <i>ibid.</i> Réflexion de Muret sur ce sujet.		18
Cecilius , hymne de ce Poëte citée.		<i>ibid.</i>
Cicéron , est inconsolable pour la mort de sa Fille. 8. cité.		46
Comedien , qui avoit la voix harmonieuse lors qu'on le fouettoit.		10
Condition : Pourquoi personne n'est content de sa condition. 7. Le mélange de bien & de mal rend toutes les conditions égales. <i>ibid.</i> Pourquoi la condition d'autrui paroît plus agréable que la nôtre.		8
Courtisanes qui ont paru avec éclat dans le monde.		109
Cræsus , renvoyé à sa dernière heure pour juger de son bonheur.		23

D

- D** A R I U S I. Roi de Perse, Inscription singuliere qu'il voulut qu'on gravât sur son tombeau. 110.
- D** m o c r i t e , caractère de ce Philosophe. 38. 39
Comment il mourut. 40
- D** i a g o r a s , Conseil que lui donna un Lacédémonien, lorsque ses trois Fils furent couronnés aux Jeux Olympiques. 45. Il meurt de joie. 46.
- D** i g e n e L a ë r c e , il y a beaucoup de mensonges dans ses vies des Philosophes. 38
- D** o l e t [Etienne] conserve sa belle humeur, après avoir été condamné à la mort. 114.

E

- E** L I S I U S Calentius, Poëte de Naples, son caractère. 104. Epitaphe qu'il se composa lui-même. *ibid.*
- E** l s b e t h , Reine d'Angleterre, son Eloge. 71
Comment elle mourut. 72
- E** n c o l p e , de Petrone, maniere dont il vouloit périr dans une tempête. 19. 20.
- E** p i c u r e loué. 95. 96
- E** v r e m o n d [Saint] Estime qu'il faisoit de Madame Mazarin. 74. 75. Lettre qu'il lui écrivit pour la détourner du dessein de se retirer dans un Convent. 76. La maniere dont il mourut. 77.

F

FEMMES, Histoire de quelques Femmes qui sont mortes en plaisantant 67. & suiv.
 Les Femmes préfèrent la beauté à l'esprit 71
Fontanelle, loué 2. Son jugement sur la mort de *Caton d'Utique* 15. Sa Traduction des derniers vers de l'Empereur *Adrien*. 102.

G

GASSENDI [Pierre] son éloge. 95. 96
 Ses dernières paroles. 97
Gelais. [Melin de S.] remerciement qu'il fit à son luth. 107
Grammont [le Comte de] son caractère & ses dernières paroles. 90.

H

HADRIEN, Vers que cet Empereur composa une heure avant que de mourir. 102. 103
Henri VIII. Roi d'Angleterre, ses dernières paroles. 88. 89
Heroïsme, fausses idées qu'on en a. 24
Histoire, ce qui en rend la lecture dangereuse ou peu agréable aux personnes sincères. 53
Hobbes [Thomas] son caractère. 97. Epitaphe qu'il se choisit. Ses dernières paroles. Son foible. 98. & suiv.
Homme, Il n'est point né pour être heureux. 5
 Défauts de tous les âges de l'Homme 6. & suiv. Science la plus utile à l'Homme. 28. En quoi les grands Hommes différent des autres

Table des Matieres.

Hommes. 55. Ils ont toujours un peu de folie.	73. 74.
Horace, cité.	9. 18. 49.
Houlieres [Madame des] Vers contre la Raifon.	6

I

INSCRIPTIONS, examen de quelques Inscriptions fingulieres.	109 & suiv.
--	-------------

L

LABERIUS, Comédien, cité.	44
Lais, fameufe Courtifane, fon caractère 85. Sa mort. 86. Vers d'Ovide qui y font allufion.	ibid.
Lenclos [Mademoifelle de] Quelques particularités de fa vie. 78. 79. Discours que lui tint fon pere au lit de la mort.	ibid.
Leon X. Pape, meurt de joie.	47. 48
Limeuil, Fille d'honneur de Cathérine de Medicis, fon caractère. 69. Maniere dont elle mourut.	70
Longolius, particularité de fa mort.	34
Ludolphe de Cologne, ce qu'il fit graver fur fon tombeau.	111

M

MACHIAVEL, fon caractère & quelque particularités de fa vie.	80. 81. 82
Malherbe, fon caractère. 60. Sa vie écrite par Racan. 61. Sa délicatelfe exceffive fur la pureté de la Langue, jufqu'au lit de la mort. 62.	

Table des Matières.

Il faisoit peu de cas de la Poësie.	63
Marot, Epigramme de ce Poëte.	32
Marseille, breuvage qu'on y préparoit pour ceux qui vouloient mourir.	125
Marthe [Sainte] citée.	34
Maynard, Vers qu'il avoit fait mettre sur la porte de son cabinet.	31
Mazarin [Duchesse de] son histoire. 74. Maniere dont elle mourut.	75. 76
Medicis [Laurent de] Protecteur des beaux Esprits.	29
Menage, Vers latins en l'honneur de Scarron.	128
Moliere, Vers latins sur sa mort. 129. Son éloge.	ibid.
Mamus, sa plaisanterie sur la formation de l'homme.	13
Montagne [Michel de] cité. 3. 23. Extrait de quelques pensées de Montagne. 118. & suiv.	
Montmorenci [le Duc de] sa fermeté après avoir été condamné à la mort.	117
Mort, elle est plus à souhaiter qu'à craindre. 5. & suiv. Comparée aux animaux sauvages. 14. Idée d'une mort plaisante. 22. & suiv. Ce que les Anciens appelloient mourir délicieusement. 28. 29. Quel temps est le plus avantageux pour mourir. 42. & suiv. Auteurs qui ont fait un Recueil des personnes mortes de joie. 47. Ce que dit Montagne des morts plaisantes. 120. & suiv. S'il y a de la bravoure à se donner la mort. 122. & suiv. En quel cas il est glorieux de se tuer.	124
Morus (Thomas) Chancelier d'Angleterre, continue à dire de bons mots après avoir entendu sa condamnation à la mort.	113
Mothe le Vayer [la] son dégoût pour la vie.	11
Muret (Antoine) Réflexion sur une Epigramme de Catulle.	17, 18

N

NAUDE' (Gabriel) cité. 37

O

OTHON' [Salvius] Histoire de cet Empe-
reur. 64. & suiv.

Ovide exilé, préférable à Ovide galant. 10.

Vers de ce Poëte, qui font allusion à la
mort de Lais. 86

P

PASSERAT, son éloge. 104. 105. Epita-
phe qu'il se fit en mourant. 106

Patin (Guy) propre à commenter Rabelais. 59

Patru, son éloge. 91. Ses dernieres paroles. 92

Pelisson [Paul] Sa mort. 93. 94

Periclès devient superstitieux sur la fin de sa
vie. 82

Petrone cité. 20. Réflexion sur sa mort. 26. Son
caractère & son éloge. *ibid.* Imitation de
quelques uns de ses Vers. 45. Bon mot de
Petrone. 58

Peuple, sa religion est différente de celle des
Rois. 86. 87

Phocion, ses dernieres paroles. 116

Phryné, celebre Courtisane. 109

Pierius Valerianus, son livre sur le malheur
des gens de Lettres. 10. 11

Pindre, ce qu'il avoit demandé aux Dieux. 29

Pline, cité. 47

Poetes sont les seuls des gens de Lettres qui ont
bien parlé de la mort. 15. Leur peu d'utilité
selon Malherbe. 62. 63

Politien (Ange) son éloge. 29. Maniere dont

Table des Matieres

il mourut.	30
<i>Propertius</i> , Elegie de ce Poëte que Buchanan recita dans son lit de mort.	84
<i>Pyrrhon</i> , trait de l'indifférence que ce Philosophe avoit pour la mort.	35

R

R ABELAIS, son caractère. 58. Ses dernières paroles. 59. Vers sur sa mort.	60
<i>Racan</i> , sa vie de Malherbe.	61
<i>Raillerie</i> , l'art de railler finement, difficile.	99
<i>Raison</i> , Vers de Madame des Houlières sur l'inutilité de la Raison.	6
<i>Ravistus Textor</i> , son Catalogue des grands Hommes qui sont morts de trop rire.	3
<i>Real</i> [Abbé de S.] cité.	20
<i>Rodope</i> , réputation de cette Courtisane.	109
<i>Richelieu</i> (le Cardinal de) son habileté dans l'art de gouverner.	117
<i>Rois</i> , leur condition n'est pas plus heureuse que celle de leurs sujets. 7. 8. Leur religion est différente de celle des peuples.	86. 87
<i>Romains</i> , leurs flateries envers leurs Empereurs 53. 54. Caractère de ce peuple. 124. Ils estimoient les héros qui se tuoient.	125
<i>Ronsard</i> fait des vers pour une maîtresse, en expirant.	107. 108
R** [le Président] ce qu'il répondit à un Prêtre qui l'exhortoit à la mort.	93

S

- S**ANNAZAR, traduction en vers d'une partie d'une élegie de ce Poëte. 19
 Santé, ce que c'est. 7
 Scavans brouillés avec la fortune. 9. Auteurs qui ont écrit sur ce sujet. 10. Indifférence que plusieurs Scavans ont témoigné pour la mort. 30 & suiv.
 Scarron, Vers latins de Menage en son honneur. 128
 Senèque le Tragique, Vers sur le droit que les hommes ont sur leur vie. 125
 Siri [Vittorio] ce qu'il dit sur la mort de la Reine Elizabeth. 73
 Spizelius. (Thomas) son livre sur le malheur des gens de Lettres. 10
 Squelette, pourquoi on servit un Squelette d'argent au repas de Trimalcion. 21
 Suetone, traduction d'un endroit de sa vie de l'Empereur Othon. 63. 64. Histoire qu'il rapporte d'un Sohpirite qui se tua. 124. 125

T

- T**HOU [M. de] se compose une Epitaphe après avoir été condamné à la mort. 117
 Trimalcion, pourquoi on servit un squelette d'argent à son repas. 21
 Tschirnhaus, ce qu'il dit en expirant. 34
 Tullie, fille de Ciceron, sa mort empoisonne tout le bonheur de son pere. 9

Table des Matieres

V

- V**ALERE MAXIME, cité. 47. Examen
d'une pensée de cet Auteur. 49. & suiv.
Vanini [Lucilio] brûlé à Toulouse pour Atheis-
me, ses dernières paroles sur le bûcher. 146
Vespasien, caractère de cet Empereur. 54. 55
Vie, les douceurs de la vie n'égalent pas ses
amertumes. 51
Volupté, en quel cas l'honnête homme ne la
suit pas. 200

Y

- Y**VETEAUX [des] la maniere dont il
mourut. 90 91

Fin de la Table des Matieres.







